

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'INTERVENTION DES IDÉOLOGIES DANS LA FORMULATION ET LA  
RÉSOLUTION DU PROBLÈME D'UNITÉ CONCEPTUELLE DE LA  
PSYCHOLOGIE

THÈSE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR  
BERTRAND SIMARD

NOVEMBRE 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## TABLES DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES ET DES TABLEAUX.....	VII
RÉSUMÉ .....	VIII
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I LES CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DES PROBLÈMES D'UNITÉ DES SYSTÈMES CONCEPTUELS SCIENTIFIQUES .....	9
1.1 Introduction.....	9
1.2 La théorie des ordres épistémiques.....	10
1.3 Le problème général d'unité de la psychologie : le point de vue des théoriciens du domaine de l'unité.....	12
1.4 Les problèmes d'unité de la physique et de la biologie .....	17
1.4.1 Le problème d'unité de la physique.....	17
1.4.2 Le problème d'unité conceptuelle de la biologie.....	19
1.5 Le problème de l'unité d'une science .....	23
CHAPITRE II L'INFLUENCE DES IDÉOLOGIES SUR LA FORMULATION DES PROBLÈMES D'ORDRE MÉTATHÉORIQUE.....	25
2.1 Introduction.....	25
2.2 Distinction entre philosophie et science : retour à Aristote.....	27
2.3 L'épistémologie historique de Bachelard.....	29
2.4 Reconnaissance dans les sciences de deux systèmes de concepts hétérogènes.	31
2.5 L'intervention de la philosophie sur la formulation des problèmes scientifiques 34	
2.6 Considérations supplémentaires sur les erreurs théoriques fondamentales et les distinctions entre les exemples des philosophes et ceux des scientifiques .....	38

2.6.1	Les raisons qui motivent le théoricien à faire intervenir une idéologie dans son discours particulier .....	38
2.6.2	Les distinctions entre les exemples des philosophes et ceux des scientifiques. ....	40
2.7	L'intervention des idéologies dans la formulation des problèmes d'ordre métathéorique .....	41

CHAPITRE III LE PROBLÈME DE L'UNITÉ DE LA PSYCHOLOGIE ET SA SOLUTION.....		46
3.1	Introduction.....	46
3.2	Le problème de l'unité de la psychologie .....	47
3.3	La justification partielle de notre conception du problème de l'unité de la psychologie .....	50
3.3.1	L'imposition par le système de connaissances psychologiques de la vie comme base conceptuelle.....	50
3.3.2	La réduction du biologique au physiologique.....	53
3.4	Solution au problème de l'unité de la psychologie .....	58
3.5	Conclusion .....	64

CHAPITRE IV CONSIDÉRATION MÉTHODOLOGIQUE SUR LA MISE À L'ÉPREUVE DES FAITS DE L'HYPOTHÈSE DE L'INTERVENTION DES IDÉOLOGIES DANS LA FORMULATION ET LA RÉOLUTION DU PROBLÈME D'UNITÉ CONCEPTUELLE DE LA PSYCHOLOGIE.....		65
4.1	Introduction.....	65
4.2	Identification des réalités à l'étude.....	66
4.3	Définition des éléments de l'hypothèse de recherche en terme d'effet perceptible	67
4.4	La méthode d'analyse de l'intervention des idéologies dans la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie.....	69
4.4.1	L'évaluation de la pertinence du texte analysé.....	70
4.4.2	L'identification de l'intervention d'une idéologie .....	70
4.4.3	L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention de l'idéologie.	72
4.4.4	La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie .....	72
4.4.5	La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie .....	73

4.4.6	La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie.....	73
4.5	La justification du choix des textes analysés.....	73
CHAPITRE V RÉSULTATS DE L'ANALYSE TEXTE PAR TEXTE SELON LA DÉMARCHE PROPOSÉE .....		78
5.1	<i>Organisms, Things Done, and the Fragmentation of Psychology</i> , de Vicki L. Lee (1994).....	78
5.1.1	Évaluation de la pertinence du texte analysé .....	79
5.1.2	L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie.....	79
5.1.3	L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention d'une idéologie 80	
5.1.4	La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie .....	83
5.1.5	La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie .....	86
5.1.6	La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie.....	87
5.2	<i>A Suggested Principle of Complementarity for Psychology</i> , de Joseph F. Rychlak (1993).....	89
5.2.1	Évaluation de la pertinence du texte analysé .....	89
5.2.2	L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie.....	91
5.2.3	L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention d'une idéologie 92	
5.2.4	La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie .....	93
5.2.5	La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie .....	97
5.2.6	La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie.....	98
5.3	<i>What is Psychology About? Toward an Explicit Ontology</i> , de Stephen Yanchar et Jack Hill (2003).....	101
5.3.1	Évaluation de la pertinence du texte analysé .....	102
5.3.2	L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie.....	102
5.3.3	L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention de l'idéologie 103	
5.3.4	La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie .....	104

5.3.5	La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie .....	106
5.3.6	La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie.....	107
5.4	La psychologie est durablement duale, de Jean-François Le Ny (1999).....	108
5.4.1	Évaluation de la pertinence du texte analysé .....	108
5.4.2	L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie.....	109
5.4.3	L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention de l'idéologie 113	
5.4.4	La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie .....	114
5.4.5	La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie .....	117
5.4.6	La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie.....	118
5.5	<i>The Nature and Limits of Psychological Knowledge : Lessons of a Century qua "Science"</i> , de Sigmund Koch (1981).....	120
5.5.1	Évaluation de la pertinence du texte analysé .....	120
5.5.2	L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie.....	121
5.5.3	L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention d'une idéologie 123	
5.5.4	La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie .....	123
5.5.5	La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie .....	127
5.5.6	La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie.....	128
CHAPITRE VI ANALYSE INTÉGRATIVE DES RÉSULTATS POUR L'ENSEMBLE DES TEXTES .....		131
6.1	Introduction.....	131
6.2	Les intérêts à l'origine de l'intervention des idéologies .....	131
6.3	Les effets perceptibles de l'intervention des idéologies.....	132
6.4	L'influence des idéologies sur la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie.....	137
6.5	La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'idée directrice de la psychologie .....	140

6.6 Conclusion.....	141
CHAPITRE VII DISCUSSION .....	142
7.1 Introduction.....	142
7.2 Les effets de l'intervention des idéologies sur la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie.....	143
7.3 Le blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie ....	145
7.4 Conclusion .....	146
CONCLUSION.....	148
RÉFÉRENCES.....	151

## LISTE DES FIGURES ET DES TABLEAUX

Figure	Page
2.1 Processus de formation d'un obstacle épistémologique dans la formulation d'un problème d'ordre métathéorique .....	42
4.1 Étapes de la méthode d'analyse en fonction de l'identification des effets de l'intervention d'une idéologie.....	71

Tableau	Page
6.1 Présence d'intérêts supplémentaires à celui de résoudre le problème à l'étude .....	132
6.2 Le changement de sens général du problème d'unité conceptuelle .....	133
6.3 La mise en place de la philosophie au sommet de la hiérarchie des connaissances.....	134
6.4 Les couples philosophiques .....	135
6.5 Les domaines d'entités et de particuliers ultimes.....	136
6.6 Les catégories de formes de vie associées à l'activité psychologique .....	138
6.7 Les exemples de phénomènes psychologiques.....	140

## RÉSUMÉ

La présente thèse porte sur l'influence des idéologies dans la perpétuation du problème d'unité conceptuel de la psychologie. Elle comporte trois objectifs principaux. Le premier objectif est d'établir l'influence des idéologies dans le processus de formulation-résolution du problème d'unité de la psychologie. Pour nous permettre de déterminer cette influence, nous avons développé une théorie qui s'inspire des travaux épistémologiques de Bachelard (1884-1962). Le deuxième objectif est de démontrer que l'intervention des idéologies participe aux blocages de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie. Pour évaluer ce blocage, nous avons développé une proposition d'unité pour la psychologie qui s'appuie sur la reconnaissance d'idées récurrentes au niveau le plus fondamental du discours théorique en psychologie. Le dernier objectif principal de notre thèse est de confirmer la perpétuation en psychologie de deux erreurs théoriques fondamentales. L'identification de ces erreurs s'appuie sur l'analyse de plusieurs discours fondamentaux en psychologie. Afin de répondre à ces objectifs, nous avons élaboré une méthode d'analyse en six étapes qui s'inscrit dans le cadre général de la méthode scientifique de Peirce (1839-1914). Nous avons utilisé cette méthode pour analyser le processus de formulation-résolution du problème de l'unité de la psychologie dans cinq textes qui respectent les conditions de l'investigation pragmatique de Peirce. Les résultats obtenus à la suite des analyses supportent l'hypothèse que les idéologies participent à la formulation du problème d'unité de la psychologie. Elles ont pour effet général de déplacer le contexte de formulation du problème d'unité en psychologie : il est fixé en fonction de conditions qui sont extérieures aux systèmes conceptuels dans lequel il s'inscrit. Ce déplacement empêche la reconnaissance du rôle fondamental dans le discours théorique en psychologie des éléments fondamentaux communs et la perpétuation des deux erreurs théoriques fondamentales. Enfin, nos résultats d'analyse soutiennent le sujet d'étude commun proposé : la psychologie a pour objet d'étude, l'activité relationnelle, comme un tout, des formes de vie animale et humaine avec leur environnement.

Mots clés : unité de la psychologie, idéologies, sujet de la psychologie

## INTRODUCTION

Depuis les débuts de la psychologie, la question de ses bases conceptuelles défie les théoriciens (Sternberg, 2004; Giorgi, 1985; Kimble, 1984). Elle continue de faire régulièrement l'objet de débats et malgré les multiples tentatives de la résoudre définitivement aucun consensus n'a pu être établie à ce jour (Yanchar et Slife, 1997). Un constat qu'aiment répéter les théoriciens sceptiques quant à la possibilité d'établir un ensemble de fondement commun pour la psychologie (Green, 2015; Rychlak, 2004).

La question des bases conceptuelles de la psychologie est à la fois complexe et obscure. Elle est complexe, car elle implique au minimum de réussir à concilier sous un même ensemble d'idées un groupe très disparate de phénomènes (Giorgi, 1985) qui ont souvent des relations complexes les uns avec les autres. Nous pouvons penser pour illustrer ces rapports complexes entre les phénomènes psychologiques à ceux qui lient la perception, la mémoire et la motivation. De plus, l'absence d'unité fondamentale n'a pas empêché — elle l'a même peut-être favorisé — un développement très rapide des connaissances dans le domaine de la psychologie (Staats, 1999). L'Association Américaine de Psychologie publie à elle seule quatre-vingt-dix journaux couvrant différentes facettes de la psychologie (APA, 2021). Pour nous, une proposition d'unité fondamentale doit permettre de concilier cet ensemble très diversifié de connaissances.

Le théoricien qui cherche à répondre à la question des fondements de la psychologie ne fait pas seulement face à la complexité des phénomènes psychologiques et à l'immense ensemble de connaissances que nous en avons, mais aussi à l'obscurité engendrée par la cacophonie qui règne au sujet des conditions de sa résolution. Les

théoriciens du domaine de l'unité sont aussi divisés sur la définition du problème et les pistes à suivre pour le résoudre que les théories qu'ils tentent d'unifier (Milton, 2010; Yanchar et Slife, 1997). Au point où il nous est apparu impossible d'établir un portrait intelligible de la littérature dans le domaine ou de circonscrire la problématique de notre thèse à partir de celle-ci sans souscrire à des arguments d'autorité. Même la question du sujet/objet d'étude — qui semble à l'évidence incontournable puisque le concept a pour fonction de représenter l'ensemble des phénomènes d'un domaine de recherche — ne fait pas l'objet d'un large consensus chez les théoriciens. Par exemple, la question du sujet de la psychologie est souvent ignorée ou placée au second plan par des théoriciens aussi importants que Koch, Staats ou Sternberg. Pour palier au procédé traditionnel de formuler une problématique à partir de la recherche sur la question, nous la développons à partir d'une compréhension de la structure des connaissances scientifiques et la considération de problèmes d'unité fondamentale dans d'autres domaines que la psychologie (voir le chapitre 1).

Plusieurs raisons justifient de tenter de résoudre la question des bases conceptuelles de la psychologie. Premièrement, plusieurs théoriciens considèrent que le manque d'unité fondamentale nuit à la santé à long terme de la psychologie et pourrait mener à sa dissolution (Sternberg, 2004; Slife et Williams 1997; Gardner, 1992). Deuxièmement, les divisions théoriques fondamentales affectent la crédibilité de la discipline et offrent des munitions aux critiques de la psychologie (Sternberg, 2004). Troisièmement, un ensemble de bases conceptuelles communes permettrait de favoriser l'intégration théorique, de réduire la redondance terminologique et ainsi de faciliter l'apprentissage des futures générations de psychologues et la communication entre les chercheurs (Staats, 1986, p. 592). Pour notre part, nous sommes principalement motivés par le désir de répondre à une interrogation apparue au début de notre parcours universitaire en psychologie. Une interrogation à laquelle notre formation n'a apporté aucune réponse satisfaisante.

L'objectif de cette thèse est d'offrir aux théoriciens les moyens de donner à la psychologie les fondements qu'elle mérite. Notre proposition s'appuie au départ sur l'hypothèse d'une erreur commise par les théoriciens du domaine de l'unité; ceux qui identifient un problème à la base des théories psychologiques et tentent de le résoudre. Ils postuleraient qu'il n'existe pas de base conceptuelle commune aux différentes approches en psychologie, alors que nous pourrions constater qu'il y en a une.

Pour pouvoir conclure qu'il existe une base commune en psychologie, il faut pouvoir observer une idée récurrente là où doit se trouver une base conceptuelle dans le discours théorique. Lorsque nous effectuons un examen du discours fondamental des principales approches en psychologie, nous sommes forcés de reconnaître la récurrence des références à la « vie » par l'entremise de notions qui désignent des catégories de formes de vie : l'organisme, l'animal ou l'humain. Par exemple, Freud et Skinner associent tous les deux l'idée directrice de leur école de pensée, la pulsion et le comportement, à l'organisme. Non seulement les théoriciens du domaine de l'unité ne reconnaissent pas l'existence d'une base conceptuelle commune, mais plusieurs font usage des mêmes notions pour désigner le sujet d'étude de la psychologie tout en omettant de les définir clairement : l'expérience humaine (Koch, 1981; Rychlak, 1993), le comportement animal et humain (Staats 1986/1975) et la vie mentale (Yanchar et Hill, 2003). Ce manque de définition des notions qui désignent des formes de vie, nous l'avons aussi observé dans le discours théorique en psychologie.

La découverte d'un fondement commun aux différentes approches en psychologie est surprenante, puisqu'elle justifie une remise en question de la formulation du problème de nombreux théoriciens du domaine de l'unité. La reconnaissance que l'idée de vie joue un rôle fondamental en psychologie indique que ces théoriciens ont omis une des conditions incontournables qui participent à déterminer le sujet d'étude commun. Le défi à relever pour déterminer l'idée directrice de la psychologie serait, lorsque nous

tenons compte de cette condition imposée par le système conceptuel, d'identifier le type particulier d'activité du vivant qui permet de rendre compte de l'ensemble du spectre des phénomènes psychologiques : des sensations à la créativité en passant par la perception, l'apprentissage, le socioaffectif et la résolution de problèmes.

La reconnaissance d'une erreur aussi importante dans la formulation du problème d'unité conceptuelle en psychologie soulève la question des causes de l'aveuglement devant l'évidence, de théoriciens par ailleurs compétents. La réponse à cette question est à la fois multiple et unique. D'un point de vue général, la cause est toujours la même. Les théoriciens en raison d'intérêts pour d'autres problèmes qui se surimposent à celui de déterminer les fondements de la psychologie font intervenir une idéologie. Cette intervention produit toujours peu importe l'idéologie en cause les mêmes effets. Elle intervient dans la procédure de formulation du problème à résoudre pour changer ses conditions en fonction des intérêts du théoricien : le problème réel change de sens. C'est en fonction de ces effets que nous définissons les idéologies comme étant des aprioris (données premières ou vérités premières) représentant les intérêts particuliers du théoricien dans un processus de formulation/résolution d'un problème fondamental.

Dans le cas précis qui nous préoccupe, les idéologies qui interviennent dans la formulation du problème d'unité conceptuelle sont multiples, mais leurs interventions ont toujours pour effet de bloquer la reconnaissance du rôle de base conceptuelle en psychologie de l'idée de vie. Elles empêchent l'identification d'une condition commune qui participe à la détermination du sujet général d'étude en psychologie.

L'influence des idéologies nous est apparue comme un obstacle épistémologique tellement grand face à la résolution du problème d'unité conceptuelle de la psychologie, que nous avons jugé nécessaire d'ajouter à l'objectif de déterminer les bases conceptuelles de la psychologie, celui de dévoiler les mécanismes par lesquels les

idéologies, souvent d'origine philosophique, interviennent dans la formulation d'un problème fondamental pour empêcher qu'il soit résolu.

Nous avons inscrit notre investigation dans le cadre méthodologique d'une recherche pragmatique peircienne. Nous avons choisi le pragmatisme de Peirce, parce que la validité d'une proposition repose sur des perceptions et non sur un domaine d'entités ou de particuliers ultimes et précis. L'inférence est juste lorsque nous pouvons percevoir que les prémisses (A) et la conclusion (B) sont réellement dans un rapport de fait tel, que si A est, B est. De plus, ce cadre méthodologique est adapté pour mettre à l'épreuve des faits des hypothèses qui remettent en question les idées reçues sur un sujet particulier, puisque la propension que nous avons à croire un énoncé n'a aucune influence sur sa valeur de vérité. Un autre avantage de ce cadre méthodologique est la possibilité de reproduction de l'épreuve des faits par d'autres personnes. Enfin et bien que les chercheurs en psychologie n'utilisent pas nécessairement ce cadre général dans leurs travaux, il leur est familier, car la méthode est couramment utilisée depuis les débuts de l'humanité dans la vie de tous les jours : la confirmation des hypothèses sur le réel par l'expérience des faits. Par exemple, confrontés à une lampe qui ne s'allume pas, nous allons émettre une ou des hypothèses : la lampe est-elle branchée? L'ampoule a-t-elle atteint la fin de sa durée de vie? Ensuite, nous les mettons à l'épreuve des faits (ex. : vérifier que la lampe est branchée ou changer l'ampoule) afin de résoudre le dysfonctionnement de la lampe.

Nous soulignons que le pragmatisme de Peirce ne constitue qu'un cadre général dans cette thèse, puisqu'il impose que la mise à l'épreuve de l'hypothèse soit adaptée en fonction de la réalité particulière à l'étude. Nous devons donc faire appel aux travaux d'autres théoriciens pour définir les éléments de l'hypothèse de recherche et construire la méthode utilisée pour la tester.

Pour répondre aux conditions de l'investigation pragmatique, nous avons divisé la démarche dans cette thèse en deux parties. Dans la première partie, nous présentons les propositions qui prennent place dans l'hypothèse de recherche que les idéologies interviennent dans la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie (A), pour changer les conditions du problème à résoudre (B) et ainsi bloquer les possibilités de reconnaître la solution qui répond aux conditions réelles du problème (B') et perpétuer deux erreurs théoriques fondamentales (B'').

Nous avons choisi de diviser la présentation de la partie théorique en trois chapitres. Premièrement, nous amorçons notre exposé en présentant les caractéristiques générales des problèmes d'unité des systèmes conceptuels (chapitre 1), dans le but d'inscrire la formulation du problème d'unité de la psychologie dans un processus d'objectivation rationnelle. Dans ce processus, les caractéristiques générales servent de points de repère indépendant pour la détermination du problème spécifique. Après avoir établi la signification générale des problèmes d'unité en science, nous décrivons l'intervention des idéologies dans les problèmes fondamentaux en science (chapitre 2), c'est-à-dire de type métathéorique. Dans cette partie, nous appuyons principalement nos propositions sur celles de Bachelard au sujet de l'intervention de la philosophie dans le processus de formulation-résolution des problèmes scientifiques. Enfin, nous compléterons la première partie de cette thèse en présentant les caractéristiques spécifiques du problème d'unité conceptuelle de la psychologie (le problème réel); une proposition de solution au problème réel et les effets de l'intervention des différentes idéologies sur la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie (chapitre 3).

Dans la seconde partie de cette thèse, nous présentons la mise à l'épreuve des faits de l'hypothèse de recherche. Le premier chapitre de cette partie est consacré aux considérations méthodologiques au sujet de la mise à l'épreuve des faits de l'hypothèse

que les idéologies bloquent la reconnaissance du problème d'unité conceptuelle de la psychologie et celle de sa solution. Nous abordons dans ce chapitre (4) les conditions générales imposées aux recherches dans un cadre pragmatique peircien; la réponse en fonction de la réalité à l'étude dans notre recherche à ces exigences; la méthode utilisée pour mettre à l'épreuve des faits l'hypothèse de recherche; et le choix des cas qui ont servi à tester l'hypothèse. Dans les chapitres suivants, nous présentons l'analyse de cinq textes qui contiennent des propositions métathéoriques de théoriciens du domaine de l'unité (5); l'analyse intégrative des résultats pour l'ensemble des textes (6) et l'interprétation des résultats en fonction de l'hypothèse de recherche (7).

Les résultats obtenus à la suite des analyses soutiennent l'hypothèse de recherche. Les idéologies participent à la formulation du problème à l'étude en fonction d'intérêts particuliers à s'opposer à une autre idéologie qui intervient en psychologie. Elles ont pour effet général de déplacer le contexte de formulation du problème d'unité en psychologie : il est fixé en fonction de conditions qui sont extérieures aux systèmes conceptuels dans lequel il s'inscrit. Ce déplacement empêche la reconnaissance du rôle fondamental dans le discours théorique en psychologie du concept général de vie et perpétue le peu d'intérêt accordé à le déterminer clairement. Enfin, nos résultats d'analyse soutiennent la proposition de sujet d'étude commun qui prend place dans notre hypothèse de recherche : la psychologie a pour objet d'étude, **l'activité relationnelle, comme un tout, des formes de vie animales ou humaines avec leur environnement.**

Selon cette proposition d'unité conceptuelle, la psychologie forme une des spécialités de la biologie, puisqu'elle s'intéresse à l'activité relationnelle des organismes, et se distingue des autres spécialités en biologie, par la spécificité du type d'activité du vivant qu'elle étudie. Cette capacité particulière à interagir comme des tous avec leur environnement se retrouve chez les formes de vie complexes qui possèdent un système

nerveux centralisé : la mère qui prend dans ses bras son bébé, la souris qui fuit le chat, l'araignée qui construit une toile, l'enfant qui apprend son alphabet, le client qui parle d'une relation amoureuse à son psychothérapeute...

## CHAPITRE I

### LES CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DES PROBLÈMES D'UNITÉ DES SYSTÈMES CONCEPTUELS SCIENTIFIQUES

Sommaire :

1.1 Introduction

1.2 La théorie des ordres épistémiques

1.3 Le problème général d'unité de la psychologie : le point de vue de la littérature

1.4 Le problème d'unité de la physique et de la biologie

1.5 Le problème d'unité d'une science

#### 1.1 Introduction

Avec cette thèse, nous voulons montrer comment les idéologies interviennent dans la fixation de la formulation du problème d'unité de la psychologie pour changer les conditions du problème à résoudre et bloquer la reconnaissance de sa solution. Pour atteindre cet objectif, tout en respectant les conditions imposées par le pragmatisme peircien, nous devons exposer à ce stade de notre démarche les éléments qui prennent place dans l'hypothèse de recherche. Nous avons divisé la présentation de ces éléments en trois parties : la définition générale d'un problème d'unité; l'influence des idéologies sur la formulation de ce type particulier de problème conceptuel (chapitre 2); et le problème spécifique d'unité conceptuelle de la psychologie (chapitre 3).

Nous allons, dans ce premier chapitre, spécifier à quel type de problème conceptuel correspond le problème d'unité de la psychologie. Dans un premier temps, nous allons aborder l'organisation des systèmes de connaissances scientifiques et les principaux types de problèmes conceptuels qui leur sont associés en nous référant à la théorie des ordres épistémiques de Robert (1993). Nous utiliserons par la suite cette conception pour décrire, à partir d'une courte revue de la littérature du domaine de l'unité, les caractéristiques générales du problème à l'étude et ainsi le situer dans l'organisation conceptuelle de la psychologie. Pour compléter et confirmer la caractérisation des problèmes d'unité d'un système de connaissances, nous présenterons un survol des problèmes d'unité en physique et en biologie. Enfin, nous conclurons cet exposé en proposant une définition générale du problème d'unité de la psychologie.

## 1.2 La théorie des ordres épistémiques

Nous avons jugé essentiel d'amorcer notre présentation du problème de l'unité de la psychologie avec la théorie des ordres épistémiques de Robert (1993) afin de disposer d'une conception et d'un vocabulaire qui nous permette de le décrire clairement. Ce n'est que dans un deuxième temps que nous tenterons de caractériser le type de problème conceptuel auquel correspond celui de l'unité de la psychologie. Nous soulignons que Robert avec sa théorie cherche seulement à décrire les ensembles de connaissances scientifiques. Du point de vue de cette théorie, la division entre sciences naturelles et sciences humaines n'a pas de sens puisqu'une discipline est une science si l'organisation de ses connaissances correspond à celle d'un système de connaissances scientifiques et non en fonction de normes épistémologiques (ex. : conception de la causalité, méthode de recherche, manière de décrire les phénomènes à l'étude).

Tout d'abord, selon la théorie des ordres épistémiques, l'ensemble des connaissances d'une science est organisé, d'un point de vue global, sur un axe qui s'étend des connaissances les plus générales, aux connaissances les plus particulières. L'une des meilleures images pour concevoir cette organisation est probablement celle d'un triangle. Au sommet du triangle, nous retrouvons un petit nombre de connaissances générales sur une réalité spécifique (ex. : physique, biologique, psychologique). L'harmonie logique de l'ensemble dépend de la cohérence avec laquelle ce nombre restreint de connaissances générales (les présupposés, les postulats) concilie le reste du système conceptuel.

Plus précisément, les systèmes conceptuels scientifiques se distinguent et se caractérisent par la présence de trois ordres épistémiques qui divisent un ensemble de connaissances sur l'axe général/particulier (Robert, 1993). Le premier ordre qui se situe à la base du triangle est l'ordre descriptif ou observationnel. Les entités auxquelles il réfère sont des particuliers impliqués dans des événements. Nous retrouvons, dans cet ordre épistémique, les résultats de recherche et les observations. Les théories proprement dites appartiennent au second ordre épistémique dans la hiérarchie, à l'ordre explicatif. Finalement, il y a un troisième ordre épistémique, l'ordre justificatif, lequel est métathéorique. Nous retrouvons à ce niveau de connaissance les présupposés et les postulats d'une science. Chaque ordre supérieur structure le contenu d'information que lui fournit l'ordre qui lui est immédiatement inférieur. Ces ordres supérieurs peuvent être considérés comme étant la généralisation des ordres inférieurs. Ainsi, la connaissance métathéorique a pour fonction d'organiser harmonieusement les connaissances théoriques et les théories ont la même fonction pour les connaissances descriptives.

Les problèmes épistémiques correspondent à des incohérences internes au système conceptuel. Ils sont regroupés par Robert en deux classes générales : des problèmes

verticaux et des problèmes horizontaux (1993). Les problèmes verticaux désignent ceux qui impliquent plus d'un ordre épistémique, par exemple : de nouvelles observations (ordre descriptif) peuvent entraîner la remise en question des théories censées les expliquer (ordre explicatif) et même dans de rares cas, les présupposés à la base d'une science (ordre métathéorique). La seconde classe rassemble les problèmes de cohérence d'un ensemble de connaissances scientifiques qui s'inscrivent au niveau d'un ordre épistémique. Lorsque deux théories sont en concurrence pour expliquer les mêmes phénomènes ou quand les postulats à la base des théories d'un ensemble de connaissances sont incohérents entre eux, nous sommes confrontés à un problème conceptuel de type horizontal.

### 1.3 Le problème général d'unité de la psychologie : le point de vue des théoriciens du domaine de l'unité

Les bases conceptuelles posées, nous allons maintenant caractériser le problème d'unité de la psychologie à partir de la littérature sur la question. Nous cherchons avec cette analyse à mettre à jour les caractéristiques générales du problème d'unité de la psychologie, à travers les nombreuses et diverses formulations qui lui sont attribuées (Milton, 2010; Rychlak, 2005; Yanchar et Slife, 1997). Notre analyse est fondée sur la lecture de plusieurs dizaines d'écrits portant sur cette question. Nous ne pouvons pas présenter une liste exhaustive de ces textes, car nous n'avons pas conservé la référence de ceux qui nous sont apparus les moins pertinents. Par contre, nous pouvons nommer les théoriciens et les travaux qui nous ont semblé les plus utiles. Il convient aussi de souligner deux limites à notre examen des écrits théoriques qui traitent du problème de l'unité de la psychologie : la diversité des formulations du problème et la découverte de bases communes dans le discours métathéorique en psychologie. La diversité des formulations nous a incités à limiter notre examen de la littérature, car la lecture de

nouveaux textes au lieu d'aider à clarifier la problématique participait plutôt à le rendre plus obscur en raison de la cacophonie théorique qui règne dans le domaine de l'unité en psychologie. Parce qu'elle entre en contradiction avec l'idée largement répandue que les théories psychologiques sont dépourvues d'unité fondamentale, la découverte de bases communes a aussi changé notre rapport aux écrits sur la question. Au lieu de chercher à approfondir notre compréhension du problème basée sur les textes qui traitent de l'unité de la psychologie, nous avons cherché à comprendre pourquoi les théoriciens semblaient incapables de reconnaître des bases communes parfois évidentes. De plus, cette découverte nous a incités à limiter notre revue de la littérature du domaine de l'unité pour privilégier à la place les écrits qui présentent les fondements théoriques des différentes approches en psychologie : le béhaviorisme, la psychologie psychodynamique, la psychologie humaniste, la psychologie cognitive, la psychologie de l'évolution et la neuropsychologie clinique.

Parmi les différents écrits sur la question de l'unité en psychologie, les travaux de plusieurs théoriciens nous ont semblé plus pertinents. Il y a tout d'abord les travaux de Staats, qui est la figure la plus importante du domaine de l'unité et plus spécifiquement ses deux livres sur la question : *Psychology's Crisis of Disunity Philosophy and Method for a Unified Science* (1983) et *Behaviorisme social* (1986); le livre édité par Sternberg, *Unity in Psychology : Possibility or Pipedream?* (2005), qui regroupe les positions de plusieurs théoriciens du domaine, ainsi que sa position sur la question (voir Sternberg & Grigorenko, 2001) et les travaux de Yachar et plus spécifiquement la revue de la littérature réalisée avec Slife (1997) qui est la plus complète sur la question que nous avons trouvée. Nous avons aussi étudié le travail de sceptiques quant à la possibilité d'unifier la psychologie tels que Koch (1981; 1961), Rychlak (1993; 1994) Le Ny (1999) et Green (2015). Nous nous sommes aussi intéressés aux conceptions de Stagner (1988) développer dans son livre sur l'histoire des théories psychologiques, à celles de Giorgi (1985), et de Kimble (2005; 1984). Pour conclure cette liste non exhaustive,

nous devons également mentionner les livres, *l'Unité de la psychologie*, de Lagache (1981) et *A New Unified Theory of Psychology* (2011) d'Henriques.

La diversité des formulations à la fois complique et facilite la reconnaissance du type de problème épistémique auquel correspond le problème de l'unité de la psychologie. Tout d'abord, elle la complique, car il n'y a pas de consensus clair sur les caractéristiques générales du problème de l'unité. D'autre part, elle la facilite, puisqu'il est plus facile de reconnaître des points communs à partir d'un ensemble diversifié.

De notre examen des écrits théoriques qui traitent du problème de l'unité de la psychologie, nous concluons qu'il y a au moins une évidence sur laquelle les théoriciens s'accordent. Dans la grande majorité des cas, les théoriciens font correspondre le problème de l'unité avec ce que Robert (1993) appelle un problème épistémique de type horizontal (ordre unique), situé au niveau de l'ordre métathéorique de la psychologie. Pour le désigner, les théoriciens utilisent un vocabulaire varié et de manière trop souvent peu rigoureuse – ils ne sont pas définis –, mais qui indique tout de même qu'il se situe au niveau le plus fondamental du système conceptuel de la psychologie. Par exemple, plusieurs d'entre eux font correspondre le problème d'unité de la psychologie avec la tâche de réussir à concilier sous un même paradigme l'ensemble des connaissances psychologiques (Denmark et Krauss, 2005; Fishman et Messer, 2005; Kimble, 2005; Levant, 2005; McGovern et Brewer, 2005; Staats 1999; Sternberg et Grigorenko, 2001). Pour d'autres, il consiste à définir le sujet commun en psychologie (Fowler et Bullock, 2005; Koch, 1959; Lee, 2003; Stagner, 1988; Yanchar et Slife, 1997), à rassembler celle-ci sous un ensemble unique de bases communes (Rychlak, 1993) de nature philosophique (Yanchar et Slife, 1997) ou à établir les principes structurants (Denmark et Krauss, 2005) ou sous-jacents (Staats, 1999) des connaissances psychologiques. Comme le montrent ces exemples, peu importe la terminologie utilisée pour désigner le problème de l'unité de la psychologie, ils

indiquent un problème conceptuel de type horizontal situé au niveau de l'ordre métathéorique.

La situation du problème à l'étude au niveau de l'ordre métathéorique est conséquente avec l'expression « unité de la psychologie », puisque la fonction de cet ordre est de donner de la cohérence à l'ensemble du système. Ainsi lorsque qu'un système conceptuel scientifique est dépourvu d'un ordre justificatif cohérent pour rendre compte de son ordre explicatif (les diverses théories du système) ou de son ordre descriptif (l'ensemble des phénomènes observés dans le cadre de cette science), c'est l'unité de tout le système qui est remise en question.

La cause du problème apparaît aussi comme une évidence, du moins selon plusieurs auteurs (Staats, 1999; Stagner, 1988) dont Rychlak, pour qui aucun psychologue ne peut nier l'existence des profonds schismes qui divisent les différentes approches en psychologie (1994). Pour Giorgi, chez qui l'unité de la psychologie correspond à l'idée directrice qui permettra de concilier l'ensemble des théories psychologiques, le problème est que les approches (ex. : béhaviorisme, psychanalyse, phénoménologie) prétendent toutes constituer des systèmes scientifiques cohérents de connaissances qui du fait de leur coexistence ne peuvent à l'évidence être tous entièrement vrais (1985). Par contre, cette remise en question des différentes approches en psychologie ou écoles de pensée n'entraîne pas celle des théories qui leur sont associées (Giorgi, 1985) ou pour le dire autrement, des connaissances qu'elles ont permis de développer (Staats, 2005). Même si la manière de désigner les différentes divisions au niveau de l'ordre métathéorique en psychologie change beaucoup d'un théoricien à l'autre – la plus fréquente étant probablement celle entre humanité et science (Kimble 1984, Koch 1981, Richlak, 2005; Staats, 1986/1975; Stagner, 1986) – et a évolué au cours de son histoire, elles existent depuis les débuts de la psychologie (Staats, 1999, 2005; Yachar et Slife, 1997).

Pour clore ce court examen de la littérature, nous soulignons que d'un point de vue global, le problème d'ordre métathéorique est la cause de problèmes de types horizontaux dans les deux autres ordres de connaissances. Pour Staats, l'absence de structure favorisant l'unité de la connaissance et d'accord sur les principes fondamentaux a engendré les nombreux recouvrements théoriques et les multiples redondances terminologiques, que nous pouvons observer en psychologie (1991; 1986/1975). Pour illustrer la redondance terminologique en psychologie, Staats utilise l'exemple du concept de « Self » : *self-concept, self-image, self-perception, self-esteem, self confidence, self-efficacy* (1991). Les recouvrements et la redondance ont la particularité d'affecter, contrairement au problème de l'unité au niveau de l'ordre métathéorique, des parties spécifiques de chacun des deux autres ordres (ex. : le recouvrement entre deux théories ou la désignation et la définition d'un phénomène en particulier). Dans le même ordre d'idées, Yanchar et Slife concluent que la fragmentation de la psychologie existe à plusieurs niveaux de l'organisation théorique (1997).

En résumé, nous concluons à partir de l'examen de certains auteurs importants liés à la question de recherche que le problème de l'unité de la psychologie correspond à un problème épistémique qui se situe au niveau de l'ordre métathéorique. Plus globalement, celui-ci s'accompagne de problèmes horizontaux dans les deux autres ordres de connaissances scientifiques. Selon cette conception, si nous voulons identifier spécifiquement le problème de l'unité qui est commun à l'ensemble des psychologues, nous devons identifier les incohérences conceptuelles réelles, au niveau de l'ordre justificatif du discours théorique en psychologie.

## 1.4 Les problèmes d'unité de la physique et de la biologie

Pour conclure la présentation des caractéristiques générales des problèmes d'unité conceptuelle en science, nous avons choisi de présenter un survol de deux problèmes de ce type. Ces examens des cas de la physique et de la biologie nous permettront de préciser les caractéristiques générales des problèmes d'unité et de confirmer que ce type de problèmes épistémiques correspond à un problème d'harmonie logique d'un ensemble de connaissances.

Des correspondances au sujet du problème de l'unité ont déjà été établies par Staats entre la psychologie et d'autres sciences (1999, 2005). Pour lui, la situation en psychologie correspond pour une large part à celle de la physique et de la chimie du 18e siècle. À cette époque, ces sciences étaient fragmentées à tous les niveaux de la connaissance. Il conclut de ce constat que les problèmes d'unité sont caractéristiques des jeunes sciences et à la suite de Kuhn (1970), qualifie ce stade précoce de développement épistémologique de préparadigmatique. Tout en étant en accord avec les conclusions de Staats, nous pensons pertinent, afin de préciser et de confirmer les caractéristiques générales du problème d'unité au niveau de l'ordre justificatif, de renouveler ces correspondances en nous intéressant à l'état d'unité de sciences matures. Des sciences où les ordres explicatifs et descriptifs ont été largement harmonisés (Staats, 1999) et où il ne reste plus du problème d'unité que la partie qui implique l'harmonie du système conceptuel dans son ensemble.

### 1.4.1 Le problème d'unité de la physique

Le problème d'unité en physique est à la base un problème d'incompatibilité entre les deux théories phares de la physique moderne : la théorie de la relativité et la physique quantique (Duff, 2011; Science et Vie, no.1051). L'incompatibilité se situe au niveau

des postulats, des principes à la base des théories et non au niveau des théories elles-mêmes, qui ne sont pas remises en question. Les deux théories étant au sommet de l'ordre explicatif de la physique et le problème se posant au niveau de leurs postulats, leurs incompatibilités font en sorte que c'est la cohérence de l'ensemble de la physique qui est remis en question. La physique est fondamentalement incohérente. Elle manque fondamentalement d'unité au niveau de ces présupposés.

Einstein, Plank et Born ont légué au monde humain au début du XXe siècle deux théories qui sont fondamentalement incompatibles bien qu'elles soient par ailleurs exactes pour décrire des aspects différents du monde physique. La théorie de la relativité englobe la théorie de la gravitation de Newton qui s'avère n'être qu'une approximation. Elle n'a jamais été remise en question en plus de 100 ans d'observation. Elle prédit fidèlement la déviation de la lumière, l'évolution de l'univers et la position des satellites autour de la terre. La seconde théorie, la physique quantique, explique avec précision les phénomènes observés à l'échelle microscopique. Au même titre que la relativité générale pour la géolocalisation par satellite, elle est à la base de plusieurs technologies dont entre autres les lasers et les ordinateurs. Malgré leurs succès respectifs, ces théories reposent sur des postulats incompatibles.

Il y a quatre points fondamentaux de discordance entre la théorie de la relativité et la physique quantique; quatre points où leurs conceptions du monde physique divergent. Premièrement, le hasard, inexistant dans la relativité qui est déterministe, est incontournable dans le monde quantique qui est probabiliste. Deuxièmement, la structure de l'espace-temps, dynamique et déformée selon la répartition de matière qu'il contient (selon la relativité), est statique et plate dans le monde quantique qui ne dépend pas de la matière qu'il contient. Troisièmement, la représentation des forces, qui sont induites par la courbure de l'espace-temps (selon la relativité), n'est que des échanges

de particules selon la théorie quantique. Finalement, l'énergie du vide, nulle selon la relativité, est colossale (voire infinie) selon la théorie quantique.

À la suite de la présentation de ces points de discordance entre les deux théories, nous pouvons conclure qu'en physique, le problème de l'unité se situe au niveau de l'ordre justificatif : il n'y a pas d'ententes sur la conception du monde physique (déterministe/probabiliste), sur la structure de l'espace-temps, sur la représentation des forces et l'énergie du vide. Même si ces points d'incompatibilité obligent à une remise en question des principes de base de la physique, elle n'affecte pas la cohérence de chacune des théories. Donc, c'est seulement la physique comme ensemble cohérent qui pose problème et non la cohérence de ses parties. Nous observons aussi que les conditions de possibilité de l'unité de la physique sont partiellement déterminées, l'unité doit permettre de concilier la théorie de la relativité et la physique quantique dans une vision unique du monde physique.

#### 1.4.2 Le problème d'unité conceptuelle de la biologie

Dans le cas de la biologie, l'idée qui doit concilier l'ensemble des connaissances de ce système est déjà identifiée. Logiquement, toutes les connaissances biologiques doivent être d'une façon ou d'une autre en relation avec le concept de vie. Tout le long de l'histoire de la biologie, les théoriciens ont proposé des critères pour classer une entité ou un système existant dans la catégorie être vivant (Maturana et Varela, 1994/1988, p. 30). Par exemple, pour les biochimistes, les substances chimiques à base de carbone (matière organique) sont essentielles à la vie. D'autres biologistes ont proposé comme critère de classification les fonctions physiologiques générales (le métabolisme), la capacité à se déplacer, la reproduction, les gènes ou même une combinaison de ces critères.

Pour Maturana et Varela (1994/1988), ces définitions de la vie ont pour lacune de réduire l'idée que nous avons du vivant à des listes de propriétés qui ne rendent pas compte de la diversité des phénomènes vivants et des formes de vie. Ces définitions ne permettent pas au concept de vie de remplir correctement sa fonction structurante pour le système conceptuel de la biologie. Lorsque nous tentons d'inscrire le problème de définir le vivant en fonction du système conceptuel dans lequel il s'inscrit, nous identifions trois conditions auxquelles il doit répondre. Le principal défi conceptuel des théoriciens de la biologie est de proposer une définition générale de la vie représentative de l'ensemble des phénomènes propres aux êtres vivants (Maturana et Varela, 1994/1988, p. 37). Nous devons aussi considérer l'origine moléculaire ou physicochimique des êtres vivants (Maturana et Varela, 1994/1988, p. 29) et considérer que même si au niveau cellulaire, le vivant n'est qu'un processus moléculaire, il se distingue tout de même des autres processus de transformation physicochimique (p. 34).

Maturana et Varela ont établi une conception de la vie qui répond à ces trois conditions liées aux connaissances en biologie. Leur solution repose au départ sur l'évidence qu'elle est une organisation, un système : « le simple fait de poser la question : "comment reconnaître un être vivant?" indique que nous avons une idée, même si elle n'est qu'implicite, de son organisation. » (Maturana et Varela, 1994/1988, p. 30) Donc définir la vie revient simplement à définir adéquatement ce type particulier d'organisation : « Lorsque nous parlons d'êtres vivants, nous présupposons qu'ils ont quelque chose en commun; sinon nous ne les mettrions pas dans la même classe. Cependant, il nous reste à décrire l'organisation qui les définit comme une classe. » (Maturana et Varela, 1994/1988, p. 32) À cette question générale s'ajoute, pour compléter la formulation du problème de définir la vie, deux autres questions qui intègrent chacune l'idée d'organisation et des conditions de possibilité.

La première question spécifique intègre l'idée d'organisation et les deux conditions qui lient le vivant et les processus moléculaires : « Qu'y a-t-il de particulier au sujet de cette dynamique cellulaire lorsque nous la comparons à un autre ensemble de transformations moléculaires dans les processus naturels? » (p. 34) Cette première question impose une réponse qui lie le physicochimique et le biologique, mais aussi qui les sépare d'un point de vue conceptuel. Dans la deuxième question, les théoriciens intègrent l'idée d'organisation et la condition que la définition doit permettre de signifier de manière générale l'ensemble des manifestations de la vie : « si nous ne pouvons fournir la liste des caractéristiques d'un être vivant, pourquoi ne pas proposer un système qui génère tous les phénomènes propres aux êtres vivants? » (p. 35)

Parce que Maturana et Varela conçoivent la vie fondamentalement comme une activité (organisation dynamique) et non seulement comme une organisation physicochimique (organisation matérielle), ils sont en mesure d'offrir une réponse unique et générale aux deux questions : l'organisation autopoïétique (p. 32). Dans cette proposition : « les êtres vivants sont caractérisés par le fait que, littéralement, ils sont continuellement en train de s'autoproduire. » (p. 32) Dans le cas de la première question, l'activité d'autoorganisation se limite à un processus moléculaire, mais elle n'impose pas que le processus de la vie s'inscrive seulement dans une réalité physicochimique. L'exemple le plus simple d'une autre réalité que la réalité physicochimique est celle du physiologique : l'activité organique des formes de vie multicellulaires complexes. Pour comprendre comment la proposition permet de répondre adéquatement à la seconde question, nous devons préciser que l'intégrité du processus de la vie dépend de deux types d'activités : une activité dynamique interne et une activité relationnelle et limite. C'est à ces deux types d'activités qui participent au phénomène unitaire du vivant que nous devons rapporter l'ensemble des manifestations de la vie. Par exemple, bloquez une partie du processus relationnel (ex. : la respiration) et à plus ou moins long terme, le processus d'autoorganisation s'arrête.

De l'évaluation du cas de la biologie, nous retenons premièrement que le problème d'harmonie logique de l'ensemble des connaissances d'une science peut être établi non seulement en référence à l'ordre explicatif (cas de la physique), mais aussi en fonction de l'ordre descriptif; l'ensemble des manifestations du vivant. Deuxièmement, la cohérence de l'ensemble des connaissances biologiques repose sur un concept unique, mais « unique » ne signifie pas que celui-ci est autojustificatif, puisqu'il doit reposer sur des bases cohérentes, dans ce cas les systèmes conceptuels de la chimie et de la physique. Au niveau de l'activité d'autoorganisation cellulaire, les phénomènes du vivant peuvent être réduits à la réalité physicochimique, d'où la nécessité que la définition de la vie soit cohérente avec les systèmes conceptuels plus généraux, d'un point de vue épistémique, de la physique et de la chimie. Par contre, ils ne sont pas suffisants pour rendre cohérent l'ensemble des manifestations du vivant, d'où la nécessité de distinguer l'activité du vivant de l'activité physicochimique de manière à rendre compte de la vie dans toute sa complexité.

Donc, pour résoudre le problème de l'unité d'une science, nous devons répondre à deux conditions générales : proposer un concept qui s'appuie sur des bases conceptuelles cohérentes avec les systèmes de connaissances plus généraux qui expliquent en partie les phénomènes à l'étude (1), mais qui s'en distinguent de manière à permettre de concilier avec précision l'ensemble des connaissances d'une science particulière (2). Enfin, nous pouvons évaluer une proposition d'unité à partir des conditions imposées par un système conceptuel à l'idée devant le structurer, si nous les avons préalablement identifiés, pour cet ensemble de connaissances en particulier.

### 1.5 Le problème de l'unité d'une science

En résumé, du point de vue de l'organisation des ensembles de connaissances scientifiques, le problème conceptuel de l'unité d'une science se situe au niveau de l'ordre métathéorique. Plus spécifiquement, il correspond à un problème d'harmonie logique de tout un système conceptuel, qui n'entraîne pas nécessairement la remise en question des autres parties du système qu'il soit harmonisé, comme dans les cas de la physique, ou rempli de recouvrements théoriques et de redondances terminologiques, comme en psychologie. Pour pallier les incohérences à l'origine d'un manque d'harmonie de l'ensemble des connaissances d'une science, nous devons trouver le concept unique qui permettra d'organiser de manière cohérente tout le système conceptuel.

Ce concept structurant bien qu'il a pour fonction d'organiser un ensemble de connaissances ne correspond pas à un principe ultime et dans ce sens, il doit posséder des bases conceptuelles ou pour le dire autrement, s'appuyer sur des connaissances plus générales. Par exemple, dans le cas de la biologie, les lois physicochimiques s'appliquent sans discernement autant à des phénomènes vivants que non-vivants. La physique et la chimie sont donc d'un point de vue épistémique, plus généraux par rapport à la science de la vie. Par contre, ces sciences ne permettent pas de faire de l'ensemble des phénomènes biologiques une classe spécifique. Dans ce contexte, il est nécessaire d'établir un concept cohérent avec ces connaissances générales, mais qui doit tout de même marquer une distinction conceptuelle, afin de rendre compte de l'ensemble des phénomènes à l'étude en biologie.

Les deux conditions auxquelles doit répondre l'unité d'une science dépendent en définitive de leur système conceptuel. Le concept structurant doit permettre la conciliation des ordres explicatif et descriptif propres à ce système de connaissances,

mais aussi de situer le système de connaissances par rapport aux autres systèmes de connaissances (ex. : les différentes spécialités en biologie), tout en restant cohérent avec les connaissances plus générales qui participent en partie à expliquer les phénomènes à l'étude dans cette science. Au final, pour spécifier le problème d'unité de la psychologie indépendamment de nos dispositions personnelles, nous devons effectuer l'analyse de son système conceptuel afin d'identifier les conditions qu'il impose au concept qui a pour fonction de structurer l'ensemble des connaissances psychologiques et les incohérences qui s'inscrivent au niveau de son ordre justificatif.

## CHAPITRE II

### L'INFLUENCE DES IDÉOLOGIES SUR LA FORMULATION DES PROBLÈMES D'ORDRE MÉTATHÉORIQUE

Sommaire :

2.1 Introduction

2.2 Distinction entre philosophie et science : retour à Aristote

2.3 L'épistémologie historique de Bachelard

2.4 Reconnaissance dans les sciences de deux systèmes de concepts hétérogènes

2.5 Le déplacement philosophique

2.6 Considérations supplémentaires sur les erreurs théoriques fondamentales et les distinctions entre les exemples des philosophes et ceux des scientifiques

2.7 L'intervention des idéologies sur la formulation des problèmes d'ordre justificatif

#### 2.1 Introduction

Dans ce second chapitre consacré à la présentation des éléments qui prennent place dans l'hypothèse de recherche, nous traitons de l'intervention des idéologies dans la formulation des problèmes d'ordre métathéorique. Cette étape qui sépare les deux parties où nous déterminons le problème réel à résoudre nous est apparue essentielle pour permettre une compréhension plus complète de ses caractéristiques spécifiques.

Nous avons procédé dans ce chapitre en quatre étapes. Nous présentons, dans les trois premières parties, les bases conceptuelles sur lesquelles s'appuie la définition de l'influence des idéologies sur la formulation des problèmes d'ordre métathéorique. Nous allons développer, au départ, une première division entre philosophie – une importante source d'idéologie – et sciences, du point de vue de l'organisation des

ensembles de connaissances scientifiques. Dans un deuxième temps, nous exposons les conceptions de Bachelard qui portent sur l'intervention des idéologies philosophiques dans la connaissance scientifique. Ces conceptions sont principalement fondées sur la lecture que fait Lecourt de Bachelard, contenues dans : l'épistémologie historique de Gaston Bachelard (2006)<sup>1</sup>. Dans la troisième partie, nous complétons la présentation des bases conceptuelles de nos définitions, en abordant deux points précis : l'utilisation des exemples par les philosophes et les théoriciens; et la principale motivation des théoriciens à faire intervenir la philosophie dans leurs travaux de recherche. Dans la dernière étape de notre exposé, nous rassemblerons ces trois parties distinctes dans une conception commune de l'intervention des idéologies sur la formulation des problèmes d'ordre métathéorique, comme le problème d'unité de la psychologie.

---

<sup>1</sup> Nous avons fait le choix de nous appuyer principalement sur l'approche de Lecourt de l'épistémologie bachelardienne, pour plusieurs raisons. Premièrement, la pertinence de la lecture de Lecourt de l'épistémologie bachelardienne nous importe peu, puisque nous ne cherchons pas à revendiquer une compréhension juste des travaux de Bachelard. Deuxièmement, et surtout, nous avons choisi la lecture de Lecourt de l'épistémologie bachelardienne, car elle nous est apparue comme permettant d'expliquer pourquoi les théoriciens auraient des difficultés à reconnaître la présence de bases communes en psychologie. Troisièmement, l'étude des travaux de Bachelard pose plusieurs difficultés. D'abord, sa prose philosophique qui s'appuie sur des références à la physique et la chimie est difficile d'accès pour le non-spécialiste de ces disciplines. De plus, Bachelard n'a pas produit de synthèse de ses propositions épistémologiques qui sont dispersées à travers plusieurs publications.

## 2.2 Distinction entre philosophie et science : retour à Aristote

Aristote, disciple de Platon, défendait que la philosophie devait être une science des premiers principes (Grondin, 2004, p. 88). La philosophie se distingue ainsi des sciences particulières par le caractère plus général de son objet d'étude :

Il y a une science [...] qui étudie l'être en tant qu'être [...], et les attributs qui lui appartiennent essentiellement. Elle ne se confond avec aucune des sciences dites particulières, car aucune de ces autres sciences ne considère en général l'être en tant qu'être, mais, découpant une certaine partie de l'être, c'est seulement de cette partie qu'elles étudient l'attribut. (Aristote, Métaphysique, dans Grondin, 2004, p. 95)

L'objet de la philosophie pour Aristote ne se confond donc pas avec celui qui caractérise les autres sciences, qui considèrent plutôt l'être en tant qu'il est tel ou tel (l'être physique, biologique, psychologique). Alors que ces sciences restent particulières, la science philosophique aspire à l'universalité. Par contre, au moment même où il se présente comme le fondateur de la science de l'être en tant qu'être, il multiplie aussi les arguments pour en démontrer l'impossibilité puisqu'une science ne peut porter que sur un genre déterminé (2004, p. 96).

La philosophie première d'Aristote, identifiée à la théologie – une interprétation dominante qui a prévalu dans toute l'Antiquité et la pensée médiévale jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle –, porte bel et bien sur un objet particulier, mais qui est aussi le « premier » de tous (2004, p. 97). Elle est dite première en raison de la primauté, ou du statut principal de son objet. La philosophie n'est donc pas seulement une science particulière, car elle se double d'une portée universelle puisque l'étude du premier des êtres comprend aussi tous les êtres qui découlent de ce principe. La philosophie engloberait ainsi en raison de la portée universelle de son objet d'étude toutes les sciences particulières ou pour le

dire autrement, le premier des principes organise toute l'ontologie, tous les autres principes.

Cette relation de complicité de la théologie et de l'ontologie rend manifeste ce que Heidegger a appelé la « constitution ontothéologique » de la métaphysique (Grondin, 2004, p. 99). La notion signifie que la pensée métaphysique, dès lors qu'elle prend pour sujet d'étude l'être dans son ensemble, le fait toujours afin d'en assurer le fondement, qu'il soit d'ordre divin ou théologique. À l'inverse, la considération du divin engendre une prétention ontologique universelle. La philosophie serait donc à la fois la science de tout ce qui est, c'est-à-dire ontologie universelle, mais aussi une science à vocation théologique, ou la science de ce qui sert de fondement à tout ce qui est. Dans cette conception de la philosophie, l'ordre théologique sert de principe d'explication à l'être dans sa totalité; l'être lui-même n'étant intelligible qu'en se trouvant rapporté à ce principe premier.

Cette relation de l'ontologique et du théologique formerait la structure de la métaphysique à travers l'histoire. Le rôle du divin au cours de celle-ci ne revient plus toujours à Dieu, car il peut tout aussi bien être attribué à l'Humain, individuel ou collectif, à l'Esprit, à l'Histoire, à la Nature, à la Vérité, au Réel, au Bonheur, à la Justice ou au Langage : « dès que l'on recherche un dominateur commun à l'ensemble de l'expérience, nous avons affaire à une pensée d'ordre ontothéologique. » (2004, p. 100)

À partir de cette brève présentation de la relation entre philosophie et science à travers l'histoire de la métaphysique, nous pouvons établir une première distinction de sens entre les deux termes. D'une part, la philosophie est l'étude de ce qui est premier et universel. Les sciences se distinguent ainsi de la philosophie en raison des objets d'étude qui sont pour elles limités à une partie déterminée de ce qui est. Du point de vue des ordres épistémiques de Robert (1993) (voir chapitre 1), un ensemble de

connaissances scientifiques est constitué de trois ordres : descriptif (les observations et les résultats de recherche), explicatif (les théories qui organisent les faits) et métathéorique ou justificatif (les principes ou les postulats qui structurent les théories dans un ensemble cohérent). Dans le cas de la philosophie, nous pouvons l'associer à un ordre ontothéologique qui a pour fonction de servir de fondement à tout ce qui est. Au même titre que l'ordre justificatif dont la fonction est d'organiser l'ordre explicatif dans un ensemble de connaissances scientifiques, l'ordre ontothéologique a pour fonction de structurer l'ensemble des connaissances scientifiques, l'ensemble des principes particuliers.

Cette distinction entre deux ordres métathéoriques, l'ordre justificatif et l'ordre ontothéologique, nous permet de clarifier ce qui nous est apparu comme une incohérence chez Peirce et comme nous le verrons aussi sous une autre forme dans l'épistémologie bachelardienne. Qu'est-ce qu'une question métaphysique légitime, lorsque Peirce reconnaît la pertinence des questions métaphysiques, mais par ailleurs rejette la possibilité d'un domaine d'entités ou de particuliers ultimes, donc toute possibilité d'ordre ontothéologique? En considérant distinctement les deux ordres métathéoriques, nous pouvons éliminer la confusion en associant les questions métaphysiques légitimes à des problèmes scientifiques d'ordre métathéorique et celles de la philosophie à des problèmes d'ordre ontothéologique, les pseudoprobèmes de Peirce (Tiercelin, 1993).

### 2.3 L'épistémologie historique de Bachelard

Cette précision initiale faite entre sciences particulières et philosophie et entre leurs ordres épistémiques correspondants, nous pouvons aborder le sujet de l'influence des idéologies philosophiques – les différents systèmes de pensées d'ordre ontothéologique

– sur le travail du théoricien, lorsqu'il tente de répondre à des questions d'ordre justificatif. Nous devons la reconnaissance de cette influence principalement à Bachelard qui tout le long de sa carrière a cherché à comprendre les mécanismes et les effets de l'intervention philosophique dans la connaissance scientifique (Lecourt, 2006, p. 12).

Nous déplorons par contre que Bachelard, en raison de sa conception stéréotypée et monolithique de la science – une conception centrée sur le rôle des mathématiques –, qu'il n'ait pas reconnue malgré son combat contre les philosophes, que la philosophie des sciences « ouverte » qu'il propose constitue en réalité les postulats d'une science particulière : l'épistémologie des sciences. Puisqu'en se donnant pour objet la connaissance scientifique dans son mouvement, c'est-à-dire comme un processus historique, Bachelard induit aussi un changement formel d'objet à la philosophie des sciences (2006, p. 14). Le programme de recherche évolue. Les problèmes idéaux posés par le philosophe à propos de « La Science », de son fondement, de sa méthode changent pour ceux factuels des conditions historiques de la production des connaissances scientifiques. Bachelard remplace ainsi les réflexions d'ordre ontothéologique sur la Science en philosophies des sciences par une réflexion directe sur la structure du discours scientifique et son évolution. Il respecte ainsi le principe de mouvement qui caractérise pour lui la connaissance scientifique. L'épistémologie traditionnelle devient programme scientifique, étude des faits.

Bachelard a reconnu au même titre que Kuhn (1970) la discontinuité du devenir scientifique (Granger, 1987). Tous les deux ont fait observer avec insistance que les révolutions scientifiques sont des refontes globales, des modifications de perspectives sur l'objet d'étude par une application nouvelle de la pensée rationnelle. Ils ont aussi tous les deux souligné le caractère collectif de la reconstruction scientifique du réel et montré que les paradigmes sont des formes canoniques provisoires pour la formulation

des problèmes scientifiques et la recherche de solutions. Mais au contraire de Kuhn, Bachelard a reconnu un progrès « cumulatif » de la science : « comme passage d'«ensembles rationnels» imparfaits à des «ensembles rationnels» plus étendus et plus solides. » (Granger, 1987) Pour lui, les développements superposés et successifs renforcent la solidité des ensembles de connaissances scientifiques.

#### 2.4 Reconnaissance dans les sciences de deux systèmes de concepts hétérogènes

Bachelard<sup>2</sup> a développé ses conceptions épistémologiques à la suite d'une période très riche en découvertes scientifiques, particulièrement en physique dans le premier quart du 20e siècle. L'ouvrage d'Einstein sur la théorie de la relativité générale est paru en 1913. Quelques années plus tard, Plank et Born développaient les bases de la physique quantique. En tant qu'homme de science et philosophe des sciences autodidacte, libre à l'égard de toute école de pensée, Bachelard a tout de suite eu une conscience aigüe du caractère révolutionnaire et nouveau de ces théories et des concepts qu'elles mettaient en jeu :

Il n'y a pas de transition entre le système de Newton et le système d'Einstein. On ne va pas du premier au second en amassant des connaissances, en redoublant de soins dans les mesures, en rectifiant légèrement les principes. Il faut au contraire un effort de nouveauté totale. (Bachelard, 1934, dans Lecourt, 2006, p. 20)

Aux yeux de Bachelard, le retour sur les principes de la physique traditionnelle qu'entraîne la théorie de la relativité générale prend la forme d'un abandon de la physique newtonienne, couplé à celui des absolus de la Raison, d'un canon éternel de

---

<sup>2</sup> Bachelard a soutenu sa thèse de doctorat en 1927.

l'intelligence humaine. Pour lui, la nouvelle physique en développement était sans précédent. Elle a forcé les physiciens à remettre en question des notions communes qu'ils croyaient à force d'évidence naturelles, comme l'espace, le temps, la localisation et la masse : « Nous vivions, en effet dans le monde newtonien comme dans “une demeure spacieuse et claire”. » (2006, p. 21)

À la reconnaissance de l'absence d'antécédents des théories en physique s'ajoute celle d'un décalage, la relative absence d'une nouveauté correspondante dans les travaux philosophiques de la même période, puisque la philosophie continuait à employer les mêmes mots dans le même sens qu'au temps de la physique newtonienne. En plus, lorsqu'il tente de réfléchir les nouvelles découvertes, le philosophe suit une démarche inverse de celle du scientifique et « s'acharne à “expliquer” le nouveau par l'ancien. » (2006, p. 22) Ces incapacités à saisir le nouveau comme problème et à remettre en question ces principes distinguent dans l'épistémologie bachelardienne la philosophie et la science, alors que la pensée scientifique possède un caractère progressif et mobile : le progrès scientifique se fait par mutation dans les principes. La pensée philosophique au contraire se voit attribuer une tendance à l'immobilisme, c'est-à-dire une grande difficulté chez de nombreux philosophes à remettre en question les principes à la base de leurs conceptions.

De la reconnaissance du décalage entre la philosophie et la nouvelle physique, Bachelard conclut que les notions sont l'objet d'un double traitement; elles fonctionnent dans deux systèmes de concepts hétérogènes (2006, p. 23). La philosophie utilise ces concepts comme si la science physique n'en disait rien ou comme si ce qu'elle en dit ne l'intéressait pas. Elle fixe ses intuitions dans la généralité et se permet d'énoncer une métaphysique qui court-circuite naïvement les savoirs, alors que lorsqu'ils fonctionnent dans le discours scientifique, ces concepts sont susceptibles de déterminations précises, de variations fines et de rectifications fécondes et profondes.

Pour Bachelard, la discordance entre les deux discours n'apparaît qu'en raison de leurs profondes ressemblances : « les sciences jouent des mêmes mots que la philosophie » (Lecourt, 2006, p. 23). Les philosophes, en dégagant des concepts qui ont un sens par la place qu'ils occupent dans le système de la pensée scientifique, les réduisent à n'être plus que des mots. Lorsqu'un philosophe lit un mot, le théoricien y voit un concept dont tout l'être se résout dans le système des relations à la fois réelles (physique, biologique, anthropologique), mais aussi selon une dimension théorique : dans le système spécifique de relations interconceptuelles où il s'inscrit. Pour Bachelard, le propre de la pensée scientifique serait ce dédoublement en « phénomène » et en « noumène » (Granger, 1987). Corrélativement en épistémologie, des notions autrefois considérées comme « premières » comme la notion de simplicité se retrouvent déclassées par cette promotion de la relation et de l'ordre : « En réalité, il n'y a pas de phénomène simple, le phénomène est un tissu de relations. » (Lecourt, 2006, p. 25)

La reconnaissance du subterfuge par lequel la philosophie intervient dans l'activité du théoricien soulève la question des causes de cette intervention philosophique : quelle « étrange perversion » pousse la philosophie à détourner de leur signification les questions du théoricien? À cette question, Bachelard répond que le but de l'opération est de s'autoplacer au sommet de la hiérarchie qu'elle fonde :

Nous sommes donc en droit d'affirmer que ce que Bachelard découvre, c'est que le système de concepts instauré par la philosophie a pour effet de répéter les problèmes réels de la connaissance scientifique en leur faisant subir un déplacement. Le résultat – dont on s'aperçoit pour finir que c'était le but – de l'opération est de placer la philosophie au poste de commandement dans la hiérarchie des connaissances par elle établit. (Lecourt, 2006, p. 34-35)

Toutes les philosophies imposent, projettent ou déposent dans la connaissance scientifique une réalité déterminée : « Toute philosophie, explicitement ou tacitement, avec constance ou subrepticement se sert de la fonction réaliste. » (Bachelard, 1953,

dans Lecourt, 2006) Cette prétention d'une prise directe de la philosophie sur le réel (la fonction réaliste) est le biais par lequel la philosophie intervient : « de façons subreptices dans la pratique de la connaissance scientifique. » (2006, p. 40)

L'épistémologie historique bachelardienne fondée sur la prise de conscience du travail de la science interdit la recherche dans les différentes disciplines scientifiques des garanties du savoir. Par exemple, l'épistémologue qui cherche à répondre aux questions fondamentales qu'il tente tous les jours de résoudre dans sa pratique scientifique particulière pose le problème de la constitution du savoir scientifique et celui de son organisation. Le philosophe des sciences quant à lui change le sens de la question et pose le problème du principe premier et ultime de la connaissance. Pour Bachelard, en formulant à sa manière la question, le philosophe s'interdit à jamais de répondre à celles de l'épistémologue (2006, p. 27). Ce jeu subtil effectué à l'abri des mots induit en erreur les théoriciens des différentes sciences qui souscrivent trop souvent consciemment ou inconsciemment, comme les épistémologues, aux formulations philosophiques de leurs problèmes.

## 2.5 L'intervention de la philosophie sur la formulation des problèmes scientifiques

L'intervention de la philosophie provoque dans la connaissance scientifique l'apparition de ce que Bachelard appelle les « obstacles épistémologiques ». Ceux-ci se présentent sous deux formes principales dont la première est considérée par Pariente comme un cas très particulier du second : le problème de l'accès à la connaissance scientifique et celui du progrès de la connaissance (1987). Alors que dans l'accès à la connaissance, c'est l'inconscient qui fait obstacle, dans le second, le progrès de la connaissance triomphe des images :

On peut dès lors considérer, en un sens très large, que ce dont le progrès de la connaissance a triomphé était une image, et Bachelard ne se prive pas de le faire, notamment dans ses réflexions sur l'imagerie planétaire proposée par Bohr (1940 : 139-140), mais ce serait, je pense, une confusion fâcheuse que d'assimiler ces images à celles dont la science naissante a triomphé et qui ne provenaient que de l'inconscient. Nous ne nous satisfaisons pas de l'atome de Bohr, mais Bohr n'était pas alchimiste. (Pariante, 1987)

À l'exception du moment de la naissance d'une science, où la non-science se voit définitivement dépassée et éliminée, la connaissance scientifique au cours de ses progrès dépasse un état antérieur d'elle-même qui se trouve intégré dans les nouvelles conceptions : « C'est après coup, quand on s'est installé d'emblée dans la pensée relativiste, qu'on retrouve dans les calculs astronomiques de la relativité – par mutation et abandons – les résultats numériques fournis par l'astronomie newtonienne » (Bachelard 1934, dans Lecourt, 2006, p. 21). Le progrès de la science ne s'évaluerait donc pas par rapport à un absolu de la Raison ou de la Vérité, mais par rapport à l'état antérieur des connaissances.

Le subterfuge de la philosophie qui fait apparaître les obstacles épistémologiques s'effectue sous la condition préalable de la dualité de l'Univers et de l'Esprit; deux notions qui n'ont aucun sens au regard de l'activité du scientifique en tant que tel, car elles n'interviennent pas en personne dans l'activité des scientifiques, elles sont extérieures à son étude. Une fois le couple initial instauré, le champ de la philosophie est ouvert et elle ne cesse de produire d'autres couples de concepts où deux termes se font face : sujet/objet, concret/abstrait, donné/construit, naturel/artificiel, intuition/déduction (2006, p. 29).

Cette distinction entre Univers et Esprit ou entre Réel et Pensée est le fait de la philosophie. Le problème « philosophique » consiste à statuer sur un principe premier : « On cherchera donc le fondement de l'un dans l'autre » (2006, p. 29). Si le philosophe cherche le fondement de la Connaissance dans l'Être, de la Pensée dans le Réel, il sera

considéré d'une façon ou d'une autre comme un « réaliste », alors que si au contraire, il cherche le fondement de l'Être dans la pensée, il sera qualifié d'« idéaliste ». Pour Bachelard, c'est le couple lui-même qui doit être rejeté en raison du rôle anhistorique et inhibiteur du changement joué par les variantes des deux thèses adverses de la métaphysique occidentale : « Pour se maintenir au centre de l'esprit travailleur et de la matière travaillée, on doit abandonner bien des traditions philosophiques aussi bien sur la réalité du monde sensible que sur la clarté native de l'esprit. » (Bachelard, 1934, dans Lecourt, 2006, p. 71)

L'obstacle épistémologique, de nature polymorphe, qui découle du subterfuge de la philosophie a pour unique fonction de combler une rupture :

Explicitement : si l'on tient que la pensée scientifique est éminemment progressive et que sa démarche est faite de ses propres réorganisations, on dira que l'obstacle épistémologique apparaît toutes les fois que – mais seulement dans ce cas – une organisation de pensée préexistante est menacée. (Lecourt, 2006, p. 55)

L'obstacle apparaît donc ainsi comme un point de résistance de la pensée à la pensée. Cette résistance au remplacement d'une pensée préexistante dont les intérêts pour la science sont faux bloque le progrès de la connaissance là où devrait seulement dominer le pur effort de connaître (2006, p. 57).

Quel que soit l'endroit où l'obstacle se manifeste, il a toujours pour effet de « ravauter » la structure de pensée en péril, ne serait-ce que pour un bref moment (2006, p. 56). Pour remplir sa fonction, son apparition doit invariablement entraîner un déplacement du problème à l'étude; de scientifique, il devient problème philosophique. Ce mécanisme de déplacement influence la formulation des problèmes d'ordre métathéorique de deux manières différentes. D'une part, l'obstacle peut produire une substitution de la question réelle par une question imaginaire avant même qu'elle soit

posée. D'autre part, l'obstacle peut aussi détourner la question de son sens. Dans ce cas, la question ne change pas, c'est seulement la signification qui lui est attribuée qui fait l'objet d'un déplacement.

Pour Bachelard, la reconnaissance de l'intervention philosophique dans la démarche du théoricien libère la pensée scientifique des représentations déformées que la philosophie en donnait et dans lesquelles il pensait la réfléchir, puisqu'elle n'a plus à se conformer à des instances suprêmes et éternelles, juges souverains du vrai et du faux. Ce changement de conception de la pensée scientifique entraîne celui du rôle de l'épistémologue : une nouvelle fonction de vigilance lui est attribuée. Pour lui, loin d'être le porte-parole d'intérêts philosophiques auprès des sciences, l'épistémologue aura pour mission de distinguer dans les discours tenus ce qui relève de la pratique scientifique de ce qui provient des discours philosophiques, afin de les neutraliser et d'empêcher ainsi la formation des obstacles épistémologiques : « “Accompagnant” les progrès de la pensée scientifiques, elle aura le souci constant de “dégager les intérêts philosophiques” qui apparaissent dans la démarche du savant » (2006, p. 65).

Parce que nous doutons que la majorité des théoriciens qui traitent de la question de l'unité de la psychologie aient l'intérêt premier de placer la philosophie au poste de commande, nous avons décidé d'utiliser le terme d'« idéologie », absent chez Bachelard (Lecourt, 2006, p. 45), pour désigner le système conceptuel fondamental instauré, afin de poursuivre d'autres intérêts que celui de résoudre le problème à l'étude. C'est dans ce sens que nous définissons les idéologies comme étant des aprioris (données premières ou vérités premières) représentant dans un processus de formulation/résolution d'un problème fondamental les intérêts particuliers du théoricien. L'utilisation du terme d'« idéologie » nous apparaît aussi pertinente pour éviter que nos propositions soient interprétées comme une attaque contre la philosophie, plutôt qu'une tentative d'expliquer pourquoi les théoriciens ne réussissent

pas à résoudre la question des fondements de la psychologie et plus précisément, à reconnaître la présence d'idées communes dans le discours fondamental des différentes approches. Enfin, le terme permet de représenter des aprioris sans origines philosophiques.

## 2.6 Considérations supplémentaires sur les erreurs théoriques fondamentales et les distinctions entre les exemples des philosophes et ceux des scientifiques

Nous concluons la présentation de l'intervention des idéologies dans la formulation des problèmes d'ordre métathéorique en exposant deux points complémentaires. Dans un premier temps, nous clarifierons les raisons souvent légitimes qui motivent le théoricien à faire intervenir une idéologie dans son discours. Nous traiterons dans un second temps de la fonction et de la manière d'utiliser des exemples à l'appui d'une proposition, selon le type de discours (philosophique ou scientifique). Nous appuyons nos affirmations pour le premier point sur celles de Goodman et Perls, au sujet des causes des erreurs théoriques fondamentales commises par les théoriciens (1979/1951); et le second point sur les constats de Hull, au sujet de la formulation des exemples par les philosophes et les biologistes (1978).

### 2.6.1 Les raisons qui motivent le théoricien à faire intervenir une idéologie dans son discours particulier

Dans l'épistémologie bachelardienne, les raisons qui motivent le philosophe à intervenir dans le travail du scientifique sont claires : s'accaparer du sommet de la hiérarchie des connaissances et à partir de cette position juger souverainement du vrai et du faux, du réel et de ce qui ne l'est pas. Par contre, elle ne permet pas d'expliquer les raisons qui motivent le théoricien à faire intervenir un discours extérieur à son discours particulier.

D'abord, nous soulignons que c'est de bonne foi que le théoricien souscrit généralement à l'intervention d'une idéologie. Pourquoi? Selon Perls et Goodman, ce serait en grande partie parce que cette intervention lui permet de résoudre un problème important (1977/1951). Ce problème important n'est pas le pur problème réel, mais il y est généralement lié. Par exemple, Yachar et Slife considèrent que l'unité par la science prônée par l'idéologie philosophique positiviste n'est pas une solution adéquate au problème de l'unité en psychologie (1997). La conception des deux théoriciens mène au final à l'inclusion comme condition première de la solution à la dimension théorique du problème de l'unité en psychologie de résoudre le couple philosophique humanité/science (positivisme).

Cette surimposition d'un problème important sur le problème réel est la cause qui provoque le déplacement du discours scientifique au discours philosophique, car l'idéologie philosophique choisie va permettre la formulation du problème à l'étude de manière à inclure comme une condition première de sa résolution, le problème important du théoricien. Par exemple, le problème important de Yachar et Slife engendre le déplacement du problème du discours scientifique au discours philosophique et oriente ainsi la formulation d'une manière qui fait obstacle à la résolution du problème d'unité conceptuelle en psychologie.

Nous précisons, par contre, que les intérêts légitimes qui viennent se surimposer sur un problème réel n'entraînent pas nécessairement l'intervention d'une idéologie. Par exemple, nous pouvons reconnaître le problème important de Yachar et Slife et ne pas inclure, comme le prescrit l'épistémologie bachelardienne, le couple humanité/science dans la formulation du problème d'unité théorique de la psychologie (1997). Répondre de manière adéquate, c'est-à-dire vraie au sens peircien, au problème réel est suffisant par principe pour résoudre l'ensemble des problèmes importants des théoriciens, s'ils sont légitimes. Si cette réponse ne permet pas de résoudre les problèmes importants qui

sont liés, indépendamment de nos dispositions personnelles, au problème réel, il ne s'agit pas de la vraie solution. Dans le cas qui nous préoccupe, si la critique des approches positivistes de Yachar et Slife est légitime, la solution adéquate devrait normalement se distinguer des propositions d'unité par la science.

### 2.6.2 Les distinctions entre les exemples des philosophes et ceux des scientifiques.

Dans un article qui traite du problème de la définition du concept d'espèces biologiques, Hull aborde la question des distinctions au sujet des exemples entre ceux des biologistes et ceux des philosophes (1978). Il constate que les philosophes se sentent libres de s'appuyer pour tester leurs conceptions sur des exemples hypothétiques ou inventés, alors que les biologistes font appel à des cas réels et actuels. Plus important encore selon lui, les exemples réels ont tendance à être beaucoup plus détaillés et bizarres que ceux construits par les philosophes – à l'exception de l'espèce humaine. De plus, ces derniers sont faits souvent avec la seule intention de supporter les intuitions préconçues du philosophe et donc ne le forcent pas à améliorer ses conceptions comme peuvent le faire des exemples réels.

Ce second point nous est apparu important pour deux raisons. D'une part, il nous permet d'ajouter un critère de reconnaissance de la présence d'une idéologie dans un discours scientifique. Selon la manière dont les exemples dans un texte sont formulés, nous pouvons distinguer s'ils appartiennent au discours philosophique ou au discours scientifique. D'autre part, puisque les exemples philosophiques sont construits dans l'intention de supporter les préconceptions du théoricien, leur analyse devient un moyen pour identifier la conception du réel imposée dans la situation de recherche et ainsi, de circonscrire l'idéologie qui prend place et oriente le discours à l'étude.

## 2.7 L'intervention des idéologies dans la formulation des problèmes d'ordre métathéorique

Pour clore la présentation de l'influence des idéologies sur la formulation des problèmes d'ordre métathéorique, nous rassemblons dans une conception unique le contenu des trois premières parties de ce chapitre. La figure 2.1 présente sous la forme d'un schéma le processus de formation d'un obstacle épistémologique dans la formulation d'un problème d'ordre métathéorique.

Tout d'abord, nous retenons de la présentation qui précède, la confusion des ordres épistémiques métathéoriques et ce même dans les conceptions des épistémologues qui nous ont permis de la concevoir. Cette confusion entre l'ordre métathéorique d'un ensemble de connaissances scientifiques et l'ordre ontothéologique découle de leurs profondes ressemblances : les deux ont pour fonction de structurer des systèmes conceptuels afin de former des ensembles de connaissances cohérents. Mais là où l'ordre métathéorique d'une science structure la connaissance à partir d'évidences et de concepts généraux qui peuvent être remis en question, l'ordre ontothéologique le fait à partir d'une justification avec des principes ou des particuliers ultimes et précis.

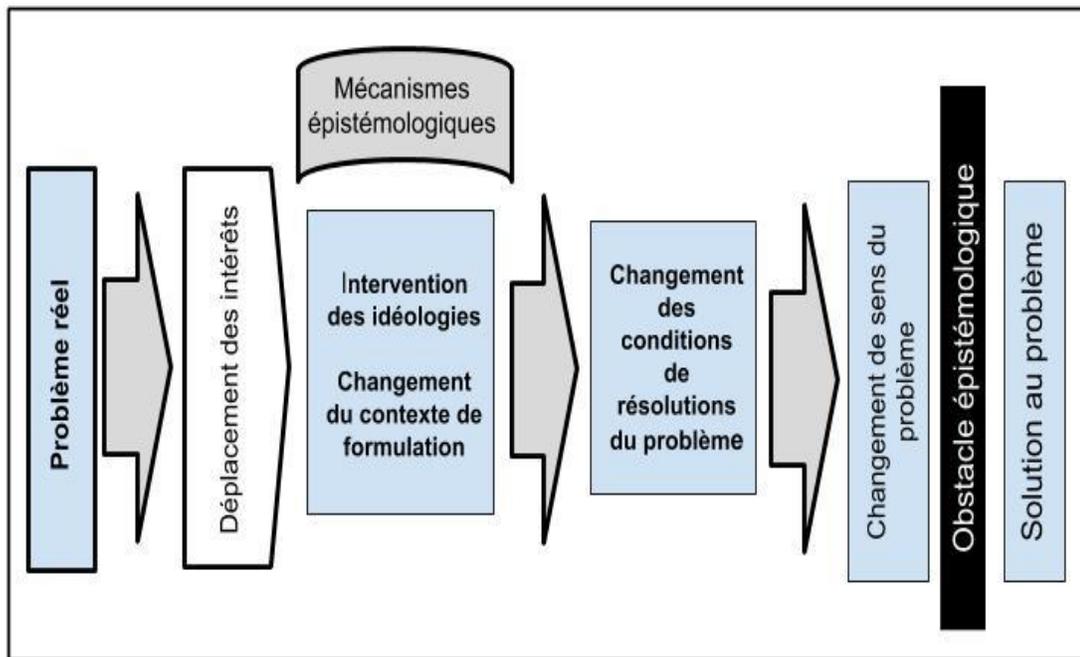


Figure 2.1 Processus de formation d'un obstacle épistémologique dans la formulation d'un problème d'ordre métathéorique

Deuxièmement, les théoriciens font intervenir une idéologie dans la formulation d'un problème d'ordre justificatif pour assurer la résolution : d'un problème extrascientifique. La formulation et la résolution du problème scientifique deviennent dans ces situations au service des intérêts du théoricien. L'imposition de ces intérêts particuliers oriente le choix de l'idéologie qui interviendra dans la formulation du problème. Puisque ces intérêts dirigent au départ l'établissement de l'obstacle épistémologique, leur identification est la clé de la compréhension de l'intervention d'une idéologie dans une formulation de problème d'ordre justificatif.

Troisièmement, l'intervention d'une idéologie dans la formulation d'un problème scientifique provoque un recouvrement du problème réel. Ce recouvrement change la perception que nous en avons. Ce filtre plus ou moins opaque impose une réalité

déterminée qui permet l'intégration des intérêts particuliers du théoricien dans la formulation du problème à l'étude.

Quatrièmement, les problèmes extrascientifiques sont fixés à partir d'au moins deux grandes catégories de contextes. Dans la première catégorie, le problème est déplacé à l'extérieur du système conceptuel où il s'inscrit. Par exemple, lorsqu'un problème scientifique devient explicitement un problème philosophique ou prend la forme d'un couple philosophique. Dans le deuxième cas, le problème est formulé dans la généralité. Ici, le contexte ne change pas nécessairement, mais il est simplifié de manière à favoriser les intérêts particuliers du théoricien.

Les faux dilemmes (Baillargeon, 2005, p. 60) sont un procédé courant de déplacement de la formulation d'un problème scientifique dans la généralité. Au lieu d'aborder le problème dans toute sa complexité, le théoricien le réduit à un choix entre seulement deux options mutuellement exclusives. En général dans ce type de formulation, l'une des options est rebutante et inacceptable – dans les vrais dilemmes les options ont chacune leurs avantages – alors que l'autre option est celle que veut nous voir adopter celui qui fixe le problème sous la forme d'un dilemme : « Il est tellement plus facile de penser devoir choisir entre lutter contre le terrorisme en bombardant le pays X ou voir la civilisation occidentale s'écrouler que de consentir aux longues et complexes analyses que demande un examen sérieux et lucide des nombreuses questions en jeu. » (Baillargeon, 2005, p. 61) Le même procédé est utilisé, selon Richardson (2007), par Tooby et Cosmides (2005) pour justifier l'adoption de la psychologie évolutionniste. Dans cet exemple, les théoriciens réduisent le champ des possibilités à deux conceptions : la position qu'ils veulent nous voir adopter, la psychologie évolutionniste, et une option intenable, le Modèle Standard des Sciences Sociales (MSSS). Les deux théoriciens emploient ce modèle pour représenter le paradigme qui pour eux serait dominant dans les sciences sociales. Le MSSS repose essentiellement

sur la conception que l'esprit est comme une page blanche (blank-slate) qui ne subit pas l'influence de circuits spécialisés neuronaux modelés par l'évolution. L'extrait qui suit illustre le faux dilemme psychologie évolutionniste/conception de la page blanche du MSSS :

*Yet if—as evolutionary psychologists have been demonstrating—the blank-slate view of the mind is wrong, then the social science project of the past century is not only wrong but radically misconceived. [...] If evolutionary psychology turns out to be well-founded, then the existing superstructure of the social and behavioral sciences—the Standard Social Science Model—will have to be dismantled. Instead, a new social science framework will need to be assembled in its place that recognizes that models of psychological mechanisms are essential constituents of social theories (Boyer, 2001; Sperber, 1994, 1996; Tooby & Cosmides, 1992). (Tobby & Cosmides 2005)*

En plus des faux dilemmes, nous pouvons ajouter à la catégorie des problèmes fixés dans la généralité ceux qui s'appuient sur des analogies et des exemples de type philosophique.

Finalement, l'intervention d'une idéologie a pour effet de changer le sens du problème réel et par le fait même de le perpétuer. D'une part, son intervention peut produire une substitution du problème réel avant même qu'il soit posé. D'autre part, le déplacement peut aussi détourner le problème de son sens au cours de sa fixation. Par exemple, la grande majorité des théoriciens qui ont traité du problème de l'unité de la psychologie concluent comme nous que le problème d'unité correspond à un problème conceptuel d'ordre métathéorique (ex. sujet commun, principe commun ou paradigme). Par contre, les conceptions finales du problème diffèrent beaucoup d'un théoricien à l'autre.

En conclusion, la reconnaissance des subterfuges par lequel les idéologies interviennent dans la formulation d'un problème scientifique d'ordre justificatif permet de les distinguer des connaissances scientifiques et ainsi de neutraliser leurs effets. De

plus, la reconnaissance de cette intervention libère la pensée scientifique d'ordre métathéorique des représentations déformées que la philosophie en donnait. Elle n'a plus à se conformer à des instances suprêmes et éternelles juges souverains du vrai et du faux qui induisent le théoricien en erreur, puisqu'il n'a maintenant qu'à se conformer aux conditions changeantes que lui imposent les systèmes conceptuels dans lesquels ces problèmes s'inscrivent.

## CHAPITRE III

### LE PROBLÈME DE L'UNITÉ DE LA PSYCHOLOGIE ET SA SOLUTION

Sommaire :

3.1 Introduction

3.2 Le problème de l'unité de la psychologie

3.3 La justification partielle de notre conception du problème de l'unité de la psychologie

3.4 La solution au problème de l'unité de la psychologie

3.5 Conclusion

#### 3.1 Introduction

Après avoir décrit dans les chapitres précédents les caractéristiques générales des problèmes d'unité d'une science et l'intervention des idéologies dans la formulation des problèmes scientifiques d'ordre justificatif, nous pouvons compléter la présentation de la conception du problème de l'unité de la psychologie et celle de sa solution qui prennent place dans l'hypothèse de recherche. À ce stade de notre investigation, nous ne prétendons pas que cette conception correspond réellement au problème de l'unité de la psychologie; elle est un élément de notre hypothèse. Nos prétentions se limitent à affirmer que si la conception que nous proposons est vraie, elle doit être confirmée par une épreuve des faits autant dans la réalité des discours d'ordre justificatif des différentes approches (ex. : psychologie cognitive, psychanalyse, béhaviorisme, psychologie de l'évolution, psychologie humaniste) que dans celle des discours qui traitent spécifiquement du problème de l'unité de la psychologie.

Au chapitre 1, nous avons décrit les caractéristiques générales des problèmes d'unité en science. Nous avons en premier lieu précisé que ce type de problèmes sont des problèmes d'harmonie logique qui se situe au niveau de l'ordre justificatif d'une organisation de connaissances scientifiques. Plus spécifiquement, les problèmes d'unité correspondent à une incapacité de l'ordre justificatif d'une science (le concept structurant et ses bases conceptuelles) à organiser dans un tout cohérent le reste de l'ensemble des connaissances d'une science (l'ordre explicatif et l'ordre descriptif). Pour organiser de manière harmonieuse un ensemble de connaissances scientifiques, le concept structurant ou l'idée directrice doit remplir deux conditions imposées par le système dans lequel le problème s'inscrit : être cohérentes avec les systèmes de connaissances plus généraux qui expliquent en partie les phénomènes à l'étude (1), et qui s'en distinguent de façon à rendre compte de manière générale de l'ensemble des phénomènes propres au domaine d'étude (2) (ex. : psychologie).

### 3.2 Le problème de l'unité de la psychologie

La conception que nous présentons ici du problème de l'unité conceptuelle de la psychologie et sa solution (voir 3.4) est le résultat d'une réflexion basée sur une analyse informelle de l'ordre justificatif de plusieurs approches en psychologie et de plusieurs écrits qui portent sur le problème de l'unité de la psychologie (voir 2.1 pour un aperçu). Les principales positions métathéoriques étudiées sont celle de Wundt (1912), de la psychologie psychodynamique, de la psychologie humaniste, de la psychologie cognitive, de la neuropsychologie clinique et de la psychologie de l'évolution. Notre attention s'est portée sur les travaux des figures d'autorité des différentes approches (ex. : Maslow (1954), pour la psychologie humaniste), ceux de leurs successeurs qui proposent des révisions théoriques (ex. : Staats (1986) pour le béhaviorisme ou Delisle (1998) dans le cas de la Gestalt-thérapie) et des textes qui traitent des fondements (ex. :

Tourinho (2004) dans le cas du béhaviorisme ou Bèjà (2010; 2003) dans celui de la Gestalt-thérapie).

Au sujet du problème de l'unité de la psychologie, nous concluons à la suite de notre analyse qu'il existe deux obstacles fondamentaux, deux problèmes profondément liés. Tout d'abord d'un point de vue général, les théoriciens perpétuent depuis les débuts de la psychologie un usage erroné du concept de vie qui bloque la possibilité de rendre cohérent le biologique et le psychologique. La faiblesse conceptuelle est de réduire le vivant à une conception matérielle : il y a une confusion en psychologie entre le biologique – qui désigne l'ensemble des manifestations du vivant – et le physiologique – la matière organique et son activité.

Le problème de réduire le biologique (la sphère du vivant dans son ensemble) au physiologique (la sphère de l'activité organique des formes de vie multicellulaires complexes) en provoque un second, la substitution du point de départ à partir duquel l'unité conceptuelle de la psychologie doit être établie par un autre qui a la forme d'un faux dilemme, physiologique/psychologique. Le problème ainsi formulé offre seulement deux réponses possibles. Soit, le théoricien est réductionniste et il fixe l'unité conceptuelle de la psychologie au niveau de l'activité physiologique du système nerveux (ex. : l'activité neuronale) ce qui la limite à n'être représentatif que d'une partie des phénomènes psychologiques. Soit, il tient à s'opposer aux positions réductionnistes qu'il perçoit comme une entrave importante à ses intérêts de recherche et il peut avoir tendance à éliminer rapidement la relation conceptuelle qui unit le biologique (général) et le psychologique (particulier), sur la base d'une distinction fondamentale entre l'activité physiologique du vivant et l'activité psychologique du vivant.

Le théoricien réductionniste confond les phénomènes psychologiques de basse complexité (ex. : l'activité sensorielle et l'activité motrice) et la base conceptuelle, ce

qui équivaut en biologie, à réduire l'ensemble des manifestations du vivant à l'activité moléculaire des cellules. Dans les deux cas, à la place de tenter de fixer l'idée directrice de la psychologie à partir du concept de vie et en fonction du physiologique, les théoriciens établissent leurs conceptions en se positionnant seulement par rapport au physiologique, à l'activité du système nerveux. Le problème change ainsi nécessairement de signification, puisqu'une question d'ordre métathéorique qui doit faire intervenir trois concepts interreliés – le biologique, la physiologie du système nerveux et le psychologique – n'en contient plus que deux.

La réduction du biologique au physiologique semble être le résultat de l'intervention des idéologies. Nous avons constaté au même titre que Staats (1999) et Yanchar et Slife (1997) que lorsque les théoriciens proposent une idée directrice pour la psychologie, ils le font en fonction de leurs intérêts de recherche particuliers. Ils substituent des conditions qui tiennent compte prioritairement de leur sujet de recherche particulier à la condition que l'unité proposée doive rendre compte de l'ensemble des connaissances psychologiques, et provoquent ainsi la perpétuation de la conception erronée de la vie en psychologie. Le même constat vaut aussi pour les théoriciens de l'unité. Les différents systèmes proposés sont ainsi organisés en fonction de ces intérêts, à partir d'un concept structurant placé au sommet de la hiérarchie des connaissances. Les behavioristes élémentaires s'intéressent à la modification du comportement (ex. : apprentissage) et choisissent de faire du comportement l'unité conceptuelle de la psychologie. Les psychanalystes orthodoxes s'intéressent à l'inconscient et fixent le concept de pulsion au sommet de l'organisation conceptuelle. Les humanistes d'orientation gestaltiste s'intéressent à la personne conçue comme un tout et structurent le système conceptuel à partir du *Self*. Les cognitivistes s'intéressent prioritairement à l'activité cognitive et font du mécanisme cognitif l'idée directrice de la psychologie. L'intérêt pour l'établissement de l'ordre justificatif de la psychologie est ainsi le plus souvent détourné au profit d'intérêts particuliers. Le fait que les psychologues

perpétuent une conception erronée de la base conceptuelle de la psychologie facilite cette substitution des intérêts : ils ne s'imposent pas la condition commune que leurs propositions d'unité conceptuelle soient cohérentes avec le concept de vie.

En définitive, pour répondre convenablement au problème de l'unité de la psychologie, nous devons définir l'activité psychologique du vivant de manière à rendre compte de l'ensemble des phénomènes psychologiques, et ce, sans entrer en contradiction avec les connaissances au sujet de l'activité physiologique et biochimique du système nerveux.

### 3.3 La justification partielle de notre conception du problème de l'unité de la psychologie

À ce stade de notre investigation, nous ne sommes pas en mesure d'apporter une preuve formelle à cette formulation du problème de l'unité de la psychologie, puisque l'épreuve des faits qui confirmerait sa correspondance avec la réalité n'a pas encore été exposée. Notre proposition a donc pour le moment un caractère hypothétique. Malgré tout, nous tenterons, en la développant, de la justifier et de montrer que cette conception du problème spécifique de l'unité de la psychologie n'est pas le pur produit de notre imagination.

#### 3.3.1 L'imposition par le système de connaissances psychologiques de la vie comme base conceptuelle

Tout d'abord, nous avons choisi de faire du biologique et plus spécifiquement du concept de vie une base conceptuelle de la psychologie, parce que son système conceptuel nous l'impose comme une évidence. La pulsion dans la psychanalyse freudienne découle en premier lieu de l'organisme (Laplanche et Pontalis, 2007/1967). Le comportement étudié par les behavioristes est celui des organismes (Skinner

1966/1938) ou celui des animaux et des humains (Tolman, 1966). La Gestalt-thérapie (approche humaniste) est définie par ses fondateurs comme la science de la formation figure-fond dans le champ organisme/environnement (1979/1951). Enfin, la neuropsychologie pour Luria, le père de la neuropsychologie clinique actuelle, correspond à l'étude du rôle du système « cervical » dans les formes complexes d'activités mentales humaines et animales (1973). L'idée de vie est ainsi présente au niveau de l'ordre justificatif de la psychologie par l'entremise des notions : d'organisme, d'animal ou d'humain. Nous associons la vie avec ces termes, car dans le cas de l'organisme, il sert à la désigner sous toutes ses formes, alors que dans les deux autres, il la désigne sous des formes plus spécifiques : la vie animale ou la vie humaine. Donc, et contrairement aux idées reçues que nous avons partagées longtemps, il y a une base générale commune en psychologie à l'endroit où elle doit se trouver dans les différentes organisations conceptuelles.

Non seulement l'idée de vie<sup>3</sup> est récurrente au niveau de l'ordre métathéorique des différentes approches en psychologie, mais elle est aussi sous-entendue partout au niveau des autres ordres de connaissances. Le plus souvent, le phénomène psychologique est étudié tel qu'il se présente chez les humains : homme, femme, nourrisson, patient, participant, autiste ou autre. Dans une moindre mesure, les phénomènes psychologiques sont aussi étudiés chez les autres formes de vie animales. Par exemple, Skinner a choisi de tester sa compréhension des mécanismes fondamentaux de l'apprentissage sur des types d'animaux qui était pour lui mieux

---

<sup>3</sup> Nous utilisons le terme de « vie » et non celui d'« organisme » pour désigner le vivant dans son ensemble afin d'être en accord avec la biologie. En biologie, la question fondamentale est de définir la vie et non de définir l'organisme (Maturana et Varela, 1994/1988, p.28).

adaptés au confinement imposé par la méthode de recherche qu'il utilisait (1966/1938, p. 47).

Malgré la place fondamentale occupée par la vie dans le système conceptuel de la psychologie, elle n'est presque jamais définie clairement par les théoriciens de la psychologie. Par exemple, Skinner omet de clarifier la signification du concept d'organisme bien qu'il souligne l'importance de débiter par une définition du comportement, et ce même s'il l'utilise continuellement dans son exposé (1991). Les fondateurs de la Gestalt-thérapie reconnaissent le problème de l'absence de définition de l'organisme et l'usage indifférencié de plusieurs mots (ex. : homme, personne, individu, *Self*, animal, organisme) (1979, p.111), mais ils se limitent à spécifier la signification du concept de « *Self* » et ne remédient pas aux lacunes de celle de l'organisme. Dans le vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis, l'organisme ne fait pas l'objet d'un article bien qu'il apparaisse dans la définition du concept fondamental en psychanalyse de pulsion (2007). Enfin, Luria est aussi silencieux au sujet des significations qu'il donne aux notions d'humain et d'animal (1973).

L'absence de définition de cette base conceptuelle de la psychologie et le peu de rigueur dans l'usage des mots pour la désigner engendrent une situation favorable aux déplacements des intérêts et à l'intervention des idéologies dans l'établissement de l'ordre justificatif. Tant que la conception de la vie reste floue et que son rôle conceptuel est ignoré, les théoriciens sont libres de fixer l'unité de la psychologie à partir d'une base conceptuelle qui oriente la formulation du concept structurant en fonction de leurs intérêts de recherche. C'est aussi dans ce contexte qu'intervient le couple philosophique physiologie/psychologie.

La reconnaissance du concept de vie comme base conceptuelle de la psychologie est presque totalement absente dans les textes qui portent sur l'unité de la psychologie. Cette absence s'explique en partie, car les théoriciens de l'unité ne s'appuient pour ainsi dire jamais sur un examen du système conceptuel suffisamment élaboré pour permettre la reconnaissance au niveau le plus fondamental du discours théorique en psychologie de la récurrence des notions qui désignent le vivant. Souvent, l'examen du système conceptuel est remplacé par une revue de la littérature sur l'unité de la psychologie ou déplacé vers des considérations extérieures au système conceptuel (ex. : philosophie des sciences). De plus, la grande majorité d'entre eux partagent la conception a priori qu'il n'y a pas de bases conceptuelles communes en psychologie. Par exemple, Yanchar et Slife (1997) ont publié un article où ils présentent une revue de la littérature et en réponse à ce portrait de la situation, les trois étapes à franchir pour résoudre le problème de l'unité de la psychologie. Dans cette revue de la littérature qui est l'une des plus complètes du domaine, les théoriciens ne s'intéressent jamais à l'état réel du système conceptuel et au final formulent le problème de l'unité à partir de la conception erronée de l'absence de base commune en psychologie.

### 3.3.2 La réduction du biologique au physiologique

L'évidence que le concept de vie constitue la base conceptuelle de la psychologie est imposée par le système conceptuel au niveau de l'ordre métathéorique. Par contre, elle n'est pas la seule évidence que nous sommes forcés de reconnaître. La neuropsychologie nous oblige à reconnaître que l'activité du système nerveux participe en partie à l'activité psychologique. Koch (1981) et Staats (1986/1975), bien qu'ils aient des conceptions divergentes au sujet de l'unité, reconnaissent que la physiologie recoupe en partie la psychologie. À partir de cette reconnaissance, la tendance en psychologie est de réduire le biologique au physiologique, puisque l'idée de vie comme

concept général n'est pas distinguée de l'activité physiologique propre aux formes complexes de vie.

Pour justifier la tendance en psychologie à la réduction du biologique au physiologique, nous allons aborder deux propositions conceptuelles : le béhaviorisme social de Staats (1986/1975) et la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet de Delisle (1998). Nous avons choisi ces théories en particulier pour trois raisons. D'abord, car ces deux théories participent au progrès des connaissances en psychologie. Staats établit le béhaviorisme social pour combler l'incapacité du béhaviorisme élémentaire à rendre compte des comportements complexes humains. En deuxième lieu, Delisle intègre à la Gestalt-thérapie la théorie des relations d'objet de Fairbairn afin qu'elle soit plus cohérente avec l'expérience clinique : « la pathologie et la pathogenèse étant les parents pauvres de cette construction théorique (Yontef, 1988; Delisle, 1991; Clarkson et MacKewn, 1993), » (p. 15). Troisièmement, car elles sont représentatives de l'opposition traditionnelle humanité/science. Ces théories sont fondamentalement incompatibles, puisque dans le premier cas, Staats propose une conception réductionniste, alors que Delisle opte plutôt pour une conception dualiste où le psychologique (Logos) est premier et ainsi ne peut être réduit au physiologique (Bios). Mais surtout, nous constatons au niveau de l'ordre métathéorique la perpétuation des mêmes lacunes : le biologique est réduit au physiologique; le concept de vie n'est pas reconnu comme une base conceptuelle de la psychologie; et l'absence de définition claire des notions d'organisme, d'animal et d'humain, et ce même si ces différentes notions désignant la vie sont couramment utilisées par les deux théoriciens.

Dans l'ouvrage où Staats présente le béhaviorisme social, il consacre l'ensemble du chapitre 15 à la relation entre le psychologique et le biologique. Dans ce chapitre dont le but est d'établir « une base conceptuelle à l'intérieur de laquelle nous pourrions considérer la continuité existant entre les domaines biologiques et comportementaux

[...] (p. 547), le théoricien commet deux erreurs fondamentales. Il utilise continuellement de manière indifférenciée les notions de biologie et de physiologie et cherche essentiellement à rendre cohérents le physiologique et le psychologique, à établir des relations conceptuelles entre les mécanismes de l'apprentissage de « niveau élémentaire » et les connaissances physiologiques du système nerveux. En plus, il fait souvent référence au fil de la présentation de sa théorie à des formes de vie et plus particulièrement dans le chapitre 15 à l'organisme, mais il ne semble pas reconnaître son importance conceptuelle et la nécessité de définir clairement le vivant, et ce même si le béhaviorisme social reste l'étude du comportement des organismes et a été proposé pour combler les lacunes du béhaviorisme élémentaire à rendre compte des comportements complexes humains.

Bien que Staats exprime la nécessité d'établir une continuité (cohérence) entre les domaines biologiques et comportementaux « afin d'aboutir au développement d'une théorie plus englobante et plus unifiée » (p. 547), il limite cette continuité à la relation conceptuelle entre le physiologique et le psychologique sous ses formes les plus simples. Staats élimine ainsi de ces considérations la continuité au niveau de l'ordre métathéorique qui relie l'ensemble des comportements et la vie. Il détermine ainsi une unité conceptuelle, les mécanismes fondamentaux de l'apprentissage, qui ne rend pas compte de l'ensemble des phénomènes psychologiques (ex. : les comportements complexes humains). Du point de vue des ordres épistémiques, les mécanismes élémentaires de l'apprentissage devraient être considérés comme appartenant à l'ordre explicatif, puisqu'ils participent à expliquer directement des phénomènes particuliers (ordre descriptif).

Dans la proposition théorique de Delisle, l'ordre justificatif est occupé par l'idéologie de la typologie des fonds explicatifs de Rychlak (1998). Selon cette conception, la psychologie prend appui « sur quatre fonds de stature égale, chacun étant irréductible

aux autres et capable d'application solitaire à toute explication du comportement. » (p. 29) Il adopte cette conception, car il est convaincu, tout comme Rychlak, de l'absence de base commune en psychologie. Cette croyance devient ainsi un postulat épistémologique qui justifie l'adoption de la typologie des fonds explicatifs : « l'incapacité essentielle de tout système de connaissance à cerner la totalité de l'objet d'étude. » (p. 30) Mais surtout, elle lui permet de formuler sous la forme simplifiée d'un faux dilemme Bios-Logos sa critique de la théorie du Self de Perls et coll. et de démontrer que ces concepts centraux « renvoient au sens et à la conscience, en tant que réalité irréductible. » (p. 78)

Rychlak (1993, dans Delisle, 1998), en partant des causes premières d'Aristote, a établi quatre fonds explicatifs pour la psychologie qui seraient représentatifs de la situation réelle de l'organisation des connaissances au niveau fondamental de la psychologie (*Physikos, Bios, Logos et Socius*) :

*Physikos* vient directement des sciences physiques et cherche à expliquer des événements inanimés, en tant que processus énergétiques, telles les lois de gravité, de constance et de conservation. Du point de vue de *Physikos*, il n'existe pas de différence fondamentale entre les comportements des objets animés et inanimés, à l'intérieur d'un champ de forces. Si nous présumons une différence entre l'animé et l'inanimé, nous arrivons à *Bios*. Ceux qui croient que le libre arbitre a une base physiologique, que la conscience humaine est donc un contenu dans un processus biologique établissent leurs systèmes sur *Bios*. Lorsque nous pensons en termes de relations et que, comme Gergen (1989), nous mettons l'accent sur les facteurs culturels exogènes, nous avançons un argument en faveur de *Socius*. Enfin, *Logos* cherche à expliquer le comportement du point de vue des prédicats, des construits personnels et des opérations mentales dans le sens de Brentano. *Logos* s'établit non pas dans les structures physiques ou sociales de l'expérience, mais dans les significations sans cesse changeantes que celles-ci prennent à l'intérieur des structures conceptuelles de l'intelligence. (p. 29)

Cette typologie dans laquelle le biologique est réduit au physiologique élimine la relation conceptuelle qui lie l'activité du vivant (*Bios*) et l'activité psychologique (*Logos*) au niveau de l'ordre justificatif.

Bien que Delisle adopte le fond *Logos* comme fond explicatif pour la théorie du Self et qu'ainsi la relation entre le biologique et le psychologique est rompue, la vie continue à avoir une place fondamentale dans cette théorie révisée. Pour lui, « La théorie du Self contenue dans Perls et *coll.* (1951) de même que la théorie de la structure endopsychique de Fairbairn doivent justement être vue comme des théories de l'être humain. » (p. 26) Par contre, la notion d'être humain qui est invoquée dans le contexte de l'intégration théorique en psychothérapie n'est pas définie. Il précise seulement que pour qu'une intégration théorique soit adéquate, les théories doivent partager la même conception de l'être humain. Selon nous, il commet ici l'erreur de réduire l'être humain à une activité de type psychologique et plus précisément au *Self*. Il serait plus juste d'affirmer que ce sont des théories de l'activité psychologique humaine et que le concept de « *Self* » doit être cohérent avec des conceptions plus générales qui sont celles de *l'humain* et de *l'activité psychologique* du vivant, qui doivent elles-mêmes s'appuyer sur une conception générale de la vie.

Ces deux exemples illustrent selon nous comment l'idée de réduire le biologique au physiologique se perpétue à travers les différentes approches en psychologie. Le problème de l'unité de la psychologie qui semble être complexe est au fond simple et serait ainsi commun à la grande majorité des approches en psychologies. De plus, les problèmes d'incompatibilité entre l'ordre justificatif des approches théoriques découleraient directement de ce problème définitionnel. Pour Delisle, le *Logos* est premier et irréductible à *Bios*, et *l'humain* est réduit à un phénomène mental, alors que pour le second, la physiologie du système nerveux est la seule base conceptuelle de la psychologie et l'activité psychologique est réduite à sa base à l'activité physiologique.

Enfin, l'absence de reconnaissance du biologique comme base conceptuelle permet aux théoriciens d'orienter le choix de l'ordre métathéorique de la psychologie en fonction de leurs intérêts de recherche.

Nous spécifions, en terminant, que la réduction du biologique au physiologique n'est pas systématique dans le discours psychologique, mais seulement une tendance dominante. Par exemple et justement parce qu'ils ne commettent pas cette réduction, nous avons choisi d'adopter la définition de la vie de Maturuana et Varela (1994/1988).

#### 3.4 Solution au problème de l'unité de la psychologie

En reconnaissant le mécanisme qui produit la réduction qui empêche la reconnaissance de la vie comme base conceptuelle de la psychologie, nous neutralisons le principal obstacle épistémologique à l'établissement de son unité conceptuelle. La libération de cet obstacle offre ainsi l'opportunité de tenter de résoudre le problème de l'unité de la psychologie sous sa forme réelle, c'est-à-dire établir une idée directrice qui serait à la fois cohérente avec le concept général de vie et nos connaissances de l'activité du système nerveux, mais qui permettrait aussi de concilier de manière cohérente l'ensemble des phénomènes psychologiques et ainsi de les distinguer d'autres types de manifestations du vivant.

Le problème adéquatement formulé est simple à résoudre, car il est pour ainsi dire déterminé de partout, car d'une part ses bases conceptuelles sont connues et d'autre part les connaissances explicatives et descriptives actuelles en psychologie couvrent un large spectre de phénomènes représentatifs des phénomènes à concilier sous ce concept structurant. Si nous avons seulement à considérer indépendamment la perspective béhavioriste ou gestaltiste nous pourrions considérer que les mécanismes élémentaires

de l'apprentissage ou le *Self* constituent des idées directrices adéquates, alors qu'elle doit plutôt se manifester à travers l'ensemble des phénomènes psychologiques.

Dans le cas de l'unité de la psychologie, la base conceptuelle la plus générale avec laquelle l'unité conceptuelle doit être cohérente est une conception de la vie. Pour répondre à cette condition, nous reprenons la conception de la vie de Maturana et Varela exposée au chapitre 1. Notre choix s'est arrêté sur cette conception, car elle permet de rendre compte de l'ensemble des manifestations du vivant et de distinguer clairement le vivant du non-vivant tout en étant cohérente avec les connaissances physicochimiques.

Selon cette conception, le processus d'auto-organisation (général) est le produit de deux types d'activités : l'activité interne et l'activité relationnelle et limite. Chez une cellule, l'activité interne correspond au processus physicochimique qui se déroule à l'intérieur de la zone délimitée par la membrane cellulaire. Les échanges physicochimiques qui se produisent au niveau de la membrane correspondent quant à eux au second type d'activité. Chez les animaux, les deux types d'activité générale du vivant se retrouvent non seulement au niveau cellulaire, mais aussi à une échelle physiologique, au niveau des organes. Alors que le cœur, les reins ou le foie remplissent des fonctions internes. D'autres comme le système respiratoire ou le système digestif participent manifestement à une activité relationnelle.

Cette conception de la vie impose de répondre à une première question qui vaut autant pour l'activité psychologique que pour l'activité du système nerveux : à quel type général d'activité du vivant correspondent-elles? Par rapport au processus général du vivant, les deux types d'activité occupent un rôle relationnel.

Pour nous, le béhaviorisme et la gestalt-thérapie partagent la caractéristique de faire référence à la vie au niveau le plus fondamental de leur système conceptuel, mais elles

ont aussi en commun de désigner une activité relationnelle. Dans le béhaviorisme, le comportement s'inscrit toujours dans un processus relationnel entre une forme de vie et son environnement (Skinner, 1991/1938). De plus, Staats a jugé approprié de nommer sa révision du béhaviorisme élémentaire : le béhaviorisme social (1986/1975). Du côté de la Gestalt-thérapie, celle-ci est définie comme l'étude de l'activité se déroulant à la frontière contact entre l'organisme et l'environnement (Perl et coll, 1979/1951). De plus, la théorie que Delisle intègre à la Gestalt-thérapie est qualifiée de théorie psychanalytique des relations d'objet et le *Self* est toujours considéré comme l'instance de contact à tous les instants (1998).

Cette caractéristique générale de l'activité psychologique est cohérente avec les connaissances en neuropsychologie. Le système nerveux comme d'autres organes participe à l'activité relationnelle de l'organisme. La complexité de cette relation varie en fonction de la complexité de l'organisation dynamique du système nerveux. Chez les formes de vie qui possèdent un système nerveux primitif (ex. : les vers) cette activité relationnelle est réduite pour une large part à l'activité sensorielle et motrice.

Pour compléter l'établissement de l'idée directrice de la psychologie, nous devons déterminer l'activité relationnelle particulière du vivant qui se manifeste à travers les différents phénomènes psychologiques et qui est cohérente avec nos connaissances de l'activité physiologique du système nerveux. Autrement dit, il nous reste à désigner l'activité relationnelle propre à l'activité du système nerveux et par le fait même à l'ensemble de l'activité psychologique du vivant.

Selon nous, l'activité relationnelle qui caractérise l'activité psychologique est l'activité relationnelle comme un tout de la forme de vie avec son environnement. En tant que telles, toutes les formes de vie fonctionnent comme des touts organisés, mais les formes de vie dotées d'un système nerveux ont développé la capacité de se comporter comme

des touts. Par exemple, l'activité cellulaire dépend d'un apport en élément physicochimique nécessaire à la perpétuation de l'activité du vivant, mais chez les formes de vie animale cette activité nécessite au minimum l'entremise d'une activité musculaire (ex. : l'ouverture de la coquille d'un crustacé) et souvent d'une activité coordonnée de différentes parties de la forme de vie par le système nerveux. Chez les plantes, l'absorption des éléments nutritifs par les racines ne nécessite pas une activité relationnelle comme un tout de la forme de vie avec son environnement.

Les activités de porter à sa bouche et de broyer entre les dents les aliments n'ont de sens qu'en fonction d'une relation avec son environnement de l'ensemble de la forme de vie et n'en ont pas en fonction de l'activité cellulaire, ou l'alimentation de la cellule correspond à une activité d'absorption à travers la membrane d'éléments physicochimiques de son environnement. Dans l'alimentation animale, le système nerveux participe à la perpétuation de l'activité du vivant en coordonnant différentes parties de la forme de vie au cours du processus relationnel avec l'environnement.

Maintenant, il ne suffit pas que l'unité conceptuelle de la psychologie permette de rendre compte de l'activité musculaire essentielle à l'absorption à terme par les cellules d'une forme de vie animale des nutriments nécessaires à la perpétuation de leurs processus d'auto-organisation. Nous devons aussi par ailleurs considérer des phénomènes psychologiques moins élémentaires. Pour poursuivre avec l'exemple de l'alimentation, le choix des aliments ou les moyens pris par les humains pour entrer en contact avec sa nourriture (ex. : la chasse, l'agriculture ou la cuisson des aliments) engagent une coordination de l'ensemble de la forme de vie en relation avec son environnement. Les végétariens, pour des raisons qui peuvent être multiples (ex. : religieuse, culturelle ou personnelle), refusent comme des touts de s'alimenter de viande. Souvent, l'humain doit entrer en relation comme un tout avec d'autres personnes

pour obtenir sa nourriture (ex. : Émile achète régulièrement au marché ses tomates au kiosque de Clara).

L'activité relationnelle comme un tout de la forme de vie animale avec son environnement se déroule toujours par l'entremise de processus psychologiques élémentaires sensoriels et moteurs. Par contre, l'environnement et par le fait même la relation de la forme de vie avec celui-ci ne doivent pas être conçus uniquement en fonction d'une perspective physique, chimique ou physiologique. Par exemple, communiquer un besoin en parole nécessite une activité motrice et la personne à qui la demande est adressée pour la comprendre doit nécessairement l'entendre, c'est-à-dire sentir les ondes sonores produites par le locuteur. Mais la communication verbale ne peut pas faire l'objet d'une réduction à l'activité sensorielle et motrice puisqu'elle nécessite aussi de considérer la compréhension et la formulation de proposition langagière dans un contexte. De plus, l'environnement social passé et présent peut avoir une incidence sur la réponse d'une personne à la proposition verbale d'une autre. La relation comme un tout de la forme de vie avec son environnement dans laquelle l'activité du système nerveux joue un rôle permet en tant qu'unité conceptuelle de rendre compte de phénomènes relationnels qui ne s'inscrivent pas dans une réalité physiologique ou une réalité physicochimique.

Cette proposition d'unité conceptuelle n'est pas en soi très différente, si nous adoptons une attitude conciliante de celle que nous retrouvons chez Skinner (1991/1938). Pour lui, le comportement correspond à une partie de l'activité du vivant : « *Behavior is only part of the total activity of an organism, and some formal delimitation is called for* » (p. 6). Et cette activité spécifique correspond à l'activité relationnelle de la forme de vie animale comme un tout avec son environnement : « *It is more an organism which is engaged in acting upon or having commerce with the outside world* » (p. 6). L'avantage principal de notre proposition d'unité conceptuelle par rapport au

comportement de Skinner est qu'elle permet de signifier de manière plus explicite la relation au niveau de l'ordre métathéorique entre l'activité du vivant et l'activité psychologie.

À partir de cette proposition d'unité conceptuelle, nous pouvons clarifier la situation de la psychologie par rapport aux autres sciences. Premièrement, la psychologie constitue une des spécialités de la biologie, de l'étude du vivant, puisqu'elle s'intéresse à une forme particulière d'activité du vivant. Dans cette conception, la biologie est conçue comme une science générale qui regroupe dans un système complexe de connaissances différentes spécialités qui portent toutes sur une facette particulière de la vie. Deuxièmement, pour comprendre le rapport de la psychologie avec les autres sciences, nous devons préciser qu'il peut y avoir des chevauchements entre des sciences malgré des différences au niveau de leur objet d'étude général. Par exemple, la neuropsychologie, la psycholinguistique ou la psychologie sociale communautaire sont des points de chevauchements de la psychologie avec la neurologie, la linguistique et la sociologie. Troisièmement, la psychologie n'est pas la seule à s'intéresser à l'activité relationnelle comme un tout des organismes avec leur environnement. D'une part, d'autres organismes que ceux qui possèdent un cerveau possèdent aussi cette capacité (ex. : un unicellulaire qui suit un gradient chimique). D'un point de vue général, toutes ses activités sont semblables, mais l'association entre activité psychologique et activité du cerveau et la complexité de l'activité psychologique sont pour nous des raisons suffisantes pour justifier d'éviter d'amalgamer dans une spécialité unique de la biologie l'étude de toutes les formes d'activité relationnelles comme un tout des organismes avec leur environnement. D'autre part, les sciences auxquelles nous pouvons attribuer comme objet d'étude le même objet spécifique que celui de la psychologie forment avec elle une seule et unique science, par exemple l'éthologie, ou une spécialité de celle-ci, par exemple la psychiatrie.

### 3.5 Conclusion

En résumé, peu importe les intérêts du théoricien et l'idéologie qu'il fait intervenir pour les soutenir lors de l'établissement de l'ordre justificatif, la limitation en psychologie serait toujours la même : la réduction du biologique au physiologique. En réduisant le biologique au physiologique, les théoriciens bloquent la reconnaissance de la vie comme base conceptuelle générale et la condition que ce concept impose à l'idée directrice de la psychologie. Lorsque nous tenons compte des conditions qui sont fonction de cette base cachée, du système nerveux et de l'exigence de rendre compte de l'ensemble des phénomènes psychologiques, le système conceptuel semble justifier l'adoption comme sujet de la psychologie de la relation comme un tout d'une forme de vie avec son environnement.

Pour confirmer la pertinence de cette formulation du problème de l'unité de la psychologie, celle de sa solution et l'intervention dans le problème à l'étude des idéologies, il nous reste à la mettre à l'épreuve des faits.

## CHAPITRE IV

### CONSIDÉRATION MÉTHODOLOGIQUE SUR LA MISE À L'ÉPREUVE DES FAITS DE L'HYPOTHÈSE DE L'INTERVENTION DES IDÉOLOGIES DANS LA FORMULATION ET LA RÉOLUTION DU PROBLÈME D'UNITÉ CONCEPTUELLE DE LA PSYCHOLOGIE

Sommaire :

4.1 Introduction

4.2 Identification des réalités à l'étude

4.3 Définition des éléments de l'hypothèse de recherche en terme d'effet pratique concevable dans les réalités à l'étude

4.4 La méthode d'analyse

4.5 La justification du choix des textes analysés

4.1 Introduction

Dans cette thèse, nous voulons tester l'hypothèse que les idéologies interviennent dans la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie et que cette intervention empêche la reconnaissance du problème réel ainsi que celle de sa solution et produit la perpétuation de deux limites théoriques fondamentales. Parce que nous désirons que la mise à l'épreuve des faits de cette hypothèse soit reproductible et indépendante de nos dispositions personnelles, elle doit répondre aux conditions de l'investigation imposées par le pragmatisme peircien.

Le pragmatisme de Peirce impose trois conditions générales à l'investigation (1878; 1879). En premier lieu, nous devons déterminer les réalités indépendantes de notre subjectivité auxquelles l'hypothèse doit être appliquée. Deuxièmement, nous devons

définir les éléments de notre hypothèse de recherche en termes d'effet perceptible dans les réalités à l'étude. Enfin, nous devons proposer une méthode de mise à l'épreuve des faits de l'hypothèse dans les réalités à l'étude qui peut être reproduite par tous ceux qui disposent d'une connaissance suffisante de ces réalités.

#### 4.2 Identification des réalités à l'étude

Si l'intervention des idéologies produit des effets, dont la reproduction de deux erreurs fondamentales, ceux-ci devraient être perceptibles à travers les textes où sont établies les connaissances métathéoriques en psychologie. Nous pouvons observer des propositions d'ordre métathéorique pour la psychologie dans les textes qui abordent directement le problème d'unité conceptuelle et ceux qui présentent les fondements et principes à la base des différentes approches théoriques. Les propositions métathéoriques des théoriciens de l'unité de la psychologie et les fondements des systèmes conceptuels des différentes approches constituent des réalités qui sont indépendantes de nos dispositions personnelles, puisque nous n'avons eu aucune influence sur l'élaboration de ces propositions. Nous pouvons ainsi émettre des hypothèses les concernant et si nous en possédons les moyens, établir une mise à l'épreuve des faits.

Pour avoir valeur de vérité, l'idée directrice proposée doit quant à elle permettre de rendre compte de manière générale et abstraite de l'ensemble des phénomènes psychologiques (ordre descriptif) et des théories psychologiques (ordre explicatif). La réalité à laquelle elle s'applique est donc beaucoup plus large que celle où nous devrions observer la perpétuation des limites conceptuelles fondamentales en psychologie (ordre métathéorique).

#### 4.3 Définition des éléments de l'hypothèse de recherche en termes d'effet perceptible

Pour juger de la correspondance entre une hypothèse et des réalités à l'étude, le pragmatisme peircien impose de définir en termes d'effets perceptibles les éléments conceptuels de l'énoncé à tester. Si nous prétendons que A (la prémisse) a pour effet de provoquer (B) dans tous les cas possibles, nous devons avoir la capacité de déterminer distinctement dans la réalité à l'étude, les situations où elle est vraie – la présence de B qui découle de la présence de A – de celles où elle serait fausse (B sans A ou A sans B).

Dans l'énoncé de notre hypothèse de recherche, la prémisse correspond à l'intervention des idéologies dans la résolution d'un problème d'ordre métathéorique. Nous pouvons observer cette intervention, car elle a pour effet pratique concevable de déplacer le contexte de formulation du problème à l'étude, pour qu'il ne soit plus fonction du système conceptuel dans lequel il s'inscrit. D'un point de vue général, nous devons conclure à l'absence d'intervention idéologique dans la formulation et la résolution d'un problème d'ordre métathéorique lorsqu'il est fixé en fonction du système conceptuel dans lequel il s'inscrit. Par contre, lorsque celui-ci est fixé par l'entremise d'un procédé qui remplace l'examen du système conceptuel, nous pourrions présumer qu'une idéologie intervient dans la formulation et la résolution du problème à l'étude. Nous devrions aussi observer, conjointement avec le déplacement du contexte de formulation, la surimposition d'autres intérêts que celui de résoudre le problème à l'étude.

L'intervention s'effectue à travers différents procédés observables : l'imposition de la philosophie au sommet de la hiérarchie des connaissances; l'imposition de vérités premières, d'un ordre ontothéologique (ex. : l'esprit dans le couple réel/pensé est

premier, ainsi le problème d'unité de la psychologie est indécidable puisqu'il est fondamentalement relatif à l'esprit et non au réel); la transformation de la tâche d'établir un concept d'ordre métathéorique en celle d'établir un principe premier (le Logos est irréductible au Bios) ou une donnée première (ex. : le neurone); la transformation du problème à résoudre en un faux dilemme (ex. : corps/esprit); la proposition d'ordre métathéorique s'appuie sur des exemples de type philosophique (ex. : analogie).

Dans le cadre de notre hypothèse de recherche, nous postulons que l'intervention des idéologies engendre toujours les mêmes effets perceptibles. Elle perpétue les mêmes deux limites fondamentales et ce peu importe l'idéologie en cause. Elle produit des conceptions où le biologique est réduit au physiologique et dans lesquelles le concept général de *vie* n'est pas reconnu comme une base conceptuelle qui détermine en partie le sujet commun d'étude en psychologie. En ne tenant pas compte de la relation qui lie le biologique et le psychologique, les théoriciens s'empêchent à jamais de résoudre le problème réel : déterminer la forme particulière de l'activité du vivant, qui permet de rendre compte de l'ensemble des phénomènes psychologiques.

Au sujet du blocage de la reconnaissance de la solution adéquate au problème d'unité conceptuelle de la psychologie, nous postulons qu'elle sera confirmée lorsque le texte analysé contient les éléments conceptuels qui permettent de résoudre le problème réel. Pour que le blocage soit confirmé, ses éléments doivent avoir une relation conceptuelle au psychologique et ce peu importe la forme qu'il peut prendre. Cette partie de notre hypothèse peut être confirmée seulement à partir de conceptions qui contiennent des énoncés se rapportant à l'ontologie particulière de la psychologie. Lorsque le problème d'unité conceptuelle est déplacé au point de ne contenir que des considérations d'ordre épistémologique ou méthodologique, nous sommes limités à pouvoir tester que la première partie de l'hypothèse de recherche, l'intervention d'une idéologie dans le processus de formulation du problème à l'étude.

De plus, l'analyse des exemples de phénomènes psychologiques proposés par les théoriciens permet d'apporter une confirmation supplémentaire à l'unité conceptuelle que nous postulons. Même si ces exemples servent à appuyer des propositions conceptuelles différentes, ils peuvent être détournés pour servir à tester notre conception. Pour confirmer notre proposition, ces exemples doivent présenter des phénomènes qui participent d'un point de vue général à l'activité relationnelle *comme un tout* d'une forme de vie avec son environnement.

#### 4.4 La méthode d'analyse de l'intervention des idéologies dans la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

Pour répondre à la dernière condition de l'investigation pragmatique, nous devons établir une méthode qui permet de tester l'hypothèse de recherche en fonction des réalités à l'étude. Pour mettre à l'épreuve notre hypothèse de recherche, nous avons développé une méthode d'analyse en six étapes. Les voici :

1. L'évaluation de la pertinence du texte analysé
2. L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie
3. L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention d'une idéologie
4. La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie
5. La confirmation de la perpétuation des deux limites fondamentales en psychologie
6. La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie.

Nous devons préciser qu'au moment d'entreprendre l'analyse des textes choisis notre méthode consistait essentiellement à identifier les éléments de l'hypothèse de recherche en termes d'effets perceptibles sans avoir déterminé d'étapes précises. La forme finale de la méthode d'analyse que nous présentons ici a été développée pour pallier les lacunes causées par l'absence de structure prédéterminée. Premièrement, elle

permet de clarifier le mode de présentation des résultats d'analyse afin qu'il ne varie pas en fonction de l'organisation du texte analysé. Deuxièmement, la division de la méthode d'analyse en plusieurs étapes facilite la compréhension des effets de l'intervention des idéologies. Il nous est apparu particulièrement avantageux d'établir en premier lieu cette intervention dans une perspective épistémologique générale, avant de chercher à comprendre ces effets dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie et d'intercaler entre les deux une analyse du déplacement des intérêts.

#### 4.4.1 L'évaluation de la pertinence du texte analysé

La première étape de l'analyse a pour but de confirmer que le texte choisi est un cas approprié pour tester l'hypothèse de recherche. Puisque notre hypothèse porte sur les conceptions de l'unité et des bases conceptuelles de la psychologie, les textes qui permettent de tester notre hypothèse de recherche sont ceux qui contiennent des propositions d'ordre métathéorique pour la psychologie ou des formulations du problème d'unité de la psychologie ou les deux.

#### 4.4.2 L'identification de l'intervention d'une idéologie

La seconde étape de l'analyse vise à constater la présence de l'intervention d'une idéologie dans le contenu du texte à l'étude. À cette étape, nous cherchons à identifier des procédés d'intervention idéologique généraux (ex. : le problème à l'étude a la forme d'un faux dilemme).

Nous tenons à préciser qu'il existe possiblement des formulations ou des réponses au problème d'unité conceptuelle de la psychologie qui ne subissent pas l'influence d'une idéologie. Si de tels cas existent, notre hypothèse sera invalidée seulement si les conceptions avancées sont différentes de celle que nous proposons. Logiquement un

théoricien devrait le déterminer adéquatement c'est-à-dire en fonction du système conceptuel dans lequel il s'inscrit, s'il évite de faire intervenir une idéologie dans la formulation du problème d'unité conceptuelle.

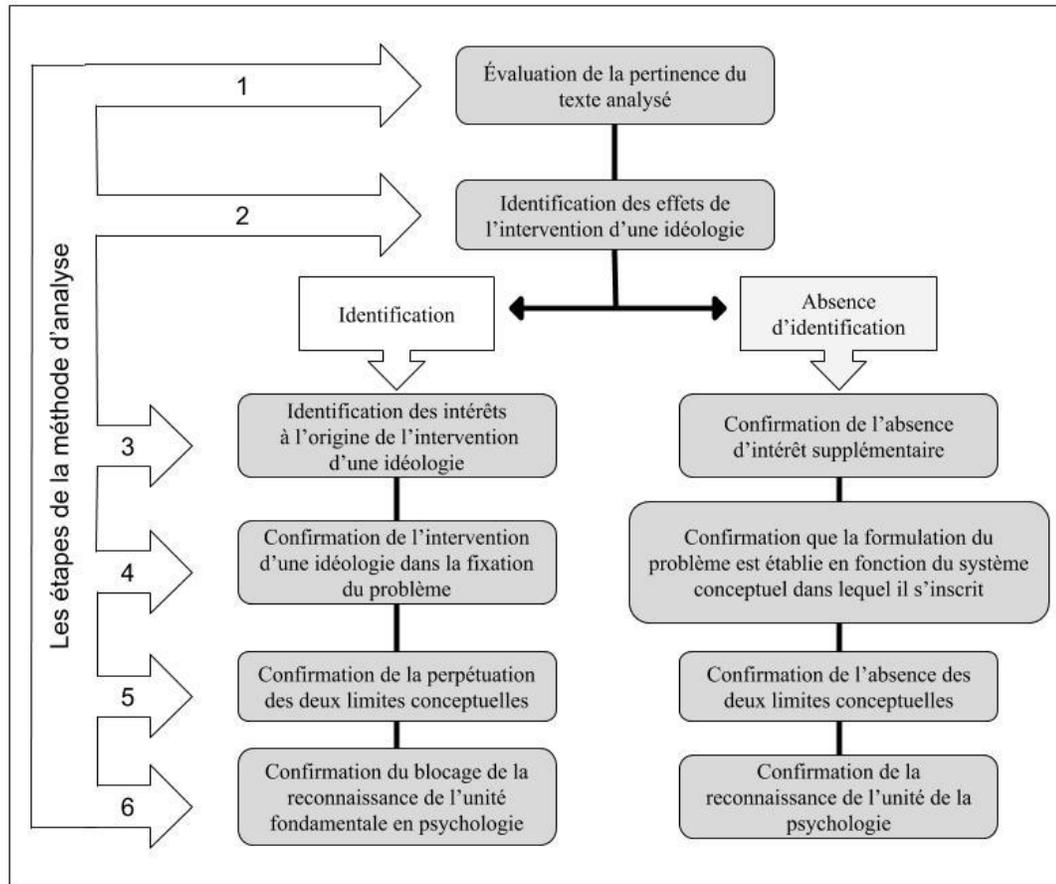


Figure 4.1 Étapes de la méthode d'analyse en fonction de l'identification des effets de l'intervention d'une idéologie

Si à ce stade de l'analyse nous n'observons aucun signe de l'intervention d'une idéologie, la suite de la démarche devrait être orientée afin de confirmer ce constat préliminaire. Dans ces cas potentiels, les étapes suivantes d'analyse sont : 3) La

confirmation de l'absence d'intérêts supplémentaires; 4) La confirmation que la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie est établie en fonction du système conceptuel dans lequel il s'inscrit; 5) La confirmation de l'absence des deux limites fondamentales en psychologie; 6) La confirmation de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie. La figure 4.1 présente sous la forme d'un schéma les étapes de la méthode d'analyse en fonction de l'identification des effets de l'intervention d'une idéologie.

#### 4.4.3 L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention de l'idéologie

La présence de l'intervention d'une idéologie doit s'accompagner d'un déplacement des intérêts. L'identification de ces intérêts qui s'ajoutent à ceux de résoudre un problème scientifique d'ordre justificatif vise dans la procédure d'analyse deux objectifs. Tout d'abord, la reconnaissance de la présence d'intérêts supplémentaires permet de confirmer indirectement l'intervention d'une idéologie puisque celle-ci est fonction de ces intérêts, mais c'est surtout l'identification des intérêts qui vient faciliter la compréhension de l'intervention idéologique dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie.

#### 4.4.4 La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

Cette étape de l'analyse s'inscrit à la suite des deux précédentes dans lesquelles nous avons identifié l'intervention d'une idéologie et les intérêts qui dirigent cette intervention. L'objectif ici est de montrer comment, dans ce cas précis, l'idéologie intervient dans la formulation ou la résolution du problème d'unité conceptuelle de la psychologie.

#### 4.4.5 La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie

Cette étape de l'analyse sert à confirmer la perpétuation des deux limites fondamentales qui découlent de l'intervention des idéologies dans la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie : la réduction du biologique au physiologique et l'absence de reconnaissance que le concept de *vie* constitue une base conceptuelle commune en psychologie.

#### 4.4.6 La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie

La dernière étape de l'analyse porte sur la confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie. Dans cette partie de la procédure, nous analysons la présence d'une relation conceptuelle entre le *psychologique*, peu importe sa forme dans le cas à l'étude, et les différents éléments de notre proposition d'unité pour la psychologie : 1) activité du vivant; 2) de type relationnel; 3) comme un tout de la forme de vie. C'est aussi à cette étape que nous analysons les exemples de phénomènes psychologiques, afin de confirmer qu'ils participent de manière générale à l'activité relationnelle *comme un tout* d'une forme de vie avec son environnement.

#### 4.5 La justification du choix des textes analysés

Pour mettre à l'épreuve notre hypothèse de recherche, nous avons eu à déterminer les documents à analyser. Premièrement, il était impératif de choisir des cas qui respectent les conditions d'une investigation pragmatique. Ces textes doivent nécessairement appartenir à la réalité à l'étude et leur analyse doit pouvoir être reproduite. Nous soulignons aussi que nous n'avons eu aucune influence sur la réalisation des textes analysés. Ils ceux-ci sont donc indépendants de nos dispositions personnelles. Par la

suite, nous nous sommes interrogés sur la pertinence de choisir entre des documents à caractère fondamental des principales approches en psychologie ou des documents portant sur la question de l'unité conceptuelle. La première option a l'avantage d'une part dans le cas d'une confirmation, de soutenir avec beaucoup plus de force la proposition de l'existence de bases communes en psychologie. De plus, nous avons confiance que les analyses confirmeront l'hypothèse de l'intervention des idéologies, car les manières de décrire les incompatibilités fondamentales entre les différentes approches nous permettent de présager qu'il s'agit souvent de division sur des vérités premières d'origine philosophique. L'option des documents portant sur l'unité a aussi ses avantages. D'abord, nous procédons à une première mise à l'épreuve de l'hypothèse de recherche et ces documents contiennent souvent des formulations plus élaborées et plus explicites du problème de l'unité conceptuelle de la psychologie et par conséquent plus de matière à analyser. Surtout, et contrairement à l'autre option, elle permet dans le cas d'une confirmation de soutenir notre explication de l'incapacité des théoriciens à résoudre le problème de l'unité conceptuelle de la psychologie. En raison de ces deux derniers avantages, nous avons privilégié l'option des documents portant sur l'unité.

À la suite du choix de cette première orientation et toujours en fonction du contexte d'une première mise à l'épreuve de l'hypothèse de recherche à l'aide d'une nouvelle méthode d'analyse, nous avons décidé de privilégier des documents provenant de revues de psychologie qui pratiquent la révision par les pairs ou des chapitres de livres plutôt que des documents plus volumineux, afin de faciliter la reproductibilité des analyses. Nous avons exclu la possibilité de choisir les textes à analyser au hasard à partir d'une liste préétablie de textes portant sur la question de l'unité pour deux raisons. D'abord en raison de la difficulté à dresser une telle liste. La recherche par mots-clés s'avère inefficace, car les termes choisis par les théoriciens sont souvent trop généraux, par exemple : *psychology, history, philosophy, theory*. De plus, beaucoup de textes qui se rapportent à la question de l'unité de la psychologie n'adressent pas ou

très peu les aspects métathéoriques de la problématique. Par exemple, Sternberg est l'éditeur d'un livre, *Unity in Psychology : Possibility or Pipe Dream*, qui présente différents points de vue sur l'unification de la psychologie (2005). Des dix chapitres qui composent ce livre, un seul contient une proposition métathéorique pour la psychologie où Kimble s'appuie sur des catégories de capacités de Platon pour établir son paradigme (2005). Cette seconde raison implique aussi une difficulté supplémentaire pour établir un échantillon adéquat, c'est-à-dire avec un pouvoir suffisant de réfutabilité pour tester l'hypothèse de recherche, la nécessité d'analyser préalablement les textes afin de juger de leur pertinence. Cette analyse préliminaire est problématique, car elle permet l'identification d'éléments liés à l'hypothèse de recherche et ainsi de possiblement induire un biais de confirmation dans le choix des textes. Pour reprendre l'exemple du texte de Kimble, son analyse préliminaire nous a permis d'identifier qu'il appuie sa proposition de paradigme sur une position philosophique et qu'il ne justifie pas ce choix sur l'analyse des fondements des principales approches en psychologie.

Pour pallier cette difficulté liée à la nécessité d'effectuer une analyse préliminaire des textes pour s'assurer qu'ils adressent les aspects métathéoriques du problème de l'unité de la psychologie, nous avons décidé que notre échantillon devait contenir des textes avec un grand pouvoir de réfutabilité ou ceux de théoriciens reconnus pour leurs travaux dans le domaine de l'unité ou des figures importantes de la psychologie. En procédant ainsi, nous ne prétendons pas que le choix de textes que nous avons fait l'a été sans qu'un biais de confirmation intervienne, mais plutôt que même si c'est le cas ils demeurent pertinents dans le cadre de notre recherche. Un seul des textes consultés pour établir notre échantillon possède un grand pouvoir de réfutabilité, le texte de Lee, *Organisms, Things Done, and the Fragmentation of Psychology* (1994). Ce texte possède un tel pouvoir, car la théoricienne est la seule, à notre connaissance, à avoir identifié comme nous la récurrence de la notion d'organisme au niveau fondamental du

système conceptuel en psychologie. Les textes de sceptiques quant à la possibilité d'unifier la psychologie possèdent aussi une certaine valeur de réfutabilité, car ils ne devraient pas permettre logiquement de soutenir notre proposition de bases communes. Pour cette raison, nous avons inclus les textes de Koch, *The Nature and Limits of Psychological Knowledge : Lessons of a Century qua "Science"* (1981), et de Rychlak, *A Suggested Principle of Complementarity for Psychology* (1993), qui sont reconnus pour leurs travaux dans le domaine de l'unité et le texte de Le Ny, *La psychologie durablement duale* (1999) qui est une figure importante de la psychologie française. Dans le cas de Koch et de Rychlak, ils nous sont apparus particulièrement pertinents, car ils sont présentés dans les revues de la littérature comme les principaux théoriciens qui sont sceptiques quant aux possibilités d'unification de la psychologie (Green, 2015; Milton, 2010; Sternberg et Grigorenko, 2001; Yachar et Slife, 1997; Staats, 1991). Nous avons complété notre échantillon de textes à analyser en choisissant un texte de Yachar, *What is Psychology About? Toward an Explicit Ontology* (Yachar et Hill, 2003). Ce dernier théoricien est l'auteur principal de plusieurs textes sur la question de l'unité de la psychologie et d'une revue de la littérature sur ce thème (Yachar et Slife, 1997). De plus, le texte de Yachar et Hill (2003) constitue un des rares textes d'orientation humaniste en faveur de l'unité de la psychologie.

Nous tenons enfin à préciser que nous avons accepté des textes relativement anciens, car la problématique a très peu évolué dans les dernières années, malgré le grand nombre de publications sur la question de l'unité fondamentale de la psychologie. La conclusion de Yachar et Slife (1997) à savoir que la psychologie est fondamentalement divisée et que les théoriciens le sont également sur la réponse à apporter à cette question a été reprise plus récemment par plusieurs théoriciens pour décrire la situation de la psychologie, par exemple : Green, (2015); Milton (2010) et Rychlak, (2004).

Pour conclure, nous ne prétendons pas que les textes choisis sont représentatifs de la globalité de la réalité à l'étude. Les textes analysés sont représentatifs de la réalité à l'étude en tant que cas individuels réels, c'est-à-dire qui traitent de l'unité de la psychologie. Pris comme un ensemble, ils représentent aussi en partie la variabilité des formulations et des solutions que nous trouvons dans la réalité à l'étude. Nous avons pris des textes d'« opposants » et de « partisans » de l'unité associés à des approches différentes en psychologie : la psychologie humaniste, la psychologie cognitive et le béhaviorisme.

## CHAPITRE V

### RÉSULTATS DE L'ANALYSE TEXTE PAR TEXTE SELON LA DÉMARCHE PROPOSÉE

#### Sommaire :

- 5.1 *Organisms, Things Done, and the Fragmentation of Psychology*, de Vicki L. Lee
- 5.2 *A Suggested Principle of Complementarity for Psychology*, de Joseph F. Rychlak
- 5.3 *What is Psychology About? Toward an Explicit Ontology*, de Stephen Yanchar et Jack Hill
- 5.4 La psychologie est durablement duale, de Jean-François Le Ny
- 5.5 *The Nature and Limits of Psychological Knowledge : Lessons of a Century qua "Science"*, de Sigmund Koch

- 5.1 *Organisms, Things Done, and the Fragmentation of Psychology*, de Vicki L. Lee (1994)

#### Remarques préliminaires :

Dans ce texte, Lee propose un béhaviorisme renforcé où le concept de *comportement* de Skinner fait l'objet d'une révision pour être remplacé par celui des *choses faites* (*Things Done*). Il nous a semblé particulièrement intéressant de proposer une analyse détaillée de ce texte, car la récurrence dans le système conceptuel de la psychologie au niveau de l'ordre justificatif (fondamental) de la notion d'*organisme* est reconnue. Cette reconnaissance ne s'accompagne pas par contre de celle de sa fonction de base conceptuelle. La notion sert plutôt de solution de remplacement aux *choses faites* dans un faux dilemme qui porte sur le sujet de la psychologie : « Toutes les données psychologiques représentent les choses faites par un organisme, mais ce sont les choses faites, non l'organisme, qui sont représentées par les données psychologiques » (p. 16).

### 5.1.1 Évaluation de la pertinence du texte analysé

Le contenu du texte de Lee correspond à une tentative de résoudre après formulation le problème de l'unité de la psychologie appelé ici la « fragmentation de la psychologie », en proposant un nouvel ordre justificatif. Le problème à résoudre découle pour la théoricienne de l'absence de théorie adéquate de l'unité conceptuelle de la psychologie, du « sujet de la psychologie ». Le texte est divisé en deux grandes parties. Dans la première partie, elle développe sa conception du problème de l'unité de la psychologie en amalgamant ses aspects généraux et spécifiques. Dans la seconde, elle défend l'adoption d'une unité conceptuelle, les *choses faites*, qui répond aux conditions de possibilités fixées dans la première partie.

### 5.1.2 L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie

Bien qu'elle affirme qu'identifier et conceptualiser le sujet d'étude de la psychologie constitue un « problème scientifique » et non un « problème philosophique », dans les faits, Lee défend l'adoption au sommet de la hiérarchie des connaissances psychologiques d'un principe d'ordre ontothéologique.

Pour justifier sa conception des sujets d'étude en science, elle utilise des arguments épistémologiques dans lesquels intervient le couple philosophique théorie/pratique. Le principe premier dans ce couple est pour Lee, la *pratique*, alors que la *théorie* est qualifiée de spéculative. Selon cette conception réaliste, au sens bachelardien, la condition essentielle pour répondre adéquatement au problème de l'unité est de déterminer les « cas particuliers » représentés par les données psychologiques. Cette condition sous-entend celle que le sujet d'une science permet sa distinction des autres sciences, puisque les cas particuliers doivent former une catégorie unique. Par contre,

elle fait ainsi du sujet de la psychologie un principe premier dépourvu de bases conceptuelles.

Concernant la formulation du problème spécifique de l'unité de la psychologie, Lee le fixe sous la forme d'un faux dilemme. Les cas à l'étude sont en psychologie l'*organisme* ou les *choses faites* : « *The problem for psychology is either to accept that its single cases are things done or to explicitate and defend its traditional and largely unspoken assumption that its single cases are organisms* » (p. 39). De plus, elle critique les théoriciens qui ont défendu que la psychologie serait une science biologique sur la base que cette conception nie de manière tacite « la possibilité qu'une science de la psychologie puisse être distinguée de la physiologie et des autres sciences du corps » (p. 17). Elle perpétue ainsi la limite conceptuelle en psychologie de réduire le domaine du biologique au domaine physiologique et par le fait même change ici le sens de la relation qui lie l'unité conceptuelle à ses bases, puisque le sujet de la psychologie devient plus fondamental que le concept d'*organisme*.

### 5.1.3 L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention d'une idéologie

L'intérêt légitime qui dans le texte dirige l'établissement de l'obstacle épistémologique est d'éliminer la partition des phénomènes psychologiques « en deux parties correspondant à l'organisme et l'environnement » (p. 32). Cet intérêt est explicite et correspond au principal argument qui dirige la résolution du faux dilemme organisme/choses faites. De plus, l'argument est utilisé à plusieurs reprises dans le texte. Nous considérons cet intérêt légitime puisque l'activité relationnelle que nous proposons comme unité conceptuelle a pour caractéristique de résoudre ce problème important. L'activité relationnelle qui lie *comme un tout* la forme de vie et son environnement signifie que ces deux constituants de l'activité psychologique sont essentiels à sa compréhension.

Dans le texte à l'étude, l'intérêt devient problématique lorsque le problème important devient celui de s'opposer aux positions qui réduisent l'activité psychologique à l'activité physiologique. Ce déplacement des intérêts dirige l'intervention d'une idéologie antiréductionniste dans la formulation du problème d'unité de la psychologie.

Cet intérêt idéologique antiréductionniste est jumelé à ceux des behavioristes dans le débat entre les approches behavioriste et cognitive au sujet de l'unité conceptuelle : les premiers défendant le *comportement* et les seconds les *processus mentaux*. Les intérêts antiréductionnistes et behavioristes sont compatibles, car ils correspondent dans les deux cas à des oppositions à la réduction de l'unité conceptuelle : dans le premier cas, au physiologique et dans le deuxième, à l'activité cognitive de l'organisme. Même si ce second intérêt n'est pas présenté de manière explicite par la théoricienne, plusieurs extraits du texte permettent d'appuyer ce constat. Nous estimons aussi important de souligner que les conceptions behavioristes et cognitives se retrouvent au départ de l'argumentation de Lee du côté de l'option à rejeter dans le faux dilemme *organisme-choses faites*, mais suite à un processus de clarification où le *comportement* est remplacé par les *choses faites*, la position behavioriste change de côté. Selon Lee, la principale lacune de la position behavioriste est d'avoir été mal établie à cause de la tendance en psychologie à faire de l'organisme le sujet représenté par les données psychologiques : « *Attempts by earlier psychologists to clarify things done were muddied by the assumption that the observable subject matter is the behavior of the organism* » (p. 18). L'unité conceptuelle révisée reste au final toujours définie comme l'activité de l'organisme agissant dans le monde.

Voici quelques extraits qui montrent l'intérêt de la théoricienne à se positionner dans le débat entre behavioristes et cognitivistes au sujet de l'unité conceptuelle de la psychologie :

*The most salient debate in psychology is between behaviorists and cognitivists. Radical behaviorists such as B. F. Skinner have asserted that behavior is the subject matter of psychology and that this is a subject matter in its own right (Skinner, 1938, p. 423, p. 438, p. 429) p. 10. Cognitivists (Fodor, Bever, & Garrett, 1974, pp.xi-xiii; Uttal, 1973, p. 3; also see Norman, 1980b) hold that psychology is about mental processes in people's heads, or mental representations located between neurology and culture (Gardner, 1987, pp. 38-40, p. 338). Both behaviorists and cognitivists assume that organism is psychology's unit of study and that psychology's task is to explain the activities of the organism. The issue between them is how to explain these activities. (p. 10)*

*The philosophic questions directed attention to the organism and to the putative psychological properties of the organism (e.g., intelligence, personality, memory, cognition) rather than to the things done by organisms (i.e., changes brought about by one organism acting alone or by two or more organisms acting together or independently). (p. 13)*

*Nevertheless, psychology's subject matter is usually thought to be properties (e.g., behavior, personality traits, cognitive processes) of organisms. This idea tacitly identifies the organism as psychology's single case. If psychologists continue to think of their subject matter in this way, they will not take sufficient advantage of the single cases from which they collect their data. Psychological theories will lack clear connection to the concrete cases that comprise their subject matter and give them empirical content. (p. 16)*

*First, psychologists have continued to refer to the directly observable parts of their subject matter vaguely, as the behavior of the organism (an undifferentiated mass) rather than specifically, as the things done by one or more organisms (a collection of dated particulars). Most psychologists share this conceptualization whether they treat behavior as a subject matter in its own right (as in radical behaviorism) or as indirect evidence of their subject matter (as in cognitivism). The argument between behaviorists and cognitivists about whether psychology's subject matter is behavior or internal processes has been the wrong argument. Psychologists would more fruitfully argue about whether the organism or thing done is the single case in psychology. (p. 21)*

De plus, nos conclusions au sujet de l'intérêt à défendre les conceptions béhavioristes sont renforcées par le fait : 1) que Lee limite en grande partie son analyse du système conceptuel de la psychologie au béhaviorisme; 2) qu'elle n'aborde les conceptions des autres approches qu'à partir de généralités et 3) qu'elle utilise plusieurs fois l'exemple de l'apprentissage comme phénomène psychologique pour soutenir ses propositions : « *Logically prior to the task of theorizing about the structure of the domain disclosed by teaching is the task of explicating and conceptualizing the particulars (i.e., single cases, units, individuals, items) that comprise the content (i.e., the dated actualities) of this domain* » (p. 15).

En conclusion, l'intérêt par ailleurs légitime d'éviter de réduire l'activité psychologique à l'activité physiologique ou à la seule considération de l'organisme est à la source de l'intervention d'une idéologie antiréductionniste dans la formulation et la résolution du problème présentées par Lee dans le texte à l'étude. Cet intérêt idéologique antiréductionniste est jumelé à ceux des béhavioristes dans le débat entre béhavioriste et cognitiviste au sujet de l'unité conceptuelle.

#### 5.1.4 La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

La formulation du problème débute par l'établissement des caractéristiques générales du problème de la fragmentation de la psychologie. Le problème se situe au niveau de la « théorie du sujet d'étude » et correspond à une absence d'accord sur les fondements de la psychologie : « *Psychology's fragmentation inheres not only in the lack of shared knowledge but also in the fact that psychologists do not agree about fundamental matters* » (p. 8).

L'idéologie intervient lors de la poursuite de l'établissement des caractéristiques générales du problème à l'étude. Le problème conceptuel de déterminer une théorie du

sujet de la psychologie devient celui de conceptualiser uniquement son sujet particulier d'étude.

Après avoir déterminé le problème général comme la recherche d'un principe premier, la théoricienne change de discours de référence. Elle passe de la littérature sur la fragmentation de la psychologie à la présentation de l'état du système conceptuel et plus spécifiquement au problème de clarté conceptuelle du concept de *comportement*. Cette partie de la formulation débute par la présentation du débat entre behavioriste et cognitiviste (voir la citation plus haut).

Nous constatons dans cette partie qu'elle commet une erreur conceptuelle qui découle directement du fait que le problème à résoudre consiste essentiellement à déterminer le sujet de la psychologie. Lee affirme que les behavioristes radicaux ont adopté comme sujet de la psychologie le *comportement* et que, par ailleurs, les cognitivistes ont choisi les *processus mentaux*. Dans ce contexte conceptuel, la théoricienne ne peut pas affirmer que les deux communautés de psychologues assument que l'*organisme* est l'unité de la psychologie. Clairement, si les sujets proposés correspondent à l'« activité » de l'organisme, il ne désigne pas l'activité dans son ensemble, mais une activité spécifique : l'activité comportementale de l'organisme et l'activité cognitive de l'organisme. De plus, dans cette partie de la formulation du problème, Lee propose une énumération de mots « ambigus » sur lesquels le raisonnement en psychologie s'appuie qui confirme la reconnaissance d'un problème puisque l'*organisme* en est exclu : « *Among these are, "mind," "ability," "experience," "cognition," "conduct," and "behavior."* » (p. 10) L'erreur de reconnaître l'*organisme* en tant que sujet d'étude et non comme une base conceptuelle ouvre la porte au développement d'une position antiréductionniste.

Dans la partie suivante, la théoricienne justifie à l'aide d'arguments épistémologiques la conception que le problème de l'unité correspond seulement à identifier et à conceptualiser les particuliers propres à la psychologie. Implicitement, elle fait du sujet de la psychologie un concept absolu déterminé uniquement par les « phénomènes rendus manifestes par la pratique (*craft*) psychologique » (p. 13) ou pour parler en termes d'ordres épistémiques, par l'ordre descriptif. C'est dans cette partie qu'intervient le couple philosophique, théorie spéculative/pratique.

Le reste du texte est consacré à l'établissement de l'unité conceptuelle et plus précisément à défendre la proposition que le concept des *choses faites* est la réponse au problème de fragmentation de la psychologie. Dans cette seconde partie générale du texte, le problème d'unité conceptuelle se fait attribuer sa forme définitive; un faux dilemme organisme/choses faites. C'est aussi dans cette partie de texte que nous trouvons des critiques des positions réductionnistes. Par exemple, la théoricienne développe une critique en sept points des positions « organocentristes » (p. 24).

À la suite de cette analyse du processus de formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie, nous concluons à l'intervention d'une idéologie antiréductionniste. Pour assurer que le sujet de la psychologie ne soit pas réduit à l'activité corporelle de l'organisme et à l'activité cognitive des organismes, l'unité conceptuelle est désignée comme un point de départ autojustificatif et déterminée seulement par les données du domaine d'étude (organisme et environnement). Selon cette conception, l'organisme ne peut qu'apparaître comme un sujet inadéquat pour la psychologie puisqu'il en est un des constituants. Surtout, cette conception générale de l'unité conceptuelle permet d'admettre une formulation finale qui prend la forme d'un faux dilemme organisme/choses faites et une répétition du débat idéologique en psychologie entre réductionnisme et antiréductionnisme.

### 5.1.5 La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie

Lorsque Lee utilise les termes de biologie ou de biologique, elle désigne une réalité physiologique :

*Behavior, as the biological activities of an organism's body, is essential if an organism is to bring about these changes. However, behavior, in this biological sense, is not represented by psychological (as opposed to psychophysiological) data. If « behavior » means « the activities of organism's body, » then behavior is not psychology's subject matter, unless psychology is to become physiology. If « behavior » means « the things done by organisms, » then psychologists would do better to refer to these events directly as « things done by organisms. » The expression « the behavior of the organism » starts in the organism rather than in things done and implies, wrongly, that psychological phenomena are distinguishable from, and ultimately reducible to, bodily phenomena.*  
(p. 18)

Par contre, la signification du concept d'organisme varie entre deux possibilités. La plupart du temps celle-ci est réduite à l'activité corporelle de l'organisme, mais dans un nombre restreint de cas, l'activité de l'organisme désigne aussi une activité cognitive : *Behaviorists and cognitivists debate* [au sujet de l'unité conceptuelle de la psychologie] *whether it is the behavior of the organism or the central processes of the organism* » (p. 24).

La tentative pour établir l'unité conceptuelle de la psychologie de Lee perpétue le problème réel. Tout d'abord, le biologique, la *vie* sous sa forme générale et abstraite est réduite au physiologique, à l'activité du corps. Au niveau explicatif, l'activité de l'organisme peut correspondre à une activité mentale (compter dans sa tête). De plus, bien que la récurrence en psychologie de la notion d'*organisme* soit soulignée, la *vie* n'est pas reconnue comme une base conceptuelle. L'activité psychologique dépend de

l'activité de l'organisme, mais selon Lee, elle ne correspond pas à une activité de l'*organisme* au niveau de l'ordre métathéorique.

En conclusion, Lee impose seulement une des deux conditions de possibilité à l'unité conceptuelle. Pour la théoricienne, l'unité conceptuelle « générale et abstraite » de la psychologie doit rendre compte de l'ensemble des phénomènes psychologiques et elle doit aussi désigner une réalité distincte. Mais, la théoricienne n'impose pas que l'unité conceptuelle de la psychologie s'inscrive explicitement dans la continuité de notre compréhension du processus du vivant et même s'oppose fondamentalement à cette possibilité.

#### 5.1.6 La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie

Parce que la proposition de Lee est fondamentalement orientée en fonction d'une idéologie antiréductionniste, elle perpétue en partie le blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie. Ce blocage est partiel, car nous reconnaissons que l'unité conceptuelle proposée rend adéquatement compte de l'ensemble des phénomènes psychologiques. Essentiellement, Lee reprend la définition du *comportement* de Skinner telle que nous l'avons présentée au chapitre 4 : « *It is more an organism which is engaged in acting upon or having commerce with the outside world* » (1966/1938, p. 6). Les phénomènes psychologiques correspondent à des manifestations d'« organismes-agissants-dans-le-monde » (Lee, 1994, p. 21).

Ce blocage partiel est perceptible clairement dans la démarche de révision de l'unité conceptuelle proposée par Skinner pour la psychologie. Au départ, l'idéologie antiréductionniste est utile pour souligner les inconsistances dans la définition du *comportement*. Lorsque Skinner fait correspondre les comportements avec l'activité corporelle de l'organisme, il en donne une définition réductionniste et ainsi inadéquate

pour rendre compte des données psychologiques (l'organisme et l'environnement). Par contre, elle propose une solution pour corriger cette lacune qui inverse la relation conceptuelle entre l'unité conceptuelle de la psychologie et l'activité du vivant et qui impose la réduction de l'activité du vivant à une activité corporelle. Alors que l'*activité comportementale* (particulier) correspond pour Skinner seulement, à une partie de l'*activité de l'organisme* (général), pour Lee, l'activité du vivant est seulement, un élément participant à l'activité générale de l'organisme de faire des choses dans le monde.

Le blocage de la reconnaissance que d'un point de vue général, l'activité psychologique correspond à une activité relationnelle du vivant découle directement de la réduction de la conception de l'activité de la vie à une activité corporelle et interne à l'organisme. L'idéologie antiréductionniste empêche de concevoir l'activité psychologique comme correspondante de manière générale et donc abstraite à l'activité relationnelle des formes de vie, à une activité du vivant qui n'est pas réductible à l'activité interne ou physiologique. Par contre, lorsque Lee définit l'unité conceptuelle comme l'activité de l'organisme agissant dans le monde, elle la conceptualise adéquatement : « *Things done are abstracted from the phenomenologically pristine phenomena that might reasonably be described as organisms acting in the world* » (p. 19). Au final, l'avantage de notre proposition d'unité conceptuelle par rapport à celle de Lee est qu'elle est plus explicite, pour rendre compte de la relation conceptuelle fondamentale qui lie l'activité psychologique et l'activité biologique, l'unité conceptuelle de la psychologie et la conception générale du vivant.

5.2 *A Suggested Principle of Complementarity for Psychology*, de Joseph F. Rychlak (1993)

Remarque préliminaire :

Rychlak, qui supporte les orientations phénoménologique et herméneutique en psychologie (1994), défend dans son article l'adoption de la conception que la psychologie s'appuie fondamentalement sur une typologie des fonds explicatifs, sur quatre causes premières : Physikos, Bios, Logos et Socius. Nous avons joint à cette analyse celle de la réponse du théoricien (*Complementarity Means Freedom and Equality for All*, 1994) à des *commentaires* critiques au sujet du texte à l'étude (Kirsch and Hyland, 1994; Tryon, 1994).

5.2.1 Évaluation de la pertinence du texte analysé

Le texte de Rychlak représente un cas pertinent d'analyse pour tester notre hypothèse de recherche, car il contient une proposition d'ordre métathéorique pour la psychologie : la typologie des quatre fonds explicatifs. Dans ce texte, la formulation du problème de l'unité conceptuelle de la psychologie est remplacée par une réflexion au sujet de la pertinence d'adopter le principe de complémentarité (PC) en psychologie sur lequel s'appuie fondamentalement la typologie des fonds explicatifs.

Les quatre bases premières en psychologie (Physikos, Bios, Logos et Socius) qui structurent dans la conception de Rychlak l'ensemble des connaissances psychologiques sont mutuellement exclusives et irréductibles :

*But for now I believe that psychology's complementarity rely on these four grounds of equal stature, each capable of solitary application to any explanation. [...] As I am now using the term [complémentarité], there is the further suggestion that the grounds for anyone theoretical explanation*

*cannot really be mixed because they lend completely different and even paradoxical meanings to the target of interest. (p. 936)*

La première base de la psychologie, *Physikos*, désigne les explications formulées en termes d'évènement inanimé (« processus énergétique ») et dérive de la physique. La base *Bios* regroupe les explications qui s'appuient sur « la matière physique des organismes animés » (gènes, système organique, cerveau). Le *Socius* comprend les explications en termes de relation de groupe et d'influences culturelles (« la sphère sociale »).

La dernière base, *Logos*, « qui ne se trouve pas *dans* la structure de l'expérience physique ou sociale », s'appuie sur une compréhension de la personne en termes d'organisation cognitive signifiante (« *meaning* »). Une organisation de l'expérience qui suggère un but, une intention :

*The final ground I have discerned in psychological theorizing is the Logos, which draws on the patterned order of experience to explain things according to processes like predication, personal construing, or mental acts in the Brentanoan sense. (p. 936)*

[Le *Logos* se trouve] *in the ever shifting patterns of meaningful relations that the physical and social structures take on in the conceptual processes of intelligence. Intellect and intelligence take Latin roots from perceiving or gathering relations among and between events, resulting in an understanding of meaningful patterns, enabling free-will choices among them, and so forth. The Logos is fundamental here. (p. 937)*

Nous soulignons que cette dernière base regroupe, lorsque nous complétons sa définition à partir de l'étude de la partie du texte qui présente des exemples de problèmes de fonds explicatifs, les explications psychologiques pures (« *purely psychological explanations* »), ainsi que le béhaviorisme de Skinner (1974) et de Tolman (1932/1967), la psychologie cognitive de Anderson (1990) et Watkins (1990), et la psychanalyse freudienne :

*It is my belief that Skinner was rejecting efforts to theorize on the basis of the Physicos-Bios in favor of the Logos and Socius. (p. 937)*

*Both of these theorists [Hull et Tolman] were framing explanations at the Bios level, although in truth it might be argued that Tolman permitted the Logos to ground his accounts at crucial points—a fact that Hull seems to have sensed. (p. 938)*

*In a book published seven years later, Anderson (1990) reversed his position and suggested that such paralleling of activated networks with brain structures was misguided; for the indefinite future, cognitive psychologists should not be pressured into “a premature insistence on neural fidelity” (p. 13) in their theorizing (for a similar attitude, see Watkins, 1990). (p. 938)*

Sous cette forme élargie, le fondement Logos correspond à une unité conceptuelle puisqu'il permet de regrouper sous une même idée les propositions de théoriciens associés aux principales approches en psychologie. Cette idée implicite commune étant que le Logos, qui se distingue de l'activité *dans* l'organisme et de la structure sociale (environnement), correspond à une activité relationnelle de la forme de vie entre elle (ex. : un humain) et son environnement.

### 5.2.2 L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie

Nous constatons dans le texte analysé les effets de l'intervention d'une idéologie. Premièrement, l'ordre métathéorique proposé par le théoricien est constitué de quatre concepts d'ordre ontothéologique. Les fonds sont des causes explicatives premières et indépendantes : « *But for now, I believe that psychology's complementarity should rely on these four grounds of equal stature, each capable of solitary application to any explication* » (p. 936). Deuxièmement, il identifie deux fois le sujet de la psychologie dès le premier paragraphe mais il ne lui accorde pas d'importance conceptuelle. Il ne le définit pas et varie les termes qui le représentent – les « êtres humains » et l'« expérience humaine » – :

*The reasons given for wanting to adopt complementarity stem primarily from the very complexity of our subject matter – human beings – as well as the inability we psychologists have to agree on a common ground on which to base our explanations. I do not think that any psychologist would deny that we have some rather deep schisms in our approaches to the study of human experience. (p. 933)*

Troisièmement, le théoricien fait intervenir le couple philosophique réalisme/idéalisme lorsqu'il défend l'adoption du principe de complémentarité à l'aide d'arguments de nature épistémologique : « *We know today that our grounds are not “out there” in the data but “in here” as assumptive frameworks* ». Enfin, Rychlak appuie au départ l'adoption du PC sur une analogie avec la physique : « *Complementarity is called for because these grounding assumptions [les quatre fonds en psychologie] are no more reconcilable than the wave-particle groundings of physics* » (p. 936).

### 5.2.3 L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention d'une idéologie

L'intérêt légitime dirige l'intervention de l'idéologie est d'établir pour la psychologie un ordre justificatif représentatif de l'ensemble des phénomènes psychologiques. Cet intérêt n'est pas explicite dans le texte à l'étude sous cette forme générale. Le théoricien cherche en particulier à ce que l'ordre métathéorique rende compte des phénomènes associés dans ce texte au Logos (sous sa forme téléologique) : « *My personal interests lie in writing theory based solely on the Logos [en italique dans le texte]. Allow me to set the other grounds aside for now and pursue an exclusively Logos [en italique dans le texte] formulation to see where it takes me* » (1994). Par contre, défendre l'adoption d'un principe de complémentarité sous-entend que Rychlak croit qu'une proposition d'ordre métathéorique en psychologie doit, pour être adéquate, représenter l'ensemble des phénomènes psychologiques.

Dans le texte à l'étude, l'intérêt par ailleurs légitime se déplace lorsque le théoricien cherche avec sa proposition d'ordre métathéorique à présenter une solution de rechange au réductionnisme (physiologique, déterministe et mécaniste) qu'il perçoit comme une menace directe à son champ de recherche (Logos) : « *Psychological complementarity does away with such reductive requirements* ». Ce déplacement des intérêts ouvre la porte à l'intervention d'une idéologie antiréductionniste dans l'établissement de la proposition d'ordre justificatif pour la psychologie et à la transformation du problème de l'unité conceptuelle en un faux dilemme réductionnisme/complémentarité. Le réductionnisme étant la position que le théoricien veut nous voir rejeter et la complémentarité celle qu'il tient à faire adopter au sommet de la hiérarchie des connaissances psychologiques.

#### 5.2.4 La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

Le premier effet de l'intervention d'une idéologie antiréductionniste est le changement du problème de l'unité conceptuelle de la psychologie pour celui de l'évaluation de la pertinence d'adopter un PC en psychologie. Le problème change de sens avant même d'être posé. L'absence d'accord entre les psychologues sur des fondements communs et la complexité du sujet d'étude ne forment plus les conditions auxquelles doit répondre l'unité conceptuelle, mais deviennent les raisons à la base de la justification de l'adoption de la complémentarité : « *The reasons given for wanting to adopt complementarity stem primarily from the very complexity of our subject matter – human beings – as well as the inability we psychologists have to agree on a common ground on which to base our explanations* » (p. 933). Le changement de problème au départ de la réflexion sur l'unité de la psychologie est confirmé par l'absence d'intérêt à identifier précisément et à définir le sujet de la psychologie : l'être humain.

Rychlak amorce la justification de l'adoption du PC en abordant l'évolution du « concept de complémentarité » dans les écrits de Bohr, afin de montrer l'endroit où il intervient dans les « explications théoriques d'un physicien » et d'introduire un « modèle alternatif de complémentarité pour la psychologie » (p. 933). La présentation de la thèse de Bohr sert à invalider les propositions d'ordre métathéorique mécanistes (ex. : physiologique, déterministe) en psychologie et à proposer comme solution de rechange l'adoption d'un principe de complémentarité : « *But what Bohr wanted to convey by his principle of complementarity was that at the subatomic level, physical nature per se can no longer be conceptualized in such Newtonian mechanistic terms* » (p. 933). Si en physique les théoriciens sont forcés par les résultats expérimentaux d'admettre les limites du déterminisme newtonien – son incapacité à rendre compte des phénomènes de la physique quantique –, les psychologues n'ont pas tous à l'adopter pour conceptualiser à la base les phénomènes psychologiques.

Le PC de Bohr est aussi utilisé, puisque cette thèse est associée par Rychlak au « phénoménalisme », pour imposer une vérité première reprise de Kant : que « l'esprit donne forme au départ à toutes les expériences (nouménales) » (p. 934). Cette affirmation reprise plus loin dans le texte devient pour Rychlak la solution au couple philosophique réalisme/idéalisme et le principal argument épistémologique en faveur de l'adoption du PC en psychologie.

Après avoir établi à partir du PC de Bohr les limites épistémologiques en physique de la mécanique newtonienne, Rychlak rapporte cette conception à la situation de la psychologie. Il le fait à partir de deux exemples de phénomènes psychologiques pour lesquels il serait possible de produire des explications indépendantes : mécanistes et non mécanistes (téléologiques). Ces exemples diffèrent du cas de la lumière en physique (onde/particule), car ils ne forcent pas les théoriciens en psychologie à adopter le PC puisque chacun des théoriciens peut continuer à considérer sa perspective

comme suffisante. Par contre, ces exemples suggèrent selon lui que la complémentarité doit s'inscrire – les résultats expérimentaux qui forceraient son adoption n'existant pas – comme un aspect fondamental des théories mises à l'épreuve des faits. Rychlak fait ainsi du PC un principe premier qui prend place au sommet de la hiérarchie des connaissances en psychologie et qui impose ses conditions à l'ordre métathéorique de la psychologie.

La justification de l'adoption du PC se poursuit à partir d'arguments épistémologiques. Le théoricien s'appuie sur les travaux de Kuhn (1970) pour souligner l'importance des paradigmes sur le travail théorique et l'interprétation des résultats de recherche. Ce constat sert à Rychlak à établir les limites du positivisme strict et à imposer une conception opposée tout aussi exclusive : « *Strict positivism, which held that meaning issue exclusively from below, from the preformed substrate of reality, is no longer confidently embraced by the majority of psychologists* » (p. 935). En opposition au positivisme strict, Rychlak avance à la suite de Kant que les fondements théoriques ne sont pas « à l'extérieur » dans les données, mais « à l'interne » en tant que cadre général de la pensée. Selon cette conception, puisque les fondements théoriques dépendent exclusivement du théoricien et qu'ils ne sont pas déterminés par la réalité, ceux-ci peuvent « varier significativement ». Pour Rychlak, si nous admettons cette variabilité qui dépend du concepteur dans l'établissement des paradigmes, nous devons reconnaître que nous n'avons aucun fondement absolu (dans le sens d'unité conceptuelle) sur lequel appuyer les théories psychologiques. De plus, nous pouvons concevoir l'alternative à la quête du fondement absolu associée à des tentatives de réduction : la complémentarité des fonds explicatifs en psychologie.

À l'étape suivante, Rychlak présente les fonds explicatifs qui sont pour lui complémentaires en psychologie et donc à la base des théories psychologiques. Ces fonds explicatifs correspondent à des principes d'ordre ontothéologique : premiers,

indépendants et irréductibles. De plus, à la place de tenter de montrer la pertinence de chacun des fonds explicatifs, le théoricien appuie l'adoption de sa typologie sur des exemples de « problèmes dans les fondements de la psychologie » (p. 937).

L'idéologie antiréductionniste intervient à plusieurs endroits dans la présentation et la justification de la typologie des fonds explicatifs afin de répondre aux intérêts de Rychlak. Premièrement, la partie du texte clairement délimitée qui présente des exemples justifiant l'adoption de la typologie des fonds explicatifs sert surtout à la critique du réductionnisme et plus particulièrement au réductionnisme de type physiologique :

*This is still the received view in psychology because it seems so plausible that people have brains (Bios) and that they are physical beings (Physikos) with electrochemical actions going on inside them. Who would be rash as to ignore such obvious facts in framing purely psychological explanations ? It is hard for the reductionist to accept a complementarity in which to avoid Bios accounts in favor of Logos accounts is not thereby to deny the validity of Bios accounts. (p. 937)*

Dans le même ordre d'idée, Rychlak justifie l'adoption de sa proposition à partir du problème du corps et de l'esprit qui se font attribuer à chacun un statut ontothéologique. Il élimine ainsi de ses considérations la *vie* comme base conceptuelle à la fois du corps humain et de l'esprit humain.

Deuxièmement, la typologie des fonds explicatifs correspond non pas à un ordre justificatif constitué de concepts en relation (bases et unité), mais à un ordre ontothéologique formé de principes premiers et mutuellement exclusifs qui assurent par principe que soient reconnus pour ce qu'ils sont : les phénomènes psychologiques étudiés par Rychlak. Une exigence à laquelle ne répondent pas les approches de type réductionniste, mécaniste ou physiologique. Enfin, la séparation fondamentale entre

l'activité physiologique et l'activité psychologique et leur statut conceptuel égal assure que le Logos ne soit pas réduit au Physikos-Bios :

*Logos is said to “emerge” from Bios, which means the latter is the causal grounding of the former. We are of course, back to the mind-body problem here in which, pari passu, mind “reduces” to body. Reduction and emergence are therefore opposite sides of the same coin. And when we flip this coin, it always “comes up Bios.” The Logos is never viewed as a fundamental ground; it is always the ground to be reduced to or to emerge from a supposedly “more basic” ground. I want to give Logos a primary and not such secondary status in psychological theorizing. (1994)*

#### 5.2.5 La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie

La proposition de Rychlak participe à la perpétuation du problème réel de l'unité de la psychologie. D'un point de vue général le théoricien situe adéquatement dans le système conceptuel, du moins sommairement, le problème de l'unité de la psychologie. Pour lui, celui-ci correspond à un problème de fondement, à un problème de cadre conceptuel dans lequel s'inscrivent les théories. Par contre, la proposition d'ordre métathéorique reproduit les deux limites conceptuelles de réduire le biologique au physiologique et ne pas reconnaître la *vie* comme une base conceptuelle de la psychologie.

Dans la proposition de Rychlak, le problème de la *vie* est posé, mais il n'est pas résolu. Le théoricien pose le problème de la *vie* lorsqu'il distingue le Physikos du Bios à partir de la distinction entre l'inanimé et l'animé :

*In psychology, when Clark Hull (1937, p. 2) argued that human behavior is merely a complication of the same factors that go to make up the actions of a raindrop, he was basing his explication on the Physikos [en italique*

dans le texte]. *At the most fundamental assumptive level, he recognized no difference between animate and inanimate substances in motion.* (p. 936)

Cette différence entre l'animé et inanimé n'est pas explicitée par Rychlak. De plus, la séparation qu'il impose entre le fondement Bios et Logos (entre le corps et l'esprit) provoque la réduction de l'activité du vivant à l'activité physiologique et l'empêche de reconnaître l'*animé* comme une base conceptuelle du sujet de la psychologie : « *The Logos is not to be found in [en italique dans le texte] the physical or the social structures of experience [...]* » (p. 936). Enfin, le sujet de la psychologie lorsqu'il est identifié par le théoricien dans le texte à l'étude est qualifié par un terme qui désigne une forme de vie animée (l'humain).

Au final, en établissant un ordre métathéorique pour la psychologie sur la base d'une idéologie antiréductionniste, Rychlak empêche la reconnaissance du concept de *vie* comme une base conceptuelle du sujet de la psychologie, comme une base conceptuelle commune aux idées de corps du vivant et d'esprit du vivant. Il perpétue ainsi les limites fondamentales en psychologie.

#### 5.2.6 La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie

Parce que la proposition de Rychlak est orientée en fonction d'une idéologie antiréductionniste, elle perpétue le blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie. Ce blocage est complet parce que Rychlak change dès le départ le sens général du problème et le transforme en un faux dilemme réductionnisme/complémentarité. Pourtant, le théoricien dispose de tous les éléments nécessaires pour fixer l'unité conceptuelle de la psychologie.

Tout d'abord, l'unité conceptuelle est identifiée. Donc, le problème de l'unité de la psychologie consiste essentiellement à définir clairement l'« expérience humaine ». Cette tâche nécessite que nous cherchions à signifier distinctement les deux notions et à comprendre les relations conceptuelles qu'elles ont entre elles.

Premier constat sur le sujet de la psychologie identifiée par Rychlak, la notion *d'humain* est plus générale que la notion *d'expérience*, puisqu'elle peut être utilisée pour qualifier d'autres phénomènes (ex. : le corps humain). Dans le même ordre d'idée, la notion *d'expérience* désigne quelque chose en rapport avec la notion *d'humain*. Puisque cette dernière est plus générale, la prochaine étape de notre démarche consistera à la définir.

Qu'est-ce qu'un humain? D'un point de vue général, l'expression *humain* désigne une catégorie précise de forme de vie. Dans ce contexte, la définition de *l'humain* nécessite qu'elle soit cohérente avec celle de la vie sous toutes ses formes. Alors, qu'est-ce que la *vie*? Pour Rychlak, la vie se distingue par son activité particulière : le vivant est animé. Son texte ne nous permet pas par contre de caractériser spécifiquement cette activité qui distingue le vivant du non-vivant. Pour le moment, *l'humain* correspond à une catégorie spécifique d'activité du vivant.

Après avoir précisé que le vivant se caractérise selon Rychlak par son activité, il nous reste à spécifier, pour établir l'unité conceptuelle de la psychologie, le sens de la notion *d'expérience* et la relation conceptuelle qu'elle a avec l'idée d'activité du vivant humain. À ces problèmes conceptuels, le texte à l'étude présente deux réponses différentes. Explicitement, le corps et l'esprit sont les deux sphères de l'expérience humaine : « *I have always considered Fechner (Hall, 1912) to be the real father of psychology, because he theorized—that these two spheres of human experience were of equal stature* » (p. 937). Cette première réponse est inadéquate, car elle ne rend pas compte de la relation qui lie d'un point de vue conceptuel le processus d'activité du vivant

humain (général) et l'expérience humaine (spécifique). Il fait ainsi du sujet de la psychologie un principe d'ordre ontothéologique.

Le texte de Rychlak offre une autre possibilité pour préciser la notion d'*expérience* : rester au plus près des phénomènes psychologiques décrits par le théoricien, et ainsi du système conceptuel. Ce qui correspond dans ce cas particulier à analyser la description des phénomènes psychologiques qui sont au coeur de ses intérêts de recherche (Logos) et à analyser les exemples de phénomènes psychologiques (et non ceux qui présentent des problèmes de fondements) contenus dans le texte de Rychlak.

D'un point de vue général, l'*expérience* dans une perspective Logos correspond à un processus et donc à une activité :

*The final ground I have discerned in psychological theorizing is the Logos, which draws on the patterned order of experience to explain things according to processes [général] like predication, personal construing, or mental acts in the Brentanoan sense [spécifique]. (p. 936)*

Les premiers exemples de phénomènes psychologiques (Brewer, 1974; Jones et Nisbett, 1971 voir p. 934) utilisés pour appuyer l'adoption du PC permettent aussi d'affirmer que ce processus correspond à une partie de l'activité humaine. Plus spécifiquement, ces deux exemples suggèrent que le sujet de la psychologie correspond à l'activité relationnelle d'une forme de vie humaine *comme un tout* avec son environnement. Dans le premier cas, il s'agit de sujets humains dans des situations de conditionnement classique et opérant, dans le second, de participants qui donnent leur interprétation d'une situation à laquelle ils ont pris part et d'observateurs qui estiment les causes des comportements des premiers, dans celle-ci. Dans les deux exemples, les humains sont considérés comme des touts (participant ou observateur) en relation active avec l'environnement. L'interprétation de ces exemples dans le sens de notre proposition d'unité conceptuelle est confirmée par l'analyse de la définition du Logos,

puisque ce fondement désigne une activité humaine se déroulant à la frontière entre la forme de vie (l'activité interne) et son environnement (structures sociales). De plus, l'intentionnalité (*purposive*) dans le sens de Brentano sous-entend une forme de vie en relation *comme un tout* avec son environnement. Par exemple, pour tenter de faire plaisir à sa femme Paulette dont c'est l'anniversaire (intention qui dirige le comportement), Michel se rend dans une pâtisserie pour acheter son gâteau préféré.

Puisque nous retrouvons dissimulés à travers la proposition de Rychlak les principaux éléments qui permettent de répondre au problème d'unité conceptuelle de la psychologie, nous concluons qu'elle participe à sa façon au blocage complet de la reconnaissance de l'ordre justificatif de la psychologie.

### 5.3 *What is Psychology About? Toward an Explicit Ontology*, de Stephen Yanchar et Jack Hill (2003)

Remarque préliminaire :

Dans le texte à l'étude, Yanchar et Hill utilisent en combinaison ou individuellement les notions de réductionnisme, positivisme, mécanisme, matérialisme, déterminisme et opérationnalisme. Ces notions qui se limitent à être nommées sans être définies ont en commun la caractéristique d'occuper la place du réductionnisme dans un couple philosophique réductionnisme/antiréductionnisme. Dans l'analyse qui suit, nous les avons considérées comme des synonymes qui désignent au niveau du sens commun une même philosophie de la science, bien que selon le contexte il fait plus de sens d'utiliser une notion par rapport à une autre.

### 5.3.1 Évaluation de la pertinence du texte analysé

Le texte de Yanchar et Hill représente un cas pertinent d'analyse pour tester notre hypothèse de recherche, car il traite du problème de l'unité de la psychologie au niveau le plus fondamental du système conceptuel, au niveau de l'ontologie. Plus précisément, il contient une formulation du problème de l'unité conceptuelle, l'identification du sujet de la psychologie (la vie mentale) et des conditions à respecter dans l'établissement d'une ontologie explicite pour la psychologie.

### 5.3.2 L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie

Nous constatons dans le texte analysé les effets de l'intervention d'une idéologie philosophique. Premièrement, la philosophie dans la proposition de Yanchar et Hill est placée au sommet de la hiérarchie des connaissances psychologiques. Pour eux, la science n'est jamais divorcée de la philosophie :

*Aside from referring to the four problems discussed earlier, we contend that science is never divorced from philosophy, and that it would be a paramount mistake to ignore, no matter how complex, the crucial philosophical assumptions that underwrite our scientific practices. (p. 24)*

Nous avons aussi observé que les théoriciens attribuent au sujet de la psychologie un caractère ontothéologique pour éviter qu'il puisse être assujéti à des niveaux de descriptions et d'explications non psychologiques : « *Hence, we are arguing that we must begin our explication of ontology at the level of mental life per se (not allowing it to be reduced to biology, overt behavior, or social categories) and that we should pursue this explanation as a self-founding discipline (Giorgi, 1985).* » (p. 23)

De plus, ils ne font pas de distinction entre le biologique et le physiologique :

*–for example, it might suggest that we need not assume a biological reductionism merely because some other fairly successful sciences deal with physical processes (e.g., biology, chemistry). (p. 25)*

*Nonetheless, we are compelled by philosophical argumentation and common experience that suggest that there may be more to human existence than biology and chemistry on the one hand [...] (p. 21)*

*A sophisticated defense of mental life, in light of reductive materialist arguments, goes beyond the scope of this article. However, detailed arguments opposed to various kinds of biological reductionism have been proposed by thinkers such as Davidson (1980), [...] (p. 21)*

### 5.3.3 L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention de l'idéologie

L'intérêt légitime dirige l'intervention de l'idéologie est à terme d'établir pour la psychologie un ordre justificatif (ontologie) explicite : « *Although we cannot anticipate all questions that may be asked in regard to our position, we hope that answers to these questions provide a clear sense of why an explicit ontology may be an important result of our scholarly efforts* » (p. 24).

Dans le texte à l'étude, l'intérêt par ailleurs légitime se déplace lorsque les théoriciens cherchent à s'opposer aux différents types de positivisme en psychologie qu'ils perçoivent comme une menace à la reconnaissance pour elle-même de la vie mentale :

*This article also suggests three metatheoretical assumptions based on the thinking of William James that would allow for the establishment entities per se to be studied without the threat of biological or other kinds of reductionism. (p. 11)*

*To be clear, we are here referring to mental life as mental life [en italique dans le texte] and not necessarily mental life as transformed and marginalized—via operationism, reductionism, and behavioralism—in such a way that it loses its original character or richness of meaning. (p. 21)*

Plus précisément, les théoriciens tiennent à ce que l'unité conceptuelle rende compte des mêmes phénomènes psychologiques que Rychlak (1994), l'« expérience humaine » et l'« intentionnalité » : *such as intentionality, agency, morality, spirituality, the phenomenological essence of experience, the propositional attitudes, and other related phenomena* » (p. 12).

#### 5.3.4 La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

Les premiers effets perceptibles de l'intervention d'une idéologie antiréductionniste dans la formulation du problème de l'unité sont d'admettre le sujet de la psychologie comme étant un principe premier et de remplacer l'examen critique qui permet de spécifier les caractéristiques particulières en psychologie du problème à l'étude, par une analyse critique de l'idéologie positiviste en psychologie. En raison de ces effets, le problème scientifique d'ordre justificatif se trouve transformé en un problème d'ordre ontothéologique.

L'adoption que le sujet de la psychologie correspond à un principe premier empêche les théoriciens de considérer des éléments conceptuels communs qui seraient des bases de l'unité conceptuelle de la psychologie. Ils réduisent ainsi la tâche d'établir une ontologie explicite pour la psychologie à la détermination de son sujet, à la fixation d'un principe absolu. Cette réduction est présente en particulier lorsque les théoriciens traitent d'un point de vue historique du manque d'ontologie explicite en psychologie. Dans cette partie du texte, le problème est introduit comme un manque d'accord sur le sujet d'étude de la psychologie entre les premiers théoriciens (« Freud, Titchener, Watson, Wertheimer, et James ») : « *The reluctance of contemporary psychology to establish an explicit statement regarding what it assumes to be legitimate subject*

*matter would seem to be an extension of the difficulty experienced by early psychologists in coming to agreement over this same topic » (p. 13).*

Quant à la transformation de l'examen critique de l'ontologie en psychologie par celui des idéologies réductionnistes (ex. : matérialiste, déterministe et mécaniste), nous le constatons particulièrement d'une part dans la partie du texte que nous venons d'aborder. Dans celle-ci, les théoriciens passent directement de la reconnaissance du manque d'accord sur le sujet d'étude durant les débuts de la psychologie, à celle que les plus importantes écoles théoriques en psychologie (« particulièrement aux États-Unis ») sont unies vaguement par une idéologie philosophique implicite « mécaniste » ou « positiviste ». Une idéologie à laquelle s'opposent plusieurs théoriciens :

*Despite this underlying commonality among some approaches [béhaviorisme, néobéhaviorisme et cognitive], however, many theorists of schools of thought that did not (or do not) share these commitments (e.g., Giorgi, 1970; Kohler, 1947, pp. 100-135; May, 1958; Rogers, 1964; Stephenson, 1953; van Kaam, 1966). (p. 14)*

Mais surtout, nous l'avons constaté lorsque Yanchar et Hill identifient clairement la nécessité de faire l'analyse critique de l'ontologie en psychologie, alors qu'en réalité celle-ci va se limiter dans la suite du texte à une critique de l'idéologie réductionniste :

*This neglect of more specific ontological concerns, by design or otherwise, has left much of the discipline with only a default ontology that, we argue, requires serious critical examination. (p. 12)*

*much of psychology seems to have implicitly adopted the customary ontology of this methodological position—material substance. (p. 15)*

L'adoption de la conception matérialiste du biologique constitue le dernier effet principal de l'intervention d'une idéologie antiréductionnisme et antimécaniste dans la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie. Cet effet découle

directement des deux premiers et produit une répétition du couple philosophique corps/esprit. Pour les théoriciens, la réponse au couple repose du côté de l'« esprit », du « mental » : « *Hence, we are arguing that we must begin our explication of ontology at the level of mental life per se (not allowing it to be reduced to biology, overt behavior, or social categories) and that we should pursue this explanation as a self-founding discipline (Giorgi, 1985)* » (p. 23).

### 5.3.5 La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie

La formulation de Yanchar et Hill du problème de l'unité participe à la perpétuation du problème réel.

Tout d'abord, les théoriciens incluent dans leur conception du problème de l'ontologie une conception matérialiste du biologique qu'ils opposent à une conception non matérielle du mental : « *Third, some may argue that the study of human behavior and mental life is made unnecessarily complex and ambiguous when nonmaterial substances such as mental phenomena are taken to be fundamental* » (p. 25). Sous cette forme, le biologique devient d'un point de vue conceptuel moins fondamental que la *vie mentale* qui est première : « *This not to reject the undeniably biological, behavioral, and social correlates of mental life, but it is to allow the multifactored nature of the mind to be studied in its own right, without being subsumed by nonpsychological levels of description or explanation* » (p. 23) (voir aussi l'extrait à l'étape deux de l'analyse, de la p. 23).

De plus, lorsque les théoriciens identifient l'unité conceptuelle de la psychologie, ils utilisent souvent deux termes dont l'un d'entre eux fait référence directement à la *vie*, la « *vie mentale* », ou indirectement par l'entremise d'une forme particulière de *vie* : l'« *expérience humaine* ». Par contre, la signification du mot « *vie* », dans « *vie*

mentale », ne fait l'objet d'aucune attention. Les théoriciens précisent seulement que le mental se distingue des substances matérielles et qu'une fois celui-ci explicité, il doit permettre de rendre compte de manière générale des phénomènes plus particuliers comme l'expérience humaine et l'intentionnalité. Nous concluons de ce constat que Yanchar et Hill reproduisent la limitation conceptuelle de ne pas reconnaître la *vie* comme une base conceptuelle de la psychologie.

Parce qu'ils imposent une conception matérialiste du biologique et qu'ils ne reconnaissent pas la *vie* comme une base conceptuelle malgré sa présence dans l'expression principale utilisée pour désigner le sujet de la psychologie, nous concluons à la reproduction du problème réel à travers la formulation proposée dans le texte à l'étude. Cette reproduction semble être un effet direct de l'intervention d'une idéologie antipositiviste (déterministe et matérialiste). Dans le premier cas, en raison de l'adoption de la conception du matérialisme physiologique qu'il critique par ailleurs dans le contexte du problème de l'unité de la psychologie. Et dans le second cas, par l'accent mis sur la distinction fondamentale entre substance mentale et substance physiologique au détriment d'un éclaircissement de la signification du mot « *vie* ».

#### 5.3.6 La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie

Dans le texte à l'étude, les éléments de réponse au problème de l'unité de la psychologie ne sont pas assez développés pour que nous puissions confirmer le blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle que nous proposons. Par exemple, et contrairement à la conception de Rychlak, le concept de biologique (*Bios*) n'est pas suffisamment élaboré pour permettre de le distinguer du chimicophysique (*Physikos*). De plus, le texte ne contient aucun exemple de phénomènes psychologiques. Des exemples qui nous auraient permis de confirmer ou d'infirmer que le sujet de la psychologie correspond à l'activité relationnelle d'une forme de *vie comme un tout* avec

son environnement. Nous soulignons tout de même que porter attention au mot *vie* dans « vie mentale » renvoie nécessairement au biologique (physiologique) et fait du problème de l'unité conceptuelle un problème qui implique trois concepts à rendre cohérents : l'activité physiologique du système nerveux (p. 12 et 21), la vie dans ce qu'elle a de général et le psychologique (mental) qui doit rendre compte de l'ensemble des phénomènes psychologiques.

#### 5.4 La psychologie est durablement duale, de Jean-François Le Ny (1999)

Remarque préliminaire :

Le texte de Le Ny, *La psychologie durablement duale*, a été publié dans le cadre d'un numéro spécial du *Bulletin de psychologie* qui avait pour thème l'unité de la psychologie (1999). Le théoricien cognitiviste développe dans cet article la question de l'unité de la psychologie à partir de deux analyses différentes : « un brin d'histoire et de sociologie de surface de la psychologie et des psychologues »; et « une esquisse d'analyse de fond ». Ces analyses permettent au théoricien « de pointer des oppositions profondes entre deux psychologies ». Deux psychologies qui sont différentes tant dans le réel social que dans le réel théorique.

##### 5.4.1 Évaluation de la pertinence du texte analysé

Le texte de Le Ny représente un cas pertinent d'analyse pour tester notre hypothèse de recherche, car il contient une proposition d'ordre métathéorique pour la psychologie. Le théoricien y défend une conception dualiste renouvelée et renforcée de l'ordre métathéorique de la psychologie :

La conclusion, je l'ai déjà livrée dans mon titre : elle invitera à renoncer au mythe de l'unité et à accepter l'idée d'une psychologie duale, et cela sous plusieurs types d'analyse. Mais elle soulignera aussi que cette situation n'est pas grave, et que nous pouvons l'assumer paisiblement, pour le bien de tous. (p. 273)

La psychologie 1, dont la conception s'« oppose » d'un point de vue épistémologique à celle de la psychologie 2, désigne la psychologie du sens commun et la psychologie clinique sous ses deux formes, professionnelle et académique, auxquelles s'ajoute aussi la théorie cognitive des attitudes propositionnelles des philosophes de l'esprit et les contributions d'un certain nombre de grands philosophes et d'écrivains. Le théoricien précise que la psychanalyse trouve sa place dans cet ensemble : « On peut y [psychologie 1] ajouter, pour la période contemporaine, la psychanalyse » (p. 276). La psychologie 2 regroupe plusieurs « formes » de psychologie : générale, différentielle, du développement, sociale, du travail, de l'éducation, « etc. », et l'approche de la psychologie cognitive, mais elle exclut celle du béhaviorisme :

Mais peut-on dire qu'il y ait un cheminement des deux psychologies l'une vers l'autre? En dépit de ce qu'aurait pu permettre la révision notionnelle qu'a été l'abandon du béhaviorisme théorique en psychologie 2, ce qui s'exprime notamment par la reviviscence de concepts comme « esprit » ou activité « mentale », ce ne me semble pas être le cas. (p. 275)

#### 5.4.2 L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie

Nous constatons dans le texte analysé les effets de l'intervention d'une idéologie. Premièrement, Le Ny appuie ses conceptions sur la philosophie de l'« esprit contemporaine » et place ainsi la philosophie au sommet de la hiérarchie des connaissances psychologiques. De plus, la première idée empruntée à cette philosophie impose le *psychisme* comme un principe autojustificatif à la psychologie : « la première est qu'il existe une seule sorte de réalité, une activité qui constitue le psychisme, ou si l'on veut l'esprit humain, [...] » (p. 276).

Deuxièmement, puisque le *psychisme* d'un point de vue conceptuel est unique et premier, une grande partie du problème d'unité de la psychologie correspond à le définir clairement, mais le concept ne fait l'objet d'aucune attention et il n'est pas défini dans le texte. Le théoricien précise seulement que nous disposons de trois modes de descriptions de cette réalité qui sont aussi irréductibles. Voici l'extrait suivant celui que nous venons de citer au paragraphe précédent : « la seconde est que nous avons plusieurs modes de descriptions de cette réalité – différents « points de vue », mais non subjectifs –, dont deux sont psychologiques, et le troisième neurobiologique » (p. 276). L'attention qui devrait être dévolue au concept de *psychisme* est détournée au profit de la justification des différences fondamentales entre la psychologie 1 et la psychologie 2.

Troisièmement, sous sa forme finale, le problème d'harmonie logique de la psychologie et sa complexité sont réduits à un faux dilemme réductionnisme/antiréductionnisme. Soit nous choisissons l'hypothèse de l'unification future par la réduction de la psychologie 1 à la psychologie 2 grâce aux progrès de la *recherche* (le « mythe de l'unité »), soit nous adoptons l'hypothèse de la dualité durable de Le Ny :

Cette façon de voir [dualiste] mérite d'être confrontée à celle de l'unité de la psychologie et notamment, au point de vue selon lequel on pourrait dissoudre peu à peu la psychologie 1 dans la psychologie 2 (p. 276)

À l'inverse, ceux qui pratiquent la psychologie 2 aimeraient bien que les choses se passent ainsi, et, en général, ils croient que les progrès de la recherche y conduiront. (p. 275)

Dès lors, sans adopter de façon définitive l'hypothèse pessimiste de Davidson, qui implique que la dualité va persister toujours, je reste convaincu qu'elle sera durable et que l'autre hypothèse, qui n'est pas celle de l'unité actuelle, nous avons vu qu'elle n'existe pas, mais celle de l'unification future ne renferme rien d'autre qu'une simple utopie. (p. 279)

En formulant le problème de l'unité de la psychologie sous la forme d'un faux dilemme, Le Ny fixe sa formulation dans la généralité et non en fonction du système conceptuel où l'unité de la psychologie doit s'inscrire.

Enfin, les deux analyses présentées pour justifier la conception de Le Ny possèdent les caractéristiques des exemples de type philosophique, puisqu'ils sont construits afin de nous convaincre de renoncer au mythe de l'unité et à accepter l'idée d'une psychologie duale. Ces analyses sont aussi dépourvues du pouvoir de permettre la remise en question de la dualité, puisqu'il impose ses divisions et ses critères pour juger de la pertinence de ses conclusions.

Dans la première analyse, le théoricien ne fait que développer la division « familière » entre clinique et science. Pourtant, et contrairement à la psychologie clinique qui « porte de manière préférentielle sur des phénomènes de type affectif/motivationnel » (p. 275), donc sur un domaine spécifique, la psychologie à visée scientifique regroupe de multiples domaines de recherches et d'applications : « Mais la psychologie de terrain de même orientation, psychologie du travail et ergonomie, psychologie scolaire et de l'enseignement, etc., progressent » (p. 275). Dans ce contexte, la conception que les jeunes psychologues continuent à se ranger, « non seulement professionnellement, mais aussi idéologiquement, dans l'une des catégories 1 ou 2 » et « qu'ils acceptent en général un notable degré de rejet et d'incompétence concernant l'autre psychologie » (p. 274) apparaît grossière, puisque dans la réalité les champs de spécialités et d'applications sont beaucoup plus nombreux. Surtout, les spécialistes de la psychologie de l'éducation ne sont pas nécessairement aussi des spécialistes de neurobiologie, de psychologie cognitive élémentaire ou de psychologie du travail et acceptent un notable degré d'incompétence dans ces autres matières.

Dans la deuxième analyse, le théoricien pour réaliser sa comparaison réduit la psychologie 2 à la psychologie cognitive sous une forme qui confirme les préconceptions du théoricien : « La psychologie 2, quant à elle, tente de remonter par une démarche abductive, à une description des processus cognitifs, et elle utilise des termes théoriques d'une tout autre sorte, tels que « saisir » (de l'information), la « traiter », la « coder », « activer » (une représentation), [...], « discriminer » ou « apparier » (des représentations), « décider » (cognitivement) » (p. 277). Ce choix assure au théoricien une division claire entre la psychologie 1 et 2 et ne le force nullement à remettre en question sa conception d'une psychologie duale. Mais, pour ne prendre que le premier critère, le mode de descriptions des faits, si nous choisissons au lieu de la psychologie cognitive les travaux sur les schèmes de l'attachement de Ainsworth (Bretherton, 1992) qui appartiennent à la psychologie 2 – puisqu'ils font partie de la psychologie du développement classée dans la psychologie scientifique par Le Ny et sont le résultat de recherche en laboratoire – la division entre les deux psychologies ne tient plus, car dans ces travaux on y fait référence à des descriptions concrètes d'évènements de la vie courante – une mère (ou le donneur de soin principal) qui laisse seul dans une pièce son jeune enfant ou la rencontre de celui-ci avec une personne étrangère – et des états mentaux – la curiosité (il regarde l'étranger), la peur (il se cache derrière sa mère à l'arrivée de l'étranger) ou la détresse (il pleure et crie à la suite du départ de la pièce de sa mère) – qui caractérisent les descriptions de la psychologie 1 :

On le voit clairement dans le vocabulaire. La psychologie 1 utilise des descriptions concrètes d'évènements de la vie courante et d'états mentaux rapportés par les sujets, en vue de chercher ultérieurement à les expliquer, elle le fait dans le cadre des concepts légués par le langage et notamment par ses verbes (6) : [...] (p. 277)

### 5.4.3 L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention de l'idéologie

À l'intérêt de doter la psychologie d'un ordre métathéorique adéquat, nous avons constaté que le théoricien surimpose deux autres intérêts : éviter la réduction de la psychologie 1 à la psychologie 2 et rendre explicite la légitimité épistémique de la première (clinique) : « Mais aujourd'hui, les deux psychologies ont une existence de fait largement autonome, et surtout elles fonctionnent sur des critères [épistémiques] foncièrement différents. Mon opinion est qu'il vaudrait mieux par ailleurs rendre explicite ce qui est implicite » (p. 274). L'extrait suivant montre que le théoricien s'oppose à une réduction de la psychologie 1 avec sa position dualiste de la psychologie: « Cette façon de voir [dualiste] mérite d'être confrontée à celle de l'unité de la psychologie et notamment, au point de vue selon lequel on pourrait dissoudre peu à peu la psychologie 1 dans la psychologie 2 » (p. 276).

Nous appuyons, au départ, nos conclusions au sujet de la présence d'un intérêt à rendre la légitimité épistémique de la psychologie clinique explicite, sur une affirmation de Le Ny à propos de l'organisation des études en psychologie. Cette proposition suggère que la psychologie clinique serait dépourvue de caution scientifique explicite : « Cette version de l'« unité de la psychologie » comme *modus vivendi* n'est parfois pas très éloignée, soyons franc, d'une pratique de l'« arrangement » tu me donnes une caution scientifique, je te donne mes effectifs » (p. 274). Cet autre extrait du texte rend aussi compte des préoccupations du théoricien, au sujet de la légitimité épistémique de la psychologie 1 : « J'ai utilisé ici « psychologie à visée scientifique » pour éviter « psychologie scientifique » tout court, une expression qui peut irriter certains par une sorte d'outrecuidance due à des connotations excessivement triomphalistes » (p. 274).

Cet autre extrait, qui fait partie de l'introduction de la seconde analyse, nous permet de montrer l'importance accordée par Le Ny à la justification de l'existence de deux psychologies irréductibles et épistémiquement légitimes :

Je laisserai totalement de côté la troisième approche [neurobiologique], mais je m'attacherai à montrer que se trouve en germe dans les deux premières une justification de l'existence de deux psychologies, distinctes autrement que par malentendu ou par contingence, l'une et l'autre épistémiquement légitimes, c'est-à-dire susceptibles d'être fondées sous l'angle de la connaissance par de très bonnes et profondes raisons, deux modes de description qui ne sont pas réductibles l'une à l'autre, et cela pour bien longtemps, disons des décennies au moins. (p. 276)

Cette justification de l'existence de deux psychologies distinctes à partir de considérations épistémologiques comble par le fait même de sa réalisation le manque de caution scientifique de la psychologie clinique.

Au sujet de la présence d'intérêts supplémentaires, nous concluons que les préoccupations sur l'unité de la psychologie de Le Ny s'accompagnent de deux autres intérêts fortement liés : éviter la réduction de la psychologie 1 à la psychologie 2 et rendre explicite la légitimité épistémologique de la première.

#### 5.4.4 La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

Le premier effet de l'intervention d'une idéologie antiréductionniste est le remplacement du problème de l'unité conceptuelle de la psychologie par celui de l'évaluation de la pertinence d'adopter une conception dualiste. Le problème change ainsi de sens avant même d'être posé. Le théoricien reconnaît dans une certaine mesure le problème général d'unité, c'est-à-dire le problème de fragmentation des connaissances dans un contexte de multiplication des spécialités : « la diversification

et le morcèlement du champ occupé par la psychologie, [...], n'en font pas de façon évidente un domaine dont l'amplitude et la difficulté seraient supérieures à ceux d'autres champs de savoirs, ou d'activités liées au savoir » (p. 273). Le problème d'unité peut ainsi se présenter au sein d'autres disciplines (ex. : biologie, médecine, économie), par contre il ajoute à ces énoncés que dans le cas spécifique de la psychologie, le problème ne se pose « nullement dans les mêmes termes ». La psychologie ferait « exception ». Le problème de l'unité ne se pose pas en termes de diversité théorique : « Plus que de diversité. Il s'agit chez nous de césure entre deux façons de penser et d'exercer la psychologie » (p. 274). L'idéologie antiréductionniste intervient dans la formulation du problème de l'unité pour surimposer à la diversité théorique en psychologie une dualité fondamentale : la psychologie 1 et la psychologie 2.

En changeant les termes du problème dès le début de son exposé, le théoricien remplace celui de réussir à rassembler sous une même idée un ensemble diversifié de connaissances par un autre qui se présente sous la forme d'un dilemme entre l'utopie de l'unité par la science et la dualité de la psychologie. Dans la conception de Le Ny, le concept d'unité fondamentale change de sens pour correspondre à l'absence de différence :

Ce qui nous intéresse en effet dans cette seconde partie [l'analyse de la distance épistémologique], ce sont les différences « profondes » qui existent entre 1 et 2 : si ce qui est commun ou similaire en eux l'emporte, alors cela assure l'unité fondamentale de la psychologie. Sinon, nous devons nous en tenir à la dualité. (p. 277)

Le changement de problème au départ de la réflexion sur l'unité de la psychologie est confirmé par l'absence d'intérêt dans la suite du texte à définir l'unité conceptuelle de la psychologie (le « psychisme ») et à établir une signification précise au terme d'« humain » qui lui est associé (l'« esprit humain »).

Dans la suite du texte, Le Ny utilise deux analyses qui lui permettent de court-circuiter l'examen du système conceptuel de la psychologie. La première est de nature historique et sociologique, alors que la seconde est articulée autour de quatre critères épistémiques. Dans sa première analyse, Le Ny fixe simultanément la formulation du problème et sa résolution à partir d'une opposition « familière » en psychologie, entre science et clinique :

Cette différence conceptuelle définit ce que j'appellerai désormais, pour garder à mon propos autant d'objectivité que j'en suis capable, la « psychologie 1 » et la « psychologie 2 ». J'essaierai de les caractériser de façon un peu plus approfondie et plus exacte dans ma seconde partie. Pour l'instant, le lecteur pourra interpréter en première approximation la première expression comme correspondant à la « psychologie clinique », au sens commun du terme, et la seconde à la « psychologie à visée scientifique », [...], opposition familière dans les termes d'aujourd'hui. (p. 274)

La situation de fait depuis plusieurs décennies, c'est en effet, au moins un débat, toujours une compétition, au pire une totale ignorance mutuelle, voire une hostilité déclarée, entre cette « psychologie 1 » et cette « psychologie 2 ». Comme les porteurs de l'une et l'autre sont des gens ordinaires, qui *ont* aussi une psychologie, cette situation générale peut se concrétiser selon l'état du terrain et le caractère des protagonistes, en lieu de coopération ou en champ de bataille, avec des extrémistes et des intégristes dans les deux camps. (p. 274)

D'autre part, Le Ny fixe, dans sa seconde analyse, le problème de l'unité de la psychologie dans un cadre épistémologique. L'analyse critique de l'ordre justificatif des principales approches en psychologie est remplacée par une analyse épistémologique de la « distance épistémique » à partir de quatre critères : le mode de description des faits, la place accordée à la conscience et à l'intentionnalité, la recherche de la causalité et la méthodologie. Nous soulignons qu'en plus de remplacer l'analyse du système conceptuel par un travail épistémologique, il ne justifie pas ce choix ou celui des critères sur lesquels il base son analyse : pourquoi ces critères en particulier?

Parce qu'il pose le problème sous la forme d'un faux dilemme – utopie de l'unité par la science/dualité – et qu'il remplace l'analyse du système conceptuel par une analyse sociologique et une analyse épistémique, nous concluons qu'une idéologie antiréductionniste intervient pour fixer le problème de l'unité de la psychologie en tenant peu compte du système conceptuel dans lequel il s'inscrit.

#### 5.4.5 La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie

La conception de Le Ny de la dualité fondamentale de la psychologie perpétue la limitation fondamentale de ne pas reconnaître le concept général de *vie* comme une base conceptuelle de la psychologie. Cette reconnaissance est impossible, car le principe structurant l'ensemble de la psychologie, le *psychisme*, est un principe d'ordre ontothéologique. Il est premier, il n'a donc pas de base conceptuelle. Cette absence de reconnaissance est confirmée par l'absence d'intérêt pour la signification du terme d'*humain* dans la seconde expression utilisée par le théoricien pour désigner le principe premier en psychologie : *l'esprit humain*.

Le texte à l'étude contient très peu de références au biologique. Dans ce contexte, nous manquons de données pour conclure clairement à la perpétuation de sa réduction au physiologique. Le biologique associé au système neuronal apparaît dans le texte comme une des trois approches en psychologie : l'approche « neurobiologique ». Cette approche se voit par contre immédiatement exclue des préoccupations du théoricien. Le terme sert aussi à désigner un domaine scientifique parmi d'autres (ex. : physico-chimie, économie) dans des comparaisons avec la situation de la psychologie. Dans ces deux occasions (p. 273 et 276), le champ d'application de la biologie ou son sujet d'étude ne sont pas précisés. Au final, même si nous constatons une association entre le biologique et le système neuronal, nous considérons que nous ne disposons pas des preuves nécessaires pour conclure à la perpétuation à travers la conception de Le Ny

au niveau de l'ordre métathéorique de la psychologie, de la réduction du biologique au physiologique.

#### 5.4.6 La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie

Puisqu'il contient plusieurs éléments conceptuels qui permettent d'identifier comme l'unité conceptuelle de la psychologie l'activité *comme un tout* d'une forme de vie avec son environnement, nous concluons que la conception duale de la psychologie de Le Ny bloque sa reconnaissance.

Nos conclusions sont basées en premier lieu sur l'analyse de l'extrait où Le Ny présente le *psychisme* comme le concept fondamental en psychologie : « la première est qu'il existe une seule sorte de réalité, une activité qui constitue le psychisme, ou si l'on veut l'esprit humain, [...] » (p. 276). Dans cet extrait, le *psychisme* correspond à une activité et il est lié à *l'humain*. Puisqu'il est évident que cette activité associée en partie à l'activité d'un organe en particulier – l'approche neurobiologique –, et que les humains ne sont pas les seuls à avoir la capacité cognitive à traiter de l'information ou à activer des représentations, le psychisme d'un point de vue général désigne un type d'activité particulière de la vie des formes comme celle de l'humain qui ont un système nerveux.

D'autre part, nous appuyons la confirmation que l'unité conceptuelle de la psychologie correspond à l'activité relationnelle *comme un tout* de l'organisme avec son environnement, sur l'analyse de deux séries d'exemples présents dans la seconde analyse de Le Ny. La première est constituée de deux exemples d'« événements délictueux » :

Un exemple typique peut être cherché à propos des événements délictueux : « A (un homme) a tiré au revolver sur B (une femme) », constitue le thème, découvert dans la chronique du temps, de ce qui deviendra « Le Rouge et

le Noir ». [...] Si l'on veut faire plus moderne, on peut évoquer un exemple délictueux d'aujourd'hui, parmi les non sanglants, susceptible de susciter à la fois des « pourquoi » populaires et l'intervention d'un psychologue professionnel : « Y (un adolescent) à mis le feu à la voiture de Z, son professeur. (p. 278)

Dans les deux cas, le théoricien présente une activité relationnelle entre une forme de vie considérée *comme un tout* (homme, adolescent) et son environnement (la femme et la voiture de son professeur).

La seconde série d'exemples présente des phénomènes de « représentation » :

Considérons par exemple, la description de telle perception d'un individu comme – la vue de la veste de son père dont la couleur lui évoque ...etc. », ou celle du but de telle action comme étant de « reproduire un moment d'une situation passée qui avait été ressentie par lui comme particulièrement agréable. (p. 278)

Encore une fois, ces deux exemples sous-entendent une activité relationnelle entre une forme de vie considérée *comme un tout* et son environnement : l'enfant qui voit la veste de son père ou la personne qui se rend dans un lieu précis ou cherche à revoir un individu pour tenter de reproduire un moment d'une situation passée.

5.5 *The Nature and Limits of Psychological Knowledge : Lessons of a Century qua “Science”*, de Sigmund Koch (1981)

Remarque préliminaire :

Ce texte reprend le discours présidentiel du 3 septembre 1979 au colloque de l'association américaine de psychologie (APA) aux divisions de psychologie générale (1) et de psychologie philosophique (24).

5.5.1 Évaluation de la pertinence du texte analysé

Le texte de Koch représente un cas pertinent d'analyse pour tester notre hypothèse de recherche, car il contient une proposition d'ordre métathéorique pour la psychologie. Dans cette conception, la psychologie est fondamentalement incohérente : « *My position suggests that the non cohesiveness of psychology finally be acknowledged by replacing it with some such locution as “the psychological studies,”* » (p. 268). Ces différents domaines d'étude ont des affinités avec l'un des deux différents modes généraux et historiques d'acquisition de connaissances (la science et les humanités) :

*Because of the immense range of the psychological studies, different areas of study will not only require different (and contextually opposite) methods but will bear affinities to different members of the broad groupings of inquiry as historically conceived. Fields like sensory and biological psychology may certainly be regarded as solidly within the family of the biological and, in some reaches, natural sciences. But psychologists must finally accept the circumstance that extensive and important sectors of psychological study require modes of inquiry rather more like those of the humanities than the sciences. (p. 269)*

Au final, Koch propose aux psychologues l'adoption d'un ordre métathéorique fondamentalement incohérent, car il est constitué de deux paradigmes incompatibles : celui des sciences naturelles ou expérimentales et celui des humanités.

### 5.5.2 L'identification des effets de l'intervention d'une idéologie

Nous constatons dans le texte analysé les effets de l'intervention d'une idéologie. Premièrement, dans la proposition de Koch, la philosophie est placée au sommet de la hiérarchie des connaissances psychologiques :

*Psychology is necessarily the most philosophy-sensitive discipline in the entire gamut of disciplines that claim empirical status. We cannot discriminate a so-called variable, pose a research question, choose or invent a method, project a theory, stipulate a psychotechnology, without making strong presumptions of philosophical cast about the nature of our human subject matter—presumptions that can be ordered to age-old contexts of philosophical discussion. (p. 267)*

Dans cette conception, la psychologie dans son ensemble s'appuie sur des fondements qui proviennent de la philosophie. Cette relation entre la philosophie et la psychologie est justifiée, au moins en partie, par le constat que la psychologie expérimentale malgré ses prétentions d'indépendance repose sur une idéologie philosophique, le « scientisme » (p. 264), qui impose son « a-ontologie » et son « fétichisme de la méthode » (p. 260) à l'étude du sujet de la psychologie : « *I have tried to show the dependance of behaviorist epistemology on philosophies of science that had begun to crumble even before psychologists borrowed their authority* » (p. 260).

Deuxièmement, le théoricien fait intervenir dans son texte à plusieurs reprises et sous différentes formes le couple philosophique réalisme/idéalisme : corps/esprit (p. 262); objet/sujet (p. 266); prédiction et contrôle/anomal (p. 266); relatif à la réalité (dans le

sens du positivisme ou de l'empirisme)/relatif au concepteur (p. 268); science/humanité (p. 269).

Nous observons aussi clairement dès le début du texte un déplacement du problème de l'unité conceptuelle vers des considérations épistémologiques. Plus précisément, le théoricien cherche avec sa proposition à répondre à deux questions (« la psychologie – réduite à la psychologie expérimentale – est-elle indépendante de la philosophie? » et « son domaine réel (non réduit) correspond-il à celui d'une science? ) : « *I shall ask whether, after the century long march of psychology under the banner of “independent, experimental science,” the field actually is (a) **independent** and (b) a **science*** [en italique dans le texte] » (p. 258). Ce sont les réponses à ces questions qui mènent le théoricien à la proposition d'une psychologie fondamentalement duale. Le déplacement du problème de l'unité conceptuelle de la psychologie est confirmé par le fait que Koch n'accorde aucune attention aux notions qu'il utilise pour désigner le sujet de la psychologie :

*units of psychological activity, (p. 263)*

*the nature of our human subject matter [...] (p. 267)*

*On an a priori basis, nothing so awesome as the total domain comprised by the functioning of all organisms (not to mention persons) could possibly be the subject matter of a coherent discipline. (p. 268)*

*The psychological studies, if they are really to address the historically constituted objectives of psychological thought, must range over an immense and disorderly spectrum of human activity and experience. (p. 268)*

### 5.5.3 L'identification des intérêts à l'origine de l'intervention d'une idéologie

Koch surimpose à l'intérêt de doter la psychologie d'un ordre métathéorique adéquat pour la psychologie par ceux d'établir les limites de la psychologie expérimentale; des limites qui deviendront aussi celles de l'ensemble des connaissances psychologiques :

*But I hope to be able to develop the powerful theoretical structure of this new discipline [l'épistémopathologie] sufficiently to exhibit certain constraints on the character of the knowledge claims made by the psychology of the past century, as well as some constraints on the character of psychological knowledge in principle. (p. 258)*

Le théoricien reproche à la psychologie expérimentale et plus spécifiquement au béhaviorisme de ne pas être en mesure de rendre compte de l'« ambigüité dans l'expérience humaine » :

*Indeed, most formulations of the era were based on animal data, and some haughtily claimed a restriction of reference to animal (usually rat) behavior. The overarching cosmology of this interval was based on a loose mélange of vaguely apprehended ideas derived from logical positivism, operationism, and neopragmatism— [...] (p. 261)*

Ces intérêts supplémentaires engendrent l'intervention dans le texte à l'étude d'une idéologie qui s'opposera au scientisme et dirigera l'établissement d'un ordre ontothéologique dualiste pour la psychologie.

### 5.5.4 La confirmation de l'intervention d'une idéologie dans le procédé de fixation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

À l'étape deux de cette analyse, nous avons souligné le déplacement du problème de l'unité conceptuelle de la psychologie avant même qu'il ne soit posé. Le problème

obtient une réponse à la suite de celles proposées à deux autres problèmes : « la psychologie scientifique est-elle indépendante de la philosophie? » et « la psychologie correspond-elle à une science? ». Suite à ce déplacement, la signification d'une *unité* change de sens et désigne l'absence de différence, l'« intégration théorique », et non plus la conciliation harmonieuse d'un ensemble diversifié de connaissances sous une idée structurante :

*If **theoretical** integration be the objective, it should be considered that such a condition has never been attained by large subdivision of inquiry—including physics. When the details of psychology's 100-year history are consulted, the patent tendency is toward theoretical and substantive fragmentation (and increasing insularity among the specialities), not integration. (p. 268)*

Dans son texte, Koch appuie en premier lieu sa proposition sur des considérations de nature épistémologique. Au départ, ce discours est non idéologique et présente les « pathologies cognitives élémentaires » dans le processus d'acquisition des connaissances. Pour lui, ces pathologies touchent un grand nombre d'approches théoriques en psychologie : « *learning-theoretic, systems-theoretic, information-theoretic, cognitive-genetic, cybernetic, or, indeed, phenomenologico-hermeneutic, or, just maybe, behavior-therapeuthic* » (p. 258).

Ces pathologies cognitives provoquent pour une large part les mêmes effets que ceux produits par l'intervention d'une idéologie dans la résolution d'un problème scientifique. Elles engendrent des « blocages » de la pensée, des obstacles à la « découverte » :

*I do not however, wish to suggest that fuller and more explicit knowledge of our philosophical origins, and of the intertwinement of philosophical and psychological modes of analysis, will remove **all** of the blockages that have trivialized psychological thought in this century. (p. 267)*

De plus, elles détournent le chercheur de ses objectifs : « *It is that there are times and circumstances in which able individuals, committed to inquiry, tend almost obsessively to frustrate the objective of inquiry* » (p. 259); participe à l'imposition de principe premier (« *Single-principle imperialism* ») et découle de l'adoption d'une idéologie : « *I discern in these areas [humanités et arts] many analogues to the restrictive scientism and rule-saturated ideologies of the psychological and social sciences* » (p. 261).

Cette partie de l'argumentation du texte de Koch participe à transformation du problème d'ordre justificatif en un problème philosophique en permettant au théoricien d'introduire des éléments extérieurs au système dans lequel il s'inscrit. Les pathologies cognitives qui, au départ, frappaient les nombreuses approches en psychologie ne vont plus concerner que le béhaviorisme et ses dérives idéologiques (positivisme logique, néopragmatique, empirisme), la psychologie synonyme de science expérimentale, les humanités et la philosophie.

Dans la partie suivante, Koch impose par principe explicitement que certaines questions soient indécidables rationnellement, tel le problème corps-esprit, et implicitement que le problème de l'unité conceptuelle de la psychologie fait partie de ces problèmes. Cet énoncé s'appuie sur ceux de Kant : « *He has discerned that there is a class of questions which human reason must necessarily confront but which are rationally undecidable* » (p. 262). La suite du texte est consacrée à la justification de ce principe et à celle de l'existence d'une « vaste catégorie » de phénomènes psychologiques de type anomal : « *What I do mean is that all such moments or units of psychological activity, however configured, involve disjunctive oppositions of meanings, the propositional equivalents of which are not ultimately, or strictly, or even stably decidable* » (p. 263).

Les préconceptions établies, Koch répond dans la dernière partie de son texte aux deux questions formulées dans son introduction. Il répond par le fait même au problème d'unité conceptuelle, puisque les réponses à ces questions à caractère philosophique mènent à l'établissement d'un ordre ontothéologique dualiste : science et humanité. À la première question, « la psychologie est-elle indépendante de la philosophie telle que l'affirme l'idéologie scientiste? », il conclut que les deux partagent certains problèmes et sont ainsi fortement interreliées. Pour lui, les préconceptions en psychologie sont depuis ses débuts d'origine philosophique : « *Though many of us have generated a vociferous rhetoric of independence in this century (especially those of behaviorist persuasion), one and all have of necessary presupposed strong, if garbled, philosophical commitments in the conduct of their work.* » (p. 267) Selon cette conception épistémologique, la philosophie est première dans l'ordre des connaissances par rapport à la psychologie.

À la question, « la psychologie est-elle une science? », le théoricien répond par la négative. Mais il y répond à partir d'une conception idéologique et normative de la science en lieu et place d'une conception descriptive. En fonction de cette conception de la science et de sa méthode pour réellement couvrir l'ensemble du domaine d'étude, la psychologie doit aussi s'inscrire dans les humanités. Avec cette réponse, Koch impose un ordre métathéorique à la psychologie qui reproduit la forme du couple philosophique science/humanité. Ce couple a par contre la particularité d'être par principe indécidable, puisque les problèmes fondamentaux sont souvent non commensurables (« noncohérents ») et que les préconceptions qui organisent un système conceptuel sont relatives aux chercheurs : « *Moreover, the conceptual ordering devices, technical languages ("paradigms", if you prefer), open to the various psychological studies are—like all human mode of cognitive organization—perspectival, sensibility dependent relative to the inquirer, and often non-commensurable* » (p. 268). Dans cette conception, l'expérience de la réalité qui permet

de juger de la pertinence d'une proposition paradigmatique est réduite à un rôle second par rapport à l'esprit. La proposition de Koch s'oppose ainsi à la conception réaliste, dans le sens bachelardien, propre au scientisme.

Puisque le problème d'unité conceptuelle de la psychologie change de sens pour prendre celui de deux questions philosophiques, nous confirmons l'intervention d'une idéologie dans l'établissement de la proposition d'ordre métathéorique de la psychologie de Koch. La conception dualiste des fondements de la psychologie qui découle de cette intervention sert les intérêts supplémentaires du théoricien, qui étaient d'établir les limites de la psychologie expérimentale en psychologie et son incapacité à rendre compte d'une large catégorie de phénomènes psychologiques (anomal).

#### 5.5.5 La confirmation de la perpétuation des limites conceptuelles en psychologie

La conception de Koch de la *vie* et du biologique et leurs relations au psychologique semblent pour le moins confuses. D'une part, le théoricien présente indistinctement l'étude du vivant et l'étude des phénomènes psychologiques : « *On an a priori basis, nothing so awesome as the total domain comprised by the functioning of all organisms (not to mention persons) could possibly be the subject matter of a coherent discipline* » (p. 268). Par ailleurs, lorsqu'il aborde le « problème corps-esprit » (p. 262), le théoricien associe le corps à la physiologie et l'esprit à la psychologie mais il inscrit aussi les domaines psychologiques des sensations et de la psychobiologie solidement dans la famille du biologique et jusqu'à un certain point dans les sciences naturelles :

*Fields like sensory and biological psychology may certainly be regarded as solidly within the family of the biological and, in some reaches, natural sciences. But psychologists must finally accept the circumstance that extensive and important sectors of psychological study require modes of inquiry rather more like those of the humanities than the sciences.* (p. 269)

Dans cet extrait, le domaine du biologique s'arrête où débute la psychologie des humanités. Puisqu'à l'étape finale de son raisonnement (« la psychologie est-elle une science? »), Koch inscrit la biologie dans les sciences naturelles et qu'il divise cette dernière des humanités, nous concluons qu'il sépare fondamentalement le vivant d'une partie de la psychologie.

De plus, Koch désigne le sujet de la psychologie avec différentes expressions qui sous-entendent le vivant, mais il ne reconnaît pas sa fonction de base conceptuelle commune. Le plus souvent, il désigne le sujet de la psychologie avec le mot *humain*. À un autre moment, il utilise ce terme en combinaison avec d'autres mots (ex. : activité et expérience). Il se sert même une fois directement du mot *organisme* pour désigner le sujet de la psychologie.

En raison de l'absence de reconnaissance du concept de *vie* dans l'organisation conceptuelle de la psychologie et de l'association entre les sciences naturelles et la biologie dans la proposition à l'étude, nous concluons que la proposition de Koch participe à la perpétuation du problème d'unité de la psychologie.

#### 5.5.6 La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie

Puisqu'il contient plusieurs éléments conceptuels qui permettent d'identifier l'activité *comme un tout* d'une forme de vie avec son environnement comme l'unité conceptuelle de la psychologie, nous concluons que la conception duale de la psychologie de Koch bloque sa reconnaissance.

Tout d'abord, nous trouvons les éléments généraux de l'unité conceptuelle à travers les différentes formulations du sujet de la psychologie. Ces formulations désignent les unités psychologiques comme correspondant à une « activité » du vivant

(« organisme ») et plus précisément à l'activité de catégorie particulière de forme de vie (« humain », « chien », « rat ») ou de sous-catégorie (« étudiant »).

Les éléments conceptuels qui caractérisent l'activité psychologique sont confirmés par les exemples de phénomènes psychologiques proposés par Koch pour soutenir sa critique des limites des préconceptions de la psychologie scientifique. Nous soulignons que ces exemples – à l'exception du dernier où il est seulement sous-entendu – sont formulés au Je (« I ») et donc, font tous référence à une forme de vie considérée comme un ensemble. Ces exemples présentés en série à travers plusieurs paragraphes sont trop nombreux pour être tous analysés individuellement. Nous limiterons notre analyse à une série d'exemples, au seul cas particulier qui pourrait sembler contredire notre proposition et à celle du long exemple qui conclut cette présentation.

Les exemples proposés par Koch sous-entendent une activité relationnelle avec l'environnement (ex. : une équation, de la prose, une autre personne, un objet), comme dans la série d'exemples suivants :

“Est-ce que je comprends cette équation, cette ligne de poésie ou de prose, cette perspective, théorie, sujet, personne, évènement? Est-ce que je le comprends vraiment ou pense seulement l'avoir saisi?” “Est-ce que j'aime réellement X (ex. : n'importe quel objet de gout) ou je l'apprécie seulement, parce que je crois que je le dois? Dans les faits, est-ce que je devrais réellement l'apprécier?” “Est-ce que je devrais porter aujourd'hui X ou Y ou sont-ils tous les deux inappropriés?” “Suis-je en train de favoriser un de mes enfants, ou c'est cet enfant qui a besoin d'une attention particulière?”  
(p. 264)

Nous ajoutons que les réponses aux questions posées dans ces exemples vont avoir la plupart du temps une incidence sur la relation de la forme de vie avec son environnement : la personne va s'habiller avec X plutôt qu'Y; elle va continuer à favoriser un enfant qui nécessite plus d'attention; elle va chercher en faisant appel à une

personne de confiance à confirmer sa compréhension d'une équation ou celle d'un vers dans un poème.

Le seul exemple qui semble ne pas impliquer une relation entre une forme de vie et son environnement est celui du « problème ambigu » de la sincérité avec soi-même (*self-sincerity*). À première vue, la sincérité avec soi-même semble être un phénomène psychologique interne et non relationnel. Mais dans les faits, la personne qui est sincère avec elle-même va agir de manière différente de la même personne si elle ne l'était pas. Par exemple, une personne qui reconnaît que son travail ne lui convient plus depuis longtemps pourrait entreprendre la recherche d'un nouvel emploi ou retourner aux études.

Enfin, le dernier exemple développé par Koch sert à souligner la complexité des relations humaines et le caractère indécidable de certaines situations. Il s'agit du seul exemple dans le texte où le Je est sous-entendu : « “A a dit que B a dit . . . , mais B ne peut avoir dit une telle chose. Ou le peut-il? [...] Maintenant, D, d'un autre côté, pourrait changer par rapport à B, pas du tout en raison de l'influence de E et F, mais parce que . . . .” » (p. 264). Cet exemple fait clairement référence à une personne considérée comme un tout en relation avec d'autres personnes (de A jusqu'à G). Une relation qui est à la fois historique, complexe et indirecte : « Peu importe, je ne suis pas certain que E et F connaissent B très bien ou veulent l'influencer ».

## CHAPITRE VI

### ANALYSE INTÉGRATIVE DES RÉSULTATS POUR L'ENSEMBLE DES TEXTES

Sommaire :

6.1 Introduction

6.2 Les intérêts à l'origine de l'intervention des idéologies

6.3 Les effets perceptibles de l'intervention des idéologies

6.4 L'influence des idéologies sur la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

6.5 La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'idée directrice de la psychologie

6.6 Conclusion

#### 6.1 Introduction

Nous rassemblons dans ce chapitre les principaux résultats obtenus à la suite de l'analyse dans les cinq propositions à l'étude, de l'intervention des idéologies dans la formulation et la résolution du problème d'unité conceptuelle de la psychologie.

#### 6.2 Les intérêts à l'origine de l'intervention des idéologies

Dans notre proposition, les théoriciens font intervenir une idéologie dans le processus de formulation d'un problème d'ordre métathéorique afin de servir d'autres intérêts. Dans les textes analysés, nous avons constaté dans tous les cas la présence d'intérêts supplémentaires à celui de résoudre le problème d'unité conceptuelle de la psychologie

(voir Tableau 6.1). Nos résultats montrent que les théoriciens cherchent en plus de résoudre le problème à l'étude à remettre en question différents types de réductionnisme. À l'exception du texte de Le Ny qui n'y fait pas référence de manière explicite, les autres théoriciens s'opposent au réductionnisme de type physiologique. Les intérêts de Lee se distinguent des autres, car le réductionnisme se limite à des formes ontologiques : la physiologie et la psychologie cognitive. Dans les autres textes, nous constatons un mélange entre des formes ontologiques et épistémologiques (ex. : l'empirisme ou le positivisme).

Tableau 6.1 : Présence d'intérêts supplémentaires à celui de résoudre le problème à l'étude

1. Lee :	S'opposer à la réduction du sujet de la psychologie à l'activité physiologique ou à l'activité cognitive de l'organisme.
2. Rychlak :	S'opposer au réductionnisme sous ses formes physiologiques, déterministes et mécanistes.
3. Yanchar :	Prévenir la menace du réductionnisme : physiologique, béhaviorisme, positivisme.
4. Le Ny :	Rendre explicite la légitimité épistémique de la psychologie 1 (clinique) et éviter la réduction de la psychologie 1 à la psychologie 2 (scientifique).
5. Koch :	Établir les limites de la psychologie expérimentale et plus spécifiquement celles du béhaviorisme.

### 6.3 Les effets perceptibles de l'intervention des idéologies

L'intervention des idéologies a deux effets principaux : déplacer le contexte de formulation du problème pour qu'il soit fixé en fonction de conditions extérieures au système et changer le sens du problème réel. Au sujet du contexte de formulation, nous avons constaté que les théories s'intéressent peu à l'état réel des fondements de la

psychologie. Aucun des textes ne présente ou ne fait référence à une analyse conceptuelle des fondements des différentes approches en psychologie.

Le changement de sens est produit par deux mécanismes généraux : le remplacement du problème par d'autres avant même d'être posé ou seulement le détournement de son sens. Dans les cas des théoriciens qui proposent une psychologie fondamentalement divisée, nous avons constaté le remplacement du problème à résoudre. Dans les deux autres cas, le problème d'ordre justificatif change de sens pour devenir celui de déterminer un particulier d'ordre ontothéologique : le sujet de la psychologie. Le Tableau 6.2 présente le changement de sens du problème d'unité conceptuelle dans les textes analysés.

Tableau 6.2 : Le changement de sens général du problème d'unité conceptuelle

1. Lee :	Change de sens pour devenir celui de conceptualiser uniquement son sujet d'étude particulier.
2. Rychlak :	Remplacer pour devenir l'évaluation de la pertinence d'adopter le principe de complémentarité .
3. Yanchar :	Change de sens pour devenir le problème de la détermination du sujet de la psychologie.
4. Le Ny :	Remplacer pour devenir l'évaluation de la pertinence d'adopter une conception dualiste.
5. Koch :	Remplacer par deux questions : « la psychologie est-elle indépendante de la philosophie? » et « la psychologie est-elle une science? ».

Nous avons aussi observé dans les textes analysés des éléments caractéristiques de l'intervention des idéologies. Les théoriciens font intervenir dans leur proposition des couples philosophiques, des domaines d'entités ou de particuliers ultimes, des faux dilemmes, des exemples de type philosophique ou placent explicitement la philosophie

au sommet de la hiérarchie des connaissances psychologiques. Ces éléments sont présents en combinaison, mais pas systématiquement dans les textes.

Tout d'abord, nous avons observé dans trois des textes analysés la mise en place explicite de la philosophie au sommet de la hiérarchie des connaissances (voir Tableau 6.3). Dans les conceptions de Koch et Yanchar et Hill, la philosophie est synonyme de bases conceptuelles et occupe l'espace métathéorique du système conceptuel de la psychologie. Quant à Le Ny, il fait référence à une forme spécifique : la philosophie de l'esprit contemporaine. Nous devons souligner que Lee affirme qu'identifier et conceptualiser le sujet d'étude de la psychologie constituent un « problème scientifique » et non un « problème philosophique ». Par contre suite à cette affirmation, la théoricienne fait intervenir le couple philosophique théorie/pratique.

Tableau 6.3 : La mise en place de la philosophie au sommet de la hiérarchie des connaissances

3. Yanchar :	La science n'est jamais divorcée de la philosophie, des préconceptions à la base des recherches en psychologie.
4. Le Ny :	Appuie ses conceptions sur la philosophie de l'esprit contemporaine.
5. Koch :	La psychologie est la science la plus « sensible philosophiquement ». Les préconceptions en psychologie ont toujours une origine philosophique.

Au sujet des couples philosophiques, nous avons constaté que lorsqu'ils sont contenus dans un argumentaire de nature épistémologique, ils fonctionnent en accord avec la description de Bachelard et causent l'imposition d'un principe premier. Dans le couple philosophique réalisme/idéalisme, la position de Lee se trouve du côté réaliste, alors que Rychlak et Koch favorisent une conception idéaliste. Nous avons aussi identifié dans les trois propositions d'une psychologie fondamentalement divisée des couples

philosophiques, mais qui ont la caractéristique de n'être pas résolubles. Le Tableau 6.4 présente les couples philosophiques contenus dans les textes analysés.

Tableau 6.4 : Les couples philosophiques

1. Lee :	théorie/ <b>pratique*</b>
2. Rychlak :	externe/ <b>interne</b> ; corps/esprit; mécaniste/téléologique
4. Le Ny :	psychologie clinique (1)/psychologie scientifique (2)
5. Koch :	relatif à la réalité (positivisme)/ <b>relatif au concepteur</b> ; corps/esprit; objet/sujet; prédiction et contrôle/anomal; humanité/science expérimentale

\* Les termes en gras indiquent le principe premier adopté par le théoricien

Dans deux des textes analysés, le problème à résoudre prend clairement la forme d'un faux dilemme. Dans le cas de Lee, nous sommes confrontés aux choix entre les « choses faites » ou les organismes. Pour Le Ny, nous avons à choisir entre une psychologie duale ou le mythe de l'unité par la science. Nous avons aussi constaté dans tous les textes analysés l'imposition de domaines d'entités et de particuliers ultimes (voir Tableau 6.5).

Tableau 6.5 : Les domaines d'entités et de particuliers ultimes

1. Lee :	La pratique dans le couple philosophique théorie/pratique et le sujet d'étude de la psychologie qui correspond aux cas particuliers uniques représentés par les données psychologiques.
2. Rychlak :	Le principe de complémentarité et les fonds explicatifs : Physikos, Bios, Logos, Socius.
3. Yanchar :	Attribuent un caractère ontothéologique au sujet de la psychologie, pour éviter qu'il puisse être assujéti à des niveaux non psychologiques d'explications.
4. Le Ny :	L'esprit humain est une réalité première.
5. Koch :	Le principe que les postulats sont relatifs au concepteur et non au réel.

Nous avons observé dans deux des textes la présence d'exemples de types philosophiques (voir 5.2.4). Rychlak justifie au départ l'adoption du principe de complémentarité à partir d'une analogie avec la physique. Cette analogie possède les caractéristiques d'un faux dilemme : nous avons à choisir en psychologie entre la mécanique newtonienne ou une dualité mécanique/téléologique. Il utilise aussi des exemples de type philosophique lorsqu'il présente des exemples de problèmes fondamentaux qui justifient l'adoption de la typologie des fonds explicatifs. Ces exemples d'une part sont dépourvus de la capacité de remettre en question sa typologie. De plus, ils servent surtout à la critique du réductionnisme et plus particulièrement au réductionnisme de type physiologique.

Dans le second texte, Le Ny justifie sa proposition d'une psychologie à partir de deux analyses qui possèdent les caractéristiques d'exemples de type philosophique (voir 5.4.2). D'un point de vue général, ces analyses sont construites dans le but de justifier sa proposition de départ et sont ainsi dépourvues du pouvoir de la remettre en question. Dans la première, il ne fait que développer la division « familière » entre psychologie

clinique et psychologie scientifique. Dans la seconde, le théoricien pour réaliser sa comparaison réduit la psychologie 2 (scientifique) sous une forme qui confirme ses préconceptions et assure ainsi une division claire entre les psychologies 1 et 2.

#### 6.4 L'influence des idéologies sur la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

Dans l'hypothèse de recherche, l'intervention des idéologies dans la formulation du problème d'unité conceptuelle produit la répétition de deux limites conceptuelles qui bloquent la reconnaissance que le sujet de la psychologie correspond à un type particulier d'activité du vivant. La première est de ne pas reconnaître le concept général de vie comme une base conceptuelle de l'idée directrice de la psychologie. La seconde est de perpétuer une conception réductionniste de la vie. La répétition de ces limites, peu importe l'idéologie en cause, affecte le sens du problème réel puisque les théoriciens omettent dans leur formulation l'une des deux conditions spécifiques auxquelles doit répondre l'idée directrice de la psychologie.

Nos résultats montrent en premier lieu, dans tous les textes analysés, la présence de références à la vie associée aux différentes idées directrices proposées par les théoriciens (voir Tableau 6.6). Le Ny juge nécessaire de spécifier que la réalité première en psychologie est « humaine ». Rychlak et Koch désignent le sujet d'étude de la psychologie avec les expressions « être humain » et « expérience humaine », alors que Yanchar et Hill utilisent plus particulièrement celle de « vie mentale ». Quant à Lee, elle se sert principalement de la notion d'« organisme ». Ces résultats montrent la place occupée par les références à des formes de vie au niveau le plus fondamental des textes analysés.

Tableau 6.6 : Les catégories de formes de vie associées à l'activité psychologique

1. Lee :	organisme, rat, enfant
2. Rychlak :	être humain, expérience humaine
3. Yanchar :	vie mentale, expérience humaine, comportement humain
4. Le Ny :	l'esprit humain, l'individu, homme, adolescent
5. Koch :	humain, activité et expérience humaine, organisme, personne, rat, chien, étudiant

Malgré la place fondamentale que les références à la vie occupent dans les propositions analysées, nous n'avons trouvé aucune définition de celle-ci. Lee qui par ailleurs formule le problème en un faux dilemme organisme/choses faites ne juge pas nécessaire de définir clairement le concept d'organisme. Yanchar et Hill utilisent l'expression vie mentale pour désigner le sujet de la psychologie, mais ils se limitent à spécifier la distinction entre mental et physiologique.

Nous avons aussi observé la tendance à réduire le champ d'études du vivant à l'activité matérielle des formes de vie, à réduire la biologie à la physiologie et à la biochimie des organismes. Dans le premier texte analysé, Lee utilise les termes de biologie ou de biologique pour désigner une réalité physiologique. Pour Rychlak, la base Bios regroupe les explications qui s'appuient sur la matière physique des organismes animés. Le Ny se sert du terme de neurobiologie pour désigner une troisième perspective distincte des psychologies 1 et 2. Yanchar et Hill associent clairement le champ de la biologie aux processus matériels et utilisent le terme de « biologique » pour qualifier un type de réductionnisme : le « réductionnisme biologique ». Enfin, Koch utilise le terme psychobiologie (*biological psychology*) pour désigner la neuropsychologie et l'inscrit dans la biologie qu'il sépare fondamentalement d'une part importante des phénomènes psychologiques (humanité).

En raison de ces observations au sujet des références à la vie dans les textes analysés (forme de vie et biologie), nous concluons que les théoriciens perpétuent la tendance de ne pas reconnaître le concept de vie comme une base conceptuelle de la psychologie et celle de réduire le vivant à une conception mécaniste ou matérialiste. De plus, cette tendance a un lien direct avec l'intervention des idéologies. Dans trois des textes (Le Ny, Yanchar et Hill, Lee), la question des bases conceptuelles du sujet de la psychologie ne se pose pas, puisque l'idée directrice est d'ordre ontothéologique. Dans celui de Rychlak, le problème à résoudre devient celui d'établir des causes premières. Dans le cas du texte de Koch, les deux questions qui remplacent le problème n'incitent pas à la recherche de bases conceptuelles communes.

Au sujet de la réduction du vivant à une conception mécaniste ou matérialiste, les théoriciens adoptent des conceptions de la vie qui sont celles des idéologies antiréductionnistes. Sans ces conceptions où l'activité de la vie est réduite à l'activité physiologique, les idéologies antiréductionnistes de type physiologique n'ont plus de raison d'être en psychologie. Dans le cas de Le Ny, la situation est particulière, car il exclut de ces considérations la perspective neurobiologique qui, en fonction des deux autres, doit logiquement être indépendante. Dans les autres cas, la justification d'une formulation qui répond aux conditions d'un antiréductionnisme de type physiologique est explicite et s'appuie sur l'adoption préalable d'une conception matérialiste ou mécaniste du vivant.

## 6.5 La confirmation du blocage de la reconnaissance de l'idée directrice de la psychologie

Dans l'ensemble des cas analysés, nous avons observé une association entre le sujet d'étude de la psychologie et le vivant par l'entremise de mots qui désignent des catégories de formes de vie (voir Tableau 6.6). De plus, les exemples de phénomènes psychologiques contenus dans les textes confirment la proposition d'idée directrice puisqu'il présente des formes de vie en relation comme des tous avec leur environnement (voir Tableau 6.7).

Tableau 6.7 : Les exemples de phénomènes psychologiques

1. Lee :	L'enfant qui apprend à traverser les rues
2. Rychlak :	Les deux exemples à l'appui d'une conception mécaniste/téléologique
4. Le Ny :	Les exemples de « représentation » et d'évènements délictueux
5. Koch :	Les exemples au « Je »

Dans les textes analysés, le problème à résoudre devient le terrain de débat philosophique. L'intérêt à mener une charge contre les idéologies réductionnistes se surimpose à celui d'établir le sujet d'étude commun en psychologie (voir Tableau 6.1). La séparation centrale pour une idéologie réductionniste entre le physiologique et le psychologique empêche la reconnaissance du lien qui lie l'activité du vivant et l'activité psychologique sous toutes ses formes. Elle empêche aussi la remise en question nécessaire pour déterminer adéquatement l'idée directrice de la psychologie de la conception matérialiste de la vie, dans laquelle les formes de vie sont des systèmes fermés. En imposant cette conception de la vie dans leurs propositions d'ordre métathéorique, les théoriciens bloquent à jamais la possibilité de reconnaître qu'ils étudient un type particulier parmi d'autres types particuliers d'activités relationnelles

du vivant et s'empêchent ainsi de résoudre le problème d'unité conceptuelle de la psychologie.

## 6.6 Conclusion

Au final, nos analyses montrent que les théoriciens lorsqu'ils formulent le problème d'unité conceptuelle de la psychologie portent peu de considération à le déterminer en fonction du système conceptuel dans lequel il s'inscrit. Ils préfèrent le déterminer en fonction de considérations qui sont extérieures au système. En procédant de cette manière, les théoriciens bloquent la possibilité de reconnaître l'idée directrice de la psychologie : le type particulier d'activité du vivant qui permet de rendre compte de l'ensemble des phénomènes psychologiques.

## CHAPITRE VII

### DISCUSSION

Sommaire :

7.1 Introduction

7.2 Les effets de l'intervention des idéologies sur la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

7.3 Le blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie

7.4 Conclusion

#### 7.1 Introduction

Les cinq analyses effectuées supportent l'hypothèse que les idéologies interviennent dans la formulation du problème à l'étude et empêche ainsi sa résolution, bien que le petit nombre de cas analysés par rapport aux dizaines de cas réels limite d'extrapoler nos conclusions à l'ensemble des propositions d'ordre métathéorique pour la psychologie. Ces premières analyses à l'appui de notre hypothèse de recherche permettent d'établir des bases solides à une mise à l'épreuve des faits par d'autres théoriciens de la psychologie sur de nouveaux cas ou à la répétition de celles-ci sur les cas déjà analysés.

À la lumière des analyses présentées, nous pouvons soutenir que l'influence des idéologies identifiée et décrite par Bachelard dans les domaines de la physique et de la chimie est aussi présente dans celui de la psychologie. Cette intervention s'articule au départ à partir des intérêts particuliers du théoricien qui se surimposent à celui de résoudre le problème à l'étude. L'intervention des idéologies a pour effet de déplacer le

contexte de fixation du problème à l'extérieur du système conceptuel dans lequel il s'inscrit. Celles-ci participent à la formulation du problème à l'étude à travers une combinaison de mécanismes épistémologiques : l'imposition de vérité première, l'utilisation de couples philosophiques ou d'exemples de type philosophique, la transformation du problème à l'étude en faux dilemme ou l'attribution des caractéristiques d'un concept d'ordre ontothéologique (premier, irréductible, indépendant) à l'idée directrice du domaine de connaissance.

## 7.2 Les effets de l'intervention des idéologies sur la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie

Les idéologies dans les textes étudiés interviennent à différents moments dans la formulation du problème à l'étude. Elles peuvent intervenir au tout début de la formulation et changer le sens du problème avant même qu'il soit posé, comme dans les cas analysés des propositions qui s'opposent à l'unité conceptuelle de la psychologie. Pour Le Ny, le problème se pose dans d'« autres termes » (dualité); pour Rychlak, il devient l'évaluation de la pertinence d'adopter le principe de complémentarité; pour Koch, il se transforme en deux questions épistémologiques : « La psychologie est-elle une science? » et « Est-elle indépendante de la philosophie? ». Dans les deux autres cas étudiés, les idéologies interviennent au cours de la procédure de formulation du problème d'unité conceptuelle pour empêcher la reconnaissance du problème réel.

Les résultats d'analyses confirment le rôle de base conceptuelle en psychologie du concept de *vie*. Dans le cas du texte de Lee, celle-ci attribue la fonction d'unité conceptuelle potentielle au concept d'*organisme* dans un faux dilemme organisme/choses faites, bien que ses propos suggèrent en réalité qu'il sert aux

théoriciens à spécifier le sujet d'étude en psychologie, par exemple : le comportement ou les cognitions des *organismes*. Dans les autres cas, l'idée directrice de la psychologie est désignée par des expressions qui incluent des références à la vie ou à une forme de vie : humain, vie mentale, expérience humaine ou esprit humain. Nous concluons aussi à partir des analyses que les théoriciens omettent d'attribuer une signification précise au mot organisme, humain ou vie. Par exemple, dans le texte de Lee, le mot organisme désigne au niveau fondamental l'activité physiologique, mais dans d'autres contextes, il peut aussi signifier l'activité cognitive. Yanchar et Hill quant à eux ne s'attardent qu'à spécifier la signification du *mental* dans l'expression vie mentale. Enfin, Le Ny utilise deux expressions pour désigner l'unité conceptuelle de la psychologie sans considérer les implications dans la deuxième de l'ajout du mot humain : le psychisme et l'esprit humain.

L'absence de reconnaissance du rôle de base conceptuelle en psychologie en ce qui a trait au concept de *vie* apparaît en lien direct avec l'intervention des idéologies. Dans le cas de Koch, elle découle de la transformation du problème réel en deux questions philosophiques formulées en termes d'humanités et de sciences naturelles. Dans les autres cas, l'intervention fait en sorte d'attribuer au sujet ou aux principaux fondements de la psychologie (principe de complémentarité) les caractéristiques de fondements d'ordre ontothéologique. Pour Yanchar et Hill, la vie mentale est irréductible à l'activité biologique. Pour Lee, le concept de *choses faites* est premier par rapport à ceux d'*organisme* et d'*environnement*. Pour Le Ny, le psychisme constitue la réalité première. Enfin pour Rychlak, les quatre fonds explicatifs sont irréductibles et indépendants d'un point de vue conceptuel.

À l'exception du cas du texte de Le Ny où nous ne disposons pas des informations suffisantes pour établir un constat clair, l'activité biologique est réduite à l'activité physiologique ou au moins séparée fondamentalement d'une partie de l'activité

psychologique. Dans le cas de la proposition de Koch, la biologie s'inscrit dans les sciences naturelles qui sont distinctes des humanités et ainsi des phénomènes psychologiques qui y sont associés. Dans les autres cas, la biologie est explicitement réduite à l'étude de l'activité physiologique et se distingue sur cette base du domaine de la psychologie : biologie/psychologie (Lee), matériel/nonmatériel ou biologique/mental (Yanchar et Hill), Bios/Logos ou corps/esprit (Rychlak). Les conceptions du biologique dans les propositions analysées découlent-elles aussi de l'intervention d'une idéologie, qui transforme le problème réel en couples philosophiques qui ne peuvent être ultimement résolus (cas de Koch et Rychlak) ou en couples philosophiques dont la réponse se trouve toujours du côté du psychologique.

Parce qu'elle engendre le blocage de la reconnaissance du rôle de base conceptuelle du concept de *vie* en psychologie et qu'elle perpétue la confusion entre la biologie et la physiologie en psychologie, nous concluons que l'intervention des idéologies empêche la reconnaissance du problème réel qui est de déterminer l'activité spécifique du vivant qui permet de rendre compte de manière générale de l'ensemble des phénomènes et théories psychologiques.

### 7.3 Le blocage de la reconnaissance de l'unité conceptuelle de la psychologie

Non seulement l'intervention des idéologies empêche, dans les cas analysés, la reconnaissance du problème réel, mais elle bloque aussi celle de l'unité conceptuelle de la psychologie. En premier lieu, les trois théoriciens qui ne croient pas à la possibilité d'unifier la psychologie avant très longtemps identifient tout de même, en usant de termes variés et sans les définir, le sujet d'étude de la psychologie. Contrairement à Yanchar et Hill qui proposent les notions de *vie mentale* ou d'*expérience humaine* pour

désigner le sujet général de la psychologie, ces théoriciens se détournent de la tâche de définir l'idée directrice de la psychologie.

Nos résultats montrent que lorsque nous analysons les différentes notions utilisées pour désigner l'unité conceptuelle de la psychologie, nous pouvons établir un lien conceptuel entre le sujet d'étude de la psychologie et l'idée générale de vie (ex. : expérience humaine, vie mentale ou esprit humain). De plus, l'analyse des exemples de phénomènes psychologiques présentés dans les textes à l'étude confirme que l'unité conceptuelle de la psychologie correspond à l'activité relationnelle *comme un tout* d'une forme de vie animale avec son environnement.

#### 7.4 Conclusion

Pour Peirce, la vérité se trouve seulement à la fin de la recherche quand elle aboutit. Dans notre cas, le test de la réalité que nous avons fait subir à notre hypothèse de recherche permet de supporter l'affirmation que les idéologies interviennent dans la détermination de l'ordre métathéorique de la psychologie. Cette intervention perpétue deux limites conceptuelles fondamentales qui changent le sens du problème à résoudre. Par contre, le test a été limité à une trop petite quantité de cas pour prétendre que l'intervention des idéologies en psychologie et les lacunes associées au concept de vie sont généralisées. Notre proposition d'idée directrice pour la psychologie n'a pas été appliquée non plus à un échantillon suffisamment vaste de phénomènes psychologiques pour clore définitivement les débats en psychologie à son sujet.

En raison de cette limite importante, nous devons en premier lieu continuer l'analyse des propositions du domaine de l'unité, afin de montrer que l'hypothèse correspond à

la réalité de l'ensemble du domaine. Parce que nous n'avons pas analysé des propositions qui réduisent l'activité psychologique à l'activité physiologique du système nerveux, les prochaines analyses devraient porter sur ce type de cas.

Nous jugeons aussi impératif d'analyser la proposition de sujet d'étude pour la psychologie de Maturuana et Varela. Nous n'avons pas traité de cette proposition dans cette recherche, car elle est peu connue en psychologie. En plus, nous ne disposons pas d'une conception qui s'appuie sur des cas réels pour la remettre en question. Puisque la première série d'analyses a confirmé nos propositions, nous avons une justification pour appliquer l'hypothèse de recherche au concept de « cognition » de Maturuana et Varela (1994, p. 14).

Enfin, pour compléter la mise à l'épreuve des faits de l'hypothèse de recherche, nous devons impérativement analyser les principales propositions d'ordre métathéorique dans les différentes approches en psychologie. Ces analyses permettront de neutraliser l'influence des idéologies dans l'ordre justificatif de la psychologie et de confirmer que l'unité proposée concilie, peu importe l'approche, les théories psychologiques (l'ordre explicatif). Selon nous, ces analyses devraient être réalisées par des experts des différentes approches, afin qu'elles ne soient pas remise en question avec des arguments d'autorité.

## CONCLUSION

À l'origine, le but premier de cette étude doctorale était d'ordre pratique : offrir aux théoriciens les moyens de donner à la psychologie les fondements qu'elle mérite. D'une part, nous voulions renouveler la manière d'aborder le problème d'unité fondamentale de la psychologie en clarifiant la notion de base conceptuelle et surtout en montrant que la psychologie possède **déjà** des bases communes. D'autre part, nous voulions aussi expliquer les raisons pour lesquelles le problème se perpétuait malgré la présence de bases communes en psychologie. Pour le dire plus précisément, nous voulions montrer comment l'influence des idéologies empêchait la reconnaissance de ses bases communes et ainsi, la résolution du problème d'unité conceptuelle de la psychologie.

Pour atteindre ces deux objectifs, nous avons choisi de mettre à l'épreuve nos conceptions sous la forme d'une hypothèse dans un cadre pragmatique peircien : que l'intervention des idéologies dans la formulation du problème d'unité conceptuelle de la psychologie empêche la reconnaissance du problème réel et celle de sa solution. Avant de mettre à l'épreuve l'hypothèse de recherche, nous avons présenté dans la première partie de cette thèse les éléments qui la constituent et les conceptions à la base de la méthode élaborée pour analyser l'intervention des idéologies dans le processus de formulation-résolution des problèmes fondamentaux. Pour nous conformer à notre cadre méthodologique général, nous avons par la suite défini chacun des éléments de l'hypothèse en termes d'effets perceptibles dans la réalité à l'étude. Nous avons ensuite testé l'hypothèse à l'aide d'une méthode élaborée pour permettre la reconnaissance de ces effets perceptibles sur cinq textes traitant de l'unité de la psychologie, dont trois

qui ont été écrits par des sceptiques quant à la possibilité d'établir un ensemble de bases communes en psychologie.

Les résultats d'analyse des textes à l'étude soutiennent l'hypothèse de recherche. Premièrement, ils montrent qu'il existe des idées générales communes en psychologie. L'activité psychologique est une forme d'activité biologique : l'activité relationnelle *comme un tout* des formes de vie animales ou humaines avec leur environnement. Deuxièmement, les résultats soutiennent la conception que les idéologies interviennent dans le processus de formulation-résolution du problème d'unité conceptuelle de la psychologie et qu'elles ont pour effet de modifier les conditions de résolutions du problème. Les résultats d'analyse ont aussi montré que les théoriciens avaient une propension à reproduire la tendance fondamentale de réduire le concept de biologie (l'étude du vivant dans son ensemble) à la physiologie (l'étude de la matière organique); une réduction qui empêche la reconnaissance du rôle fondamental du concept général de « vie » en psychologie.

Globalement, nos résultats nous incitent à reconnaître en tant qu'hypothèse pertinente les conclusions de notre analyse préliminaire de la situation des fondements en psychologie : le système conceptuel de la psychologie est déformé au niveau métathéorique en raison de l'influence des idéologies, au point d'empêcher la reconnaissance par les théoriciens des bases conceptuelles communes en psychologie. Il serait cependant prématuré à ce stade de conclure sur le rôle des idéologies dans la perpétuation du problème d'unité fondamentale en psychologie ou sur la présence réelle d'un ensemble de bases communes. Pour cela, il faudrait tester ces deux éléments généraux ensemble comme dans le cas de cette recherche, ou individuellement sur d'autres cas afin de nous assurer que les résultats représentent adéquatement la situation réelle des fondements de la psychologie et l'influence des idéologies dans le processus de formulation-résolution de la question des bases générales du système conceptuel.

Nous pensons que la confirmation de l'hypothèse de recherche par les résultats d'analyses nous rapproche grandement du but d'offrir aux théoriciens les moyens de donner à la psychologie les fondements qu'elle mérite. Premièrement, cette thèse permet d'attirer l'attention des théoriciens sur la présence d'idées générales communes en psychologie. Des idées qui nous apparaissent suffisantes pour fonder le système conceptuel de la psychologie et qui, dans le futur, pourraient servir de base conceptuelle à des travaux portant sur la complémentarité théorique (intégration), les recouvrements théoriques et la redondance terminologique. Deuxièmement, cette thèse offre aux théoriciens une méthode pour reconnaître les éléments idéologiques dans un discours théorique et ainsi la possibilité de corriger les déformations du système conceptuel de la psychologie qu'elles provoquent.

Nous pensons que les clarifications que nous apportons à la notion de question fondamentale en science et plus précisément aux conditions générales de résolutions de ce type de problème épistémologique, ainsi que la méthode développée pour analyser l'influence des idéologies ont un intérêt qui dépasse largement le domaine des questions fondamentales en psychologie. Non seulement nous avons la conviction que ces outils s'appliquent aux autres questions fondamentales en psychologie (ex. : qu'est-ce qu'une émotion?), mais nous osons aussi croire qu'ils pourraient être utiles dans des domaines comme la biologie pour régler le problème du concept général de « vie »; l'épistémologie des sciences pour régler le problème du concept général de « science »; et dans les différentes sciences humaines : pédagogie, économie, anthropologie, sociologie.

## RÉFÉRENCES

- American Psychological Association. (2021). *APA and Affiliated Journals*. Récupéré de <https://www.apa.org/pubs/journals>
- Baillargeon, N. (2005). *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*. Montréal, Québec: Lux.
- Bachelard, G. (1991). *Le nouvel esprit scientifique* (4e éd.) : Paris, France: PUF, 1934.
- Bachelard, G. a. (2014). *Le matérialisme rationnel* (5e éd.): Paris, France: PUF, 1953.
- Béjà, V. (2003). L'impasse existentielle : Éléments pour une transition paradigmatique. *Gestalt* (N° 24), 45-69.
- Béjà, V. (2010). LE pragmatisme au cœur de « Gestal-therapy ». *Gestalt* (N° 37), 155-174.
- Delisle, G. (1998). *La relation d'objet en Gestalt thérapie*. Montréal, Québec: Éditions du Reflet.
- Denmark, F. L., & Krauss, H. H. (2005). Unification Through Diversity. In R. J. Sternberg (Ed.), *Unity in psychology: Possibility or pipedream?* (pp. 15-36). Washington, DC: American Psychological Association.
- Duff, M. (2011). Theory of everything: The big questions in physics. *New Scientist*, 210(2815), ii-viii.
- Fisman, D. B., & Messer, S. B. (2005). Case-Based Studies as a Source of Unity in Applied Psychology. In R. J. Sternberg (Ed.), *Unity in psychology: Possibility or pipedream?* (pp. 37-59). Washington, DC: American Psychological Association.
- Fowler, R. D., & Bullock, M. (2005). The American Psychological Association and the Search for Unity in Psychology. In R. J. Sternberg (Ed.), *Unity in psychology: Possibility or pipedream?* (pp. 61-76). Washington, DC: American Psychological Association.
- Gardner, H. (1992). Scientific psychology: Should we bury it or praise it? *New Ideas in Psychology*, 10, 179-190.
- Giorgi, A. (1985). Theoretical plurality and unity in psychology. *The Psychological Record*, 35(2), 177-181.
- Granger, G. G. (1987). Gaston Bachelard profils épistémologiques. In G. Lafrance (Ed.), *Collections : Collection Philosophica 32*. Ottawa, Ontario: Presses de l'Université d'Ottawa.

- Green, C. D. (2015). Why Psychology Isn't Unified, and Probably Never Will Be. *Review of General Psychology, 19*(3), 207-214.
- Grondin, J. (2004). *Introduction à la métaphysique*. Montréal, Québec: Presses de l'Université de Montréal.
- Henriques, G. (2011). *A New Unified Theory of Psychology*. New York, NY: Springer Science & Business Media.
- Hull, D. L. (1978). A Matter of Individuality. *Philosophy of Science, 45*(3), 335-360.
- Kimble, G. A. (1984). Psychology's two cultures. *American Psychologist, 39*(8), 833-839.
- Kimble, G. A. (2005). Paradigm Lost, Paradigm Regained: Toward Unity in Psychology. In R. J. Sternberg (Ed.), *Unity in psychology: Possibility or pipedream?* (pp. 91-106). Washington, DC: American Psychological Association.
- Kirsch, I., & Hyland, M. E. (1994). Complementarity and psychobiological explanation. *American Psychologist, 49*(10), 893-894.
- Koch, S. (1959). *Psychology: A study of a science: General systematic formulations, learning, and special processes*. New York, NY: McGraw-Hill.
- Koch, S. (1961). Psychological science versus the science-humanism antinomy: Intimations of a significant science of man. *American Psychologist, 16*(10), 629-639
- Koch, S. (1981). The nature and limits of psychological knowledge: Lessons of a century qua "science.". *American Psychologist, 36*(3), 257-269.
- Kuhn, T. S. (1970). *The structure of scientific revolutions*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Lagache, D. (1981). *L'unité de la psychologie* (6e éd.) : Paris, France: PUF, 1949.
- Laplanche, J. (2007). *Vocabulaire de la psychanalyse* (5e éd.) Paris : Quadrige/PUF.
- Le Ny, J.-F. (1999). La psychologie est durablement duale. *Bulletin de psychologie, 52*(440), 273-280.
- Lecourt, D. (2006). *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard*. Paris, France: J. Vrin.
- Lee, V. L. (1994). Organisms, Things Done, and the Fragmentation of Psychology. *Behavior and Philosophy, 22*(2), 7 - 48.
- Levant, R. F. (2005). Unification of Professional Psychology Through Social Relevance. In R. J. Sternberg (Ed.), *Unity in psychology: Possibility or pipedream?* (pp. 107-124). Washington, DC: American Psychological Association.
- Luria, A. R. (1973). *The working brain an introduction to neuropsychology*. Londres, Grande-Bretagne: Allen Lane the Penguin Press.
- Maslow, A. H. (1954). *Motivation and Personality*. New York, NY : Harper & Brothers.

- Maturana, H. R. et Varela, F. J. (1994). *L'arbre de la connaissance : racines biologiques de la compréhension humaine*. (F.-C. Julien, trad) Paris, France: Addison-Wesley
- McGovem, T. V., & Brewer, C. L. (2005). Paradigms, Narratives, and Pluralism in Undergraduate Psychology. In R. J. Sternberg (Ed.), *Unity in psychology: Possibility or pipedream?* (pp. 125-143). Washington, DC: American Psychological Association.
- Milton, N. R. (2010). A new framework for psychology. *Review of General Psychology*, 14(1), 1-15.
- Pariente, J.-C. (1987). Gaston Bachelard profils épistémologiques. In G. Lafrance (Ed.), *Collection Philosophica*. Ottawa, Ontario: Presses de l'Université d'Ottawa.
- Peirce, C.-S. (1878). La logique de la science : première partie : Comment se fixe les croyances. *Revue Philosophique de la France Et de l'Etranger*, 6, 553 - 569.
- Peirce, C. S. (1879). La logique de la science : deuxième partie: Comment rendre nos idées claires. *Revue Philosophique de la France Et de l'Etranger*, 7, 39 - 57.
- Perls, F. S. (1979). *Gestalt thérapie traduit de l'américain par* (M. Wiznitzer, trad.). Montréal, Québec: Stanké.
- Richardson, R. C. (2010). *Evolutionary Psychology as Maladapted Psychology*. Cambridge, MA : The MIT Press.
- Robert, S. M. (1993). *Les mécanismes de la découverte scientifique une épistémologie interactionniste*. Ottawa, Ontario: Presses de l'Université d'Ottawa.
- Rychlak, J. F. (1993). A Suggested Principle of Complementarity for Psychology. *American Psychologist*, 48(9), 933-942.
- Rychlak, J. F. (1994). Complementarity means freedom and equality for all. *American Psychologist*, 49(10), 894-895.
- Rychlak, J. F. (2005). Unification in Theory and Method: Possibilities and Impossibilities. In R. J. Sternberg (Ed.), *Unity in psychology: Possibility or pipedream?* (pp. 145-157). Washington, DC: American Psychological Association.
- Science et vie. (2005). *Science et vie* (1051).
- Skinner, B. F. (1966). *The behavior of organisms and experimental analysis*. New York, NY: Appleton-Century-Crofts.
- Staats, A. W. (1983). *Psychology's Crisis of Disunity Philosophy and Method for a Unified Science*. New York, NY: Praeger
- Staats, A. W. (1986). *Behaviorisme social*. (A. Leduc, trad.) Brossard, Québec: Behaviora.
- Staats, A. W. (1991). Unified positivism and unification psychology: Fad or new field? *American Psychologist*, 46(9), 899-912.
- Staats, A. W. (1999). Unifying psychology requires new infrastructure, theory, method, and a research agenda. *Review of General Psychology*, 3(1), 3-13.

- Staats, A. W. (2005). A Road to, and Philosophy of, Unification. In R. J. Sternberg (Ed.), *Unity in psychology: Possibility or pipedream?* (pp. 159-177). Washington, DC: American Psychological Association.
- Stagner, R. (1988). *A history of psychological theories*. New York, NY: Macmillan.
- Sternberg, R. J. (2005) *Unity in Psychology: Possibility Or Pipedream?*. Washington, DC: APA
- Sternberg, R. J., & Grigorenko, E. L. (2001). Unified psychology. *American Psychologist*, 56 (12), 1069-1079.
- Tiercelin, C. (1993). *C.S. Peirce et le pragmatisme*. Paris, France: Presses universitaires de France.
- Tolman, E. C. (1966). *Behavior and psychological man essays in motivation and learning*. Berkeley, CA: University of California Press.
- Tourinho, E. Z. (2004). Behaviorism, Interbehaviorism and the Boundaries of a Science of Behavior. *European Journal of Behavior Analysis*, 5(1), 15-27.
- Tryon, W. W. (1994). Synthesis not complementarity. *American Psychologist*, 49(10), 892-893.
- Wundt, W. M. (1912). *Lectures on human and animal psychology* (5e éd.). Londres, Angleterre: George Allen, 1898.
- Yanchar, S. C., & Slife, B. D. (1997). Pursuing unity in a fragmented psychology: Problems and prospects. *Review of General Psychology*, 1(3), 235-255.
- Yanchar, S. C., & Hill, J. R. (2003). What is psychology about? Toward an explicit ontology. *Journal of Humanistic Psychology*, 43(1), 11-32.